FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,90 € - BEL (926150) : 8,90 € - CH : 11,50 CHF - CAN : 13,99 CAD - ESP/GRC/ITA/PRT : 8,90 € - LUX : 8,90 € - MAR : 89 MAD - NCL : 1080 XPF - TUN : 10,90 TND - NUMÉRO 552 - JUIN 2026 LIRE magazine LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LiRE magazine

LES NOUVEAUX LIVRES DE

Morgane Moncomble, Boris Cyrulnik, Boualem Sansal, Salman Rushdie, Olivia Ruiz, Zeruya Shalev, Alain Bauer, Freida McFadden, Katherine Pancol, Douglas Kennedy…

LES 7 PÉCHÉS CAPITAUX DES ÉCRIVAINS

Victor Hugo, Françoise Sagan, Jane Austen, Pierre Corneille, Louis Aragon…

GRAND ENTRETIEN

KATHRYN STOCKETT

« Mon rôle est de dire la vérité »

N° 552/JUIN 2026 - WWW.LIRE.FR

L 19817 - 552 - F: 7,90 € - RD

À LISBONNE

Sur les traces de Fernando Pessoa

UNE GUERRE.
UNE MISSION. UN LOUP.

UN TRÈS GRAND ROMAN D'AVENTURE

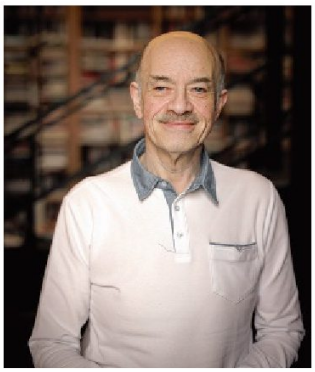
L'HEURE DU LOUP DE ROBERT McCAMMON

Deux volumes réunis en un seul coffret.

N° 552- JUIN 2026
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
KATHRYN STOCKETT



36
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
ALAIN BAUER

40
LE DOSSIER
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX DES ÉCRIVAINS

50
LE PORTRAIT
MORGANE MONCOMBLE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Kathryn Stockett

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Alain Bauer

40 **LE DOSSIER**
Les sept péchés capitaux des écrivains

50 **LE PORTRAIT**
Morgane Moncomble

54 **L'ENQUÊTE**
Fernando Pessoa et ses pairs lusitaniens

61 **LE CAHIER CRITIQUE**
62 • Littérature française
72 • Littérature étrangère
76 • Polars/Science-fiction/Romance
78 • Science-fiction/Romance/Jeunesse
80 • Manga/Bande dessinée
85 • Classiques/Études littéraires/Poésie
88 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
68 • *L'Orpheline du bois des Loups* de Marie-Bernadette Dupuy
82 • *Donne-moi ton cœur* de Louise Janet

96 **LA LANGUE FRANÇAISE**

106 **LES LIVRES DE MA VIE**
Josiane Balasko

LA CHRONIQUE DE
39 **Mathieu Alterman** Petite histoire d'un grand succès
60 **Bernard Lehut** Le livre à lire
67 **Patricia Reznikov** Dans les piles
87 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
95 **Muriel Gilbert** Journal d'une correctrice
101 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : ALE+ALE
Ce numéro comporte un encart *Lire Magazine* destiné aux abonnés France.

KEN KOCHE/ROBERT LAFFONT - STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE - ARCHIVES CHARMET/BRIDGEMAN IMAGES - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Julien Grunberg
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Mathieu Alterman, Muriel Gilbert, Mazarine M. Pingeot, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Tom Gauld, Hélène Gestern, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Étienne Kern, Robert Kopp, Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Elena Alonso : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0231 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

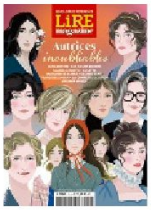
SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine* :
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement :
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement :
1 an, 11 numéros, 69 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Tout le monde connaît la célèbre formule « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » – ou, autre version, « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ». Son origine biblique nous rappelle les liens ténus entre l'écriture et les péchés, au nombre de sept et qualifiés de « capitaux ». Si la littérature nous touche tant, c'est parce qu'elle est justement le fruit, l'expression et l'analyse de ceux-ci – et aussi parce que les écrivains sont humains donc imparfaits, avec leurs vices et vertus, qu'ils provoquent des émotions et mettent des mots sur nos réalités. Aussi bien à travers leurs vies que dans les thèmes abordés dans leurs œuvres. Gourmandise, paresse, luxure, jalousie, envie, orgueil et avarice sont donc au menu du dossier principal de cette édition de *Lire Magazine*, et nous permettent de voir d'un autre œil Alexandre Dumas, Jane Austen, Guy de Maupassant, Françoise Sagan ou les frères Goncourt… Quelle que soit sa définition, l'intranquillité n'appartient, naturellement, pas aux sept péchés capitaux. Il n'en demeure pas moins qu'elle est au cœur d'un des chefs-d'œuvre absolus de la littérature européenne – portugaise, plus exactement –, avec le célèbre *Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa. Histoire de quitter un peu ses bureaux parisiens, l'équipe – plutôt, une de nos journalistes… – s'est déplacée à Lisbonne pour voir en quoi la présence de l'écrivain, ce fantôme, se faisait encore sentir dans les rues de la ville. Enfin, nous n'aurons hélas pas reçu dans nos temps de bouclage *La Légende*, le livre tant attendu de Boualem Sansal qui sort le 2 juin chez Grasset. On comprend naturellement les tensions éditoriales et politiques autour de la parution de cet ouvrage (et comment !), dépassant largement les rayons des librairies. Espérons juste que cet objet soit bien lu et commenté – un tant soit peu « objectivement » – et que le cliché de réception trop attendu (une presse très à droite hurlant au génie ultime contre une presse très à gauche traînant le livre plus bas que terre, le tout sans argument littéraire sérieux) ne s'impose pas dans les faits. Qui a dit que ce serait un péché ? ■



Autrices inoubliables

➔ Comme il est bon de saisir des grandes romancières de notre passé pour dépasser les images d'Épinal auxquelles la modernité les a réduites ! Dans ce vaste hors-série, vous apprendrez, entre autres, que la comtesse de Ségur n'était pas la créatrice béate d'un univers rose bonbon, et qu'il n'existe d'ailleurs pas, comme le croyaient les contemporains de George Sand, d'écriture féminine vouée à la peinture des sentiments : la scansion hypnotique de Marguerite Duras, la prose limpide d'Agatha Christie, le romantisme noir d'Emily Brontë appartiennent à des mondes différents – et que dire de la voix de Colette ? Si ces autrices forment une communauté, c'est plutôt par leur volonté d'imposer leur liberté de créer dans un monde qui la contestait. Avec Robert Kopp, Laëtitia Favro, Pierre Assouline… **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur lire.fr.

***Lire Magazine* sur iPad !**
Pour accéder à votre magazine en ligne :
abonnements.lire.fr/liseuse-lire
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 21 rue Bréguet, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** www.instagram.com/lire.magazine/

TRI FACILE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET

Marraine : Evelyne DRESS - Parrain : Jean-François PRÉ

Invité d'honneur : Pierre PERRET

- ✓ Rencontres et dédicaces
- ✓ Conférences -Interviews
- ✓ Grandes dictées
- ✓ Ateliers Mangas
- ✓ Caricaturiste
- ✓ Expositions

Entrée libre. Parking assuré

Plus de 120 auteurs et dessinateurs
Douchka, Philippe Risoli, Danièle Gilbert, Thierry Beccaro, Bernard Sauvat, Frédéric Zeitoun, Hervé Pouchol et beaucoup d'autres....

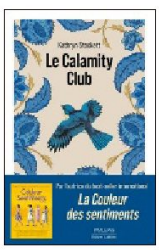
KATHRYN STOCKETT

« En tant qu'auteur notre principal rôle est de dire la vérité »

Un roman réussi à tous égards, un succès record, puis quinze ans de silence… Longtemps nous avons craint que la romancière mississippienne Kathryn Stockett, autrice du remarquable *La Couleur des sentiments,* ne soit atteinte du syndrome Harper Lee – cette romancière originaire de l'Alabama voisin, qui, après avoir vu son premier roman, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur,* devenir un classique instantané, n'a jamais réussi à en écrire un deuxième digne de ce nom. Et en effet, pendant quinze ans, Kathryn Stockett a retourné les éléments de son livre suivant – l'histoire d'une orpheline pendant la Grande Dépression, et celle de femmes qui, pour survivre, montent une maison close. Après bien des faux départs, bien des recherches, le déclic est advenu.

Et nous voilà dans *Le Calamity Club*, un roman de plus de 600 pages étincelantes, hilarantes, bouleversantes et lisibles par tous – sauf, nous dit Stockett, ceux qui sont hermétiques à l'ironie. Qui nous emmènent dans le Mississippi aux côtés de Birdie, jeune fille brillante du delta rural, mandée par sa famille en difficulté pour aller solliciter sa sœur, censée vivre un bonheur conjugal sans nuage auprès de son mari banquier dans la petite ville d'Oxford. Mais les apparences de la fortune sont trompeuses, en ces temps de dépression… Au même moment, nous découvrons Margot dite Meg, 11 ans, persuadée d'avoir été abandonnée par sa mère, et pensionnaire dans un orphelinat pour petites indigentes blanches (précision importante, en cette ère de ségrégation) où elle est maltraitée par une certaine Mrs Garnett… Nous ne révélerons pas comment cette double intrigue aboutit au récit de la création d'un bordel. Ni comment un couple de fêtards tragiques tout droit sortis des livres de Fitzgerald s'y retrouvera mêlé. Contentons-nous de dire l'essentiel : encore une fois, le talent de Stockett pour parler les langues de ses personnages et raconter l'histoire par leur voix fait merveille. Et de même sa capacité à créer des figures de prostituées et de cheffes de bonne famille également crédibles, ou à restituer dans le même mouvement la crise économique qui monte et le racisme qui perdure, le terrible sort fait aux indigentes et le courage des premières étudiantes en médecine, les solidarités inattendues et les greffes familiales qui ne prennent pas… Et tout finit par confluer dans un message volontariste d'autant plus recevable qu'il se fonde sur des réalités humaines souvent douloureuses. Cela valait bien la peine de prendre son temps ! ■

LE CALAMITY CLUB, CE SONT DES PAGES ÉTINCELANTES, BOULEVERSANTES, LISIBLES PAR TOUS



EXTRAIT

★★★★☆
LE CALAMITY CLUB [ID.]
KATHRYN STOCKETT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURA STATZ, 662 P., ROBERT LAFFONT, 24,90 €

TAYLOR COOLEY/ROBERT LAFFONT

BIO- *bibliographie*

1969
Naissance à Jackson (Mississippi) où Kathryn Stockett est élevée par une employée de maison noire (comme la Mrs Skeeter de *La Couleur des sentiments*). Après le lycée, elle étudie la littérature et l'écriture créative à l'université de l'Alabama voisin.

2001
Enfermée dans son appartement de New York, où elle travaille, après le 11 septembre, elle se lance dans l'écriture de son premier roman, *The Help* (*La Couleur des sentiments*), qu'elle termine en cinq ans, et qui essuiera de nombreux refus avant d'être accepté.

2009
Parution de *La Couleur des sentiments,* qui connaîtra un destin triomphal (plus de 10 millions d'exemplaires vendus), mais vaudra à l'autrice d'être accusée d'appropriation culturelle, pour y avoir fait parler des domestiques noires. Le livre sera adapté au cinéma avec un grand succès.

Le *Calamity Club* est un roman à la fois très accessible et très dense, qui contient bien des dimensions – historique, féministe, sociologique. Comment est né ce texte si riche et complexe ?

Kathryn Stockett. Tout a commencé avec le personnage de Meg. Je savais que je voulais écrire une histoire sur un groupe de personnes qui montent une maison close dans le Mississippi, en se cachant de leur famille. Mais la première voix qui m'est venue était celle de Meg, une fillette de 11 ans vivant dans un orphelinat et inadoptable : elle est trop vieille, un peu trop intelligente, trop petite de taille, donc inapte au travail. Le défi était alors de relier les deux : d'un côté, un sujet très adulte, de l'autre, cette voix d'enfant qui m'est parvenue comme par magie. Et c'est ainsi que le personnage de Birdie est né. Elle a servi de pont entre Meg et ce qui va devenir une histoire plus mature et plutôt osée. Maintenant, je suppose que vous allez me demander : « Pourquoi ai-je mis autant de temps à l'écrire ? » Puis-je répondre tout de suite ?

Oui, bien sûr : quinze ans entre votre premier et votre deuxième roman, c'est un délai peu commun…

K.S. Très bien. J'ai commencé à écrire *La Couleur des sentiments* en 2001, quelques jours après l'attentat du 11-Septembre : à l'époque, je vivais à New York, dans le centre, et on nous avait coupé le téléphone. Nous n'avions pas le droit de quitter notre quartier, il y avait des gardes armés partout, et je souffrais d'un terrible mal du pays. C'est ce qui m'a poussée à écrire *La Couleur des sentiments*. En fait, je l'écrivais surtout pour moi, pour me réconforter. Je ne pensais pas du tout que quelqu'un le lirait un jour. J'ai d'ailleurs reçu des dizaines de refus qui m'ont confortée dans cette idée.

Et puis le livre a finalement été accepté, et s'est vendu à des millions d'exemplaires. Le succès a donc rendu les choses plus difficiles ?

K.S. Disons que lorsque j'ai commencé à écrire *Le Calamity Club*, je n'étais plus seule dans ma chambre, j'avais l'impression d'avoir tous ces lecteurs qui me fixaient. Je ne voulais pas que ce livre suscite les mêmes critiques que *La Couleur des sentiments* [parce qu'elle y donne la parole à deux personnages de servantes noires, Kathryn Stockett a été accusée d'appropriation culturelle]. Je voulais donc que le livre soit très court – ce qu'il n'est finalement pas – et consensuel. Je me suis alors retrouvée avec une histoire très prudente, un peu fade, sans âme et surtout sans vérité. Or, j'ai le sentiment qu'en tant qu'auteur notre rôle principal est de dire la vérité. Même si nous écrivons de la fiction, qui n'est qu'un tissu d'histoires inventées, nous devons dire la vérité pour que l'histoire touche les lecteurs. Et puis, un jour, en faisant des recherches, je suis tombée sur une loi votée dans le Mississippi en 1928 qui m'a en quelque sorte réveillée, en tant qu'écrivaine, en tant que femme et en tant que lectrice. Cette loi légalisait la stérilisation des personnes atteintes de ce qu'ils appelaient idiotie, débilité mentale ou épilepsie. C'était essentiellement un moyen de purifier la société de ceux que l'on jugeait indésirables. J'ai trouvé ça glaçant. D'autant qu'ensuite j'ai découvert que l'interprétation de cette loi de stérilisation avait été étendue pour inclure ce qu'on appelait les « femmes de mœurs légères ». C'est-à-dire, souvent, des femmes issues de milieux très pauvres, et qui avaient eu des enfants hors mariage. Et cette loi n'était pas propre au Mississippi : à l'époque, plus d'une vingtaine d'États avaient déjà adopté leur propre loi de stérilisation.

TAYLOR COOLEY/ROBERT-LAFFONT

Pourquoi, dans vos deux romans, préférez-vous raconter l'histoire à travers les voix de vos personnages et seulement à travers elles ? Comme vous venez du Mississippi, on ne peut s'empêcher de penser à Faulkner. Est-ce une tradition littéraire du Sud ?

K.S. Eh oui, les écrivains du Sud sont réputés pour saisir l'âme et l'essence même de la langue de leur région, c'est certain. Pour moi, écrire, c'est avant tout une question de voix. C'est un peu fou, je sais, mais quand on écrit, on ne maîtrise pas toujours ce qui nous parvient, et en particulier ces voix qui nous arrivent d'en haut. D'ailleurs qui sait d'où elles viennent ? Bien souvent, mon travail consiste simplement à écouter et à transcrire ce qu'elles me disent.

Ce que les voix de Meg et de Birdie ont en commun, c'est l'humour. J'ai été particulièrement frappé par celui de Meg, très terre à terre. Notamment lorsqu'elle est dans son orphelinat, affamée et maltraitée, et qu'elle dit : *« Si je devais choisir entre une boîte de diamants et une assiette de jambon, pas sûr que je ne prenne pas le jambon. »* Cet humour à la fois concret et légèrement noir est-il caractéristique de la façon dont les gens parlent dans le Mississippi ?

K.S. Oui, vous avez raison. Dans le Mississippi, nous sommes très polis, très attachés aux manières et très hospitaliers. La volonté de mettre les autres à l'aise est en quelque sorte innée chez nous. Et c'est pourquoi, même dans les moments les plus difficiles, un Mississippien veillera à ce que chacun se sente bien. Et cela passera notamment par l'humour. Oui, il y a des choses terribles là-bas, oui, la faim et la pauvreté y règnent, mais c'est aussi un endroit d'une beauté incroyable. En fait, j'ai une relation très ambivalente avec le Mississippi. Bien sûr, je l'adore mais parfois j'ai juste envie de baisser la tête et de pleurer devant ce qui s'y passe. Vivre dans un endroit pareil, c'est ressentir toute une gamme d'émotions. Et puis les Mississippiens sont des conteurs, et les meilleures histoires sont celles qui mêlent rires et larmes. Écouter un bon conteur du Mississippi, c'est comme consulter un thérapeute.

Votre roman nous fait visiter des milieux très divers, depuis celui des prostituées misérables jusqu'aux riches Heidelberg. Avez-vous voulu livrer un panorama social de ce qu'était le Mississippi en 1933 ?

K.S. Oui, c'est une bonne expression : un panorama social. Aux États-Unis, il y a ce stéréotype selon lequel tous les habitants du Mississippi sont pauvres, affamés et illettrés, ce qui n'est bien sûr pas vrai. Ainsi, les Calhoun [la famille de Birdie] vivent dans le delta du Mississippi mais ils n'étaient pas agriculteurs ; le père de Birdie était ingénieur. Et je voulais établir un parallèle avec une autre famille du roman, les Tartt, qui habitent la ville d'Oxford et sont exemplaires des riches familles du Sud, qui vivaient selon une hiérarchie très traditionnelle, où le père était le chef de famille. Je voulais aussi étendre ce parallèle avec les personnages noirs et leur lieu de vie, Freedmen Town. Malheureusement, je n'ai pas trouvé assez d'informations pour être pleinement satisfaite. J'ai donc dû improviser en partie. Mais j'ai fait de mon mieux et j'ai parlé à autant de personnes que possible. Je souhaitais montrer que les Noirs formaient une communauté très dynamique à Oxford. J'ai pris beaucoup de plaisir à juxtaposer ces visions et à donner au lecteur un aperçu de ce qu'était la Grande Dépression.

« Mon travail consiste à écouter et à transcrire ce que les voix me disent »

Revenons sur la famille Tartt, et la façon dont vous racontez sa chute financière. Cherchez-vous à montrer, à travers elle, que la Grande Dépression a eu au moins un effet positif : celui de permettre aux riches de comprendre les pauvres ?

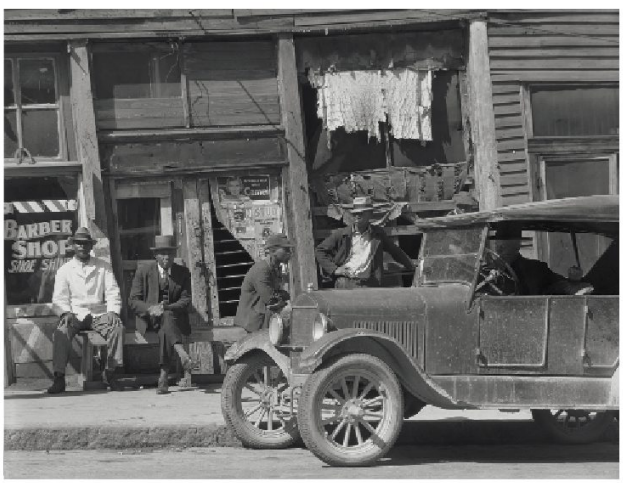
K.S. Oui, je le pense. Et puis, quand j'écris une histoire, mon but est de montrer comment les personnages évoluent, comment ils mûrissent, comment ils régressent. Certains finissent par être pires à la fin d'un livre, certains meilleurs, car si je raconte l'histoire comme elle doit l'être, ils changeront forcément. J'ai une méthode pour cela. Je me demande quelle serait la pire chose qui puisse arriver à chacun de mes personnages. C'est une façon de les tester : je les mets dans les pires situations possibles, puis je les laisse me dire ce qui va se passer.

Cela veut dire que vous avez écrit ce livre sans plan ?

K.S. Oui, sans plan, et c'est probablement une des raisons pour lesquelles cela m'a pris autant de temps. Et puis j'ai fait tellement de faux départs, simplement parce que je ne voulais pas raconter la même histoire que les autres. Le livre n'a vraiment décollé que lorsque j'ai enfin admis qu'on ne pouvait pas écrire sur le Mississippi, surtout pas dans les années 1930, sans parler d'hypocrisie, de racisme et de discrimination. Quand j'ai accepté ça, là, l'histoire a pris son envol.

Mais ce n'est pas grave de prendre son temps pour publier. La grande romancière venue du Mississippi, que vous révérez, et à laquelle vous rendez hommage à travers la famille Tartt, n'est-elle pas elle aussi connue pour prendre tout son temps pour écrire des livres qui ne ressemblent à aucun autre ?

K.S. Oh, je ne me compare pas à Donna Tartt. Elle est un maître, elle peut prendre tout le temps qu'elle veut. •••



Devant un salon de coiffure de Vicksburg (Mississippi), en 1936.

WALKER EVANS/LIBRARY OF CONGRESS

Et pourquoi avoir choisi l'époque de la Grande Dépression en particulier. Existait-il, dans votre famille, des souvenirs de cette époque ?
K.S. Oui, mon grand-père, que j'adorais, nous racontait des histoires sur la Grande Dépression et sur la pauvreté extrême que les gens avaient endurée. J'ai choisi 1933 aussi parce que c'est une époque antérieure à l'avènement de la pénicilline, la menace d'une maladie vénérienne était encore bien réelle. Et puis je voulais montrer les gens au plus fort de leur désespoir, juste avant ce moment critique, afin que nous vivions leur chute avec eux. Car 1933, c'était avant les heures les plus sombres de la Grande Dépression.

Votre roman montre des femmes qui s'entraident, qui se débrouillent seules, qui montent un projet ensemble. Peut-on le voir comme un roman féministe ?
K.S. Je ne pense pas être suffisamment versée en féminisme pour écrire un livre féministe. En revanche, j'aime écrire sur ce que j'appelle « la femme sous-estimée ». Le genre de femme dont on suppose qu'elle n'a pas grand-chose à offrir à sa communauté. Et j'aime écrire sur les femmes parce que je trouve remarquable leur absence d'ego quand elles se réunissent pour résoudre un problème. Je ne pense pas être féministe, mais si je devais choisir un message à retenir de ce livre, c'est qu'on ne peut pas considérer les droits des femmes comme acquis. Nous devons nous battre pour protéger ces droits qui existent, et aussi nous battre pour ceux qui n'existent pas encore.

D'ailleurs, dans votre roman, le courage est surtout du côté des femmes.
K.S. Vous savez, je comprends ce que ça fait d'être une femme et de se sentir seule, sans personne pour prendre soin de soi. J'ai grandi dans un foyer où il n'y avait que ma mère et moi. Mes frères et sœurs étaient déjà adultes et vivaient avec mon père. Ma mère m'a élevée quasiment seule, et elle n'avait pas fait d'études supérieures. Pour gagner sa vie, un jour, elle a pris un livre d'informatique et a appris à programmer. Au bout du compte, elle a fini par écrire le premier programme du Mississippi permettant de suivre les vaccinations infantiles, et aussi de gérer les listes électorales. Les programmes qu'elle a créés, alors que personne n'attendait grand-chose d'elle, ont été adoptés par plusieurs autres États. Elle nous a tous surpris. C'est sur ce genre de femmes que j'aime écrire.

Il y a ce moment où Birdie a rendez-vous avec Jack au Buffaloe Café. Elle lit sur la porte : *« Tout le monde mange au Buffaloe »* et juste en dessous : *« Réservé aux Blancs ».* Et elle se dit : *« Mon Dieu, toutes ces contradictions que personne ne voit ! »* *La Couleur des sentiments* commençait aussi par une contradiction de ce genre, concernant les servantes noires qui doivent apprendre aux enfants blancs à être propres, mais n'ont pas le droit d'utiliser les mêmes toilettes…
K.S. Quand j'ai écrit *La Couleur des sentiments* et que je suis partie en tournée, tellement de gens me disaient : « Oh non, non, non ! chez nous ce n'était pas du tout comme ça, nous traitions notre personnel comme des membres de la famille. » D'ailleurs, c'est pour ça que j'ai vraiment aimé écrire avec la voix d'une enfant de 11 ans : les enfants voient clair dans ce genre de mensonges, et ils le dénoncent. J'ai pu retranscrire cette honnêteté dans mon récit.

« Si je devais choisir un message de ce livre à retenir, c'est qu'on ne peut pas considérer les droits des femmes comme acquis »

Un groupe d'orphelins pendant la Grande Dépression, dans les années 1930.

J'aime beaucoup la relation entre Meg et Tom, l'aspirant écrivain issu d'une famille riche qui l'adopte. Au fond, c'est lui qui a besoin de Meg, non ?
K.S. J'ai vraiment éprouvé de l'affection pour Tom en l'écrivant. J'espère qu'il n'a pas paru faible. Enfin, je sais qu'il paraît faible parce qu'il l'est. Mais il était aussi très gentil. Meg le qualifie de sensible parce qu'elle ne trouve pas le mot juste. Pour moi, il a un cœur en or et il n'est pas fait pour ce monde.

Il n'est surtout pas fait pour sa femme, Lucille…
K.S. Personne n'est fait pour une telle femme.

En tout cas, avec leur passé de fêtards new-yorkais, leur alcoolisme, leur argent, leur couple rappelle celui de Scott et de Zelda Fitzgerald…
K.S. Oui, cela tient à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, leur façon de se voir comme des personnages de Fitzgerald et de s'attribuer le rôle principal de leur propre pièce, de leur propre tragédie. Et oui, comme les Fitzgerald, ils vivent accompagnés par leur tragédie, et partout où ils vont, leur tragédie se répète.

Parlons un peu de l'orphelinat du comté de Lafayette, où Meg a séjourné. Vous en livrez un portrait très dur, où les plus grandes sont séparées des petites, où on décourage leur adoption, où elles sont envoyées à l'usine à 12 ans, et où Mrs Garnett persécute la pauvre Meg. Cette peinture sévère repose-t-elle sur des recherches ?
K.S. Oui, mais c'est un orphelinat fictif. Il y a eu une inondation au Mississippi en 1927 qui a déplacé de nombreuses familles. J'ai

COURTESY OF WHAT A DO THEATRE

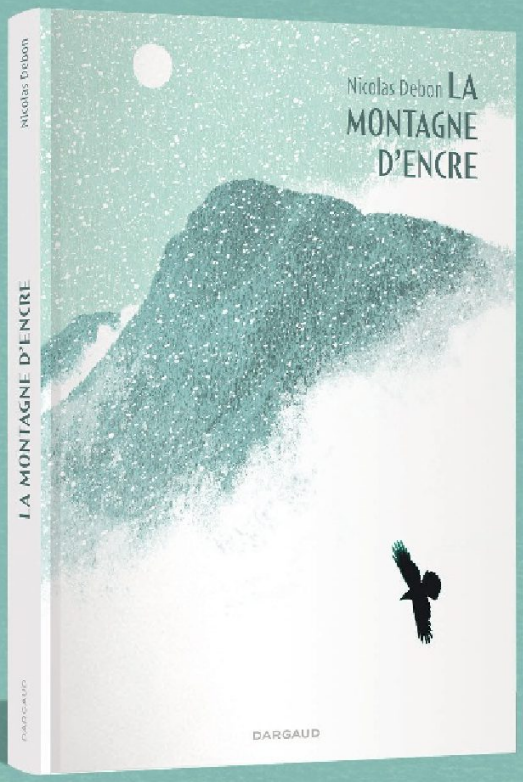
lu que ces structures d'accueil et orphelinats temporaires avaient été créées pour prendre en charge les enfants qui avaient perdu leur foyer et leur famille, ou quand celle-ci n'était plus en mesure de s'occuper d'eux. J'ai donc imaginé et construit cet orphelinat à partir de mes recherches. Par ailleurs, j'ai grandi en regardant et en lisant *Little Orphan Annie* [Annie, la petite orpheline]. Et, dès mon plus jeune âge, cette menace planait constamment sur nous. On me disait que si nous étions de mauvais enfants, nous serions envoyés à l'orphelinat et que je devrais manger de la bouillie. Pour moi, l'orphelinat, c'était une sorte de monstre imaginaire.

Une autre question importante : celle du mensonge. Tout le monde ment, dans votre roman. Rory Tartt ment à sa mère et à son épouse à propos des finances de la famille, Tom et Lucille mentent à la mère de Tom à propos de l'adoption de Meg, et il y a ce gros mensonge qui couvre le bordel que Birdie et Charlie, la mère de Meg, vont monter ensemble. Mentir est-il une réaction naturelle quand on est soumis à des contradictions impossibles à résoudre ?
K.S. Eh bien, ça aussi, ça fait partie de la culture du Mississippi. Je parle de ce masque que tant de gens du Sud doivent porter parce qu'on l'attend d'eux. Je voulais écrire sur ce costume que nous portons souvent, surtout les femmes, tous les jours, peut-être juste pour mettre les autres à l'aise. J'aime aussi écrire sur l'hypocrisie, pour montrer à quel point elle peut aller loin dans le ridicule. C'est pourquoi, dès les premières pages du livre, on découvre l'affiche placardée au mur de l'orphelinat : *« Bienvenue à l'orphelinat de jeunes filles du comté de Lafayette […]. Nous n'acceptons pas : Les enfants de couleurs, Indiens, Juifs, Mexicains, de type Oriental, les Jumeaux, tout enfant ayant ou autant eu la Lèpre ou souffrant de Consomption, avec un bec-de-lièvre ou des membres manquants. »* Juste pour que le lecteur comprenne de quoi parle ce livre. Et si vous ne saisissez pas l'ironie de la situation, ce livre n'est peut-être pas pour vous.

Cet orphelinat est dirigé par Mrs Garnett, qui maltraite Meg. Elle a notamment l'habitude de lui caresser les cheveux tout en lui disant des choses horribles. Que vouliez-vous montrer à travers ces scènes ?
K.S. J'ai fréquenté une école chrétienne très religieuse jusqu'à l'âge de 12 ans. Et je me souviens encore de ces professeurs qui me caressaient les cheveux et me parlaient à voix basse, me disant que je finirais en enfer. Cela me terrifiait à l'époque, et cela me terrifie encore aujourd'hui. Non pas que j'y croie, non pas que j'aie peur de l'enfer : c'est surtout le fait qu'on puisse terroriser quelqu'un à ce point, surtout un enfant…

Un mot du bordel lancé par Birdie et Charlie : vous n'idéalisez pas du tout la prostitution, comme on le lit dans les récits de vies des pensionnaires du bordel. Mais la fondation de cet établissement se fait dans une atmosphère de joie, d'amitié, d'espoir. Pourquoi l'avoir restituée de manière si positive ?
K.S. Parce que la vie est drôle, et parce que dans les moments les plus sombres, nous pouvons toujours rire. C'est ce qui nous permet de tenir debout. Et puis en tant qu'écrivain je dois aussi me divertir. Si je n'écris que sur le désespoir et la morosité, je vais vite m'ennuyer. ■

Propos recueillis par Alexis Brocas



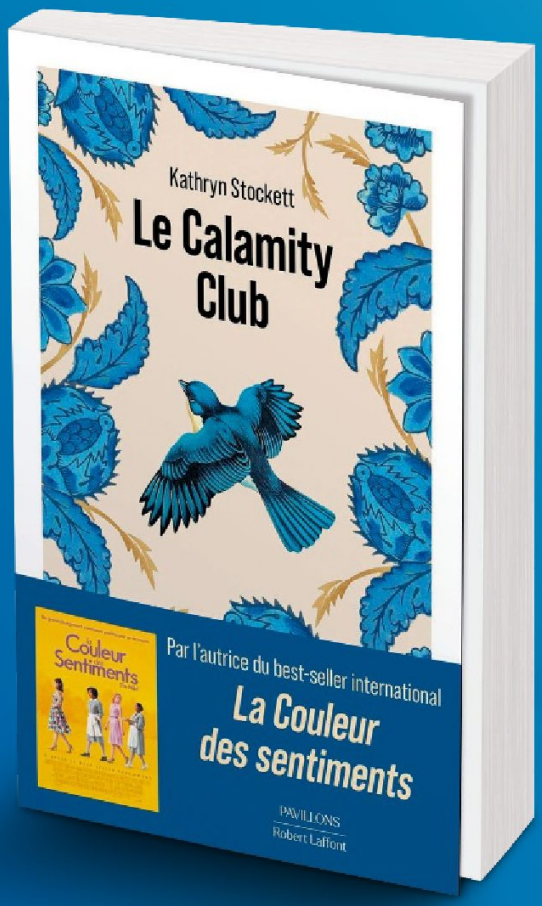
© Debon / Dargaud 2026

UN VOYAGE FASCINANT
EN PLEINE NATURE,
LOIN DE L'AGITATION DE CE MONDE.

À la manière des impressionnistes ou des peintres japonais, **Nicolas Debon** parcourt les paysages montagneux de l'est de la France pour en consigner des instantanés. En suivant le cycle des saisons, il ajoute à la contemplation de la nature un caractère temporel. L'observation de la montagne se mue en réflexion sur l'existence humaine. Le rythme de lecture, de l'ordre de la méditation, fait un bien fou, aux antipodes de l'effervescence de nos vies.

Un livre qui se lit et se contemple à la fois.

DARGAUD Au rayon bande dessinée



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LE CALAMITY CLUB
Le nouveau roman de
KATHRYN STOCKETT

ABONNEMENT 1 AN 59€ SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (11 numéros)
+ *LE CALAMITY CLUB* pour 59 € seulement au lieu de ~~106,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

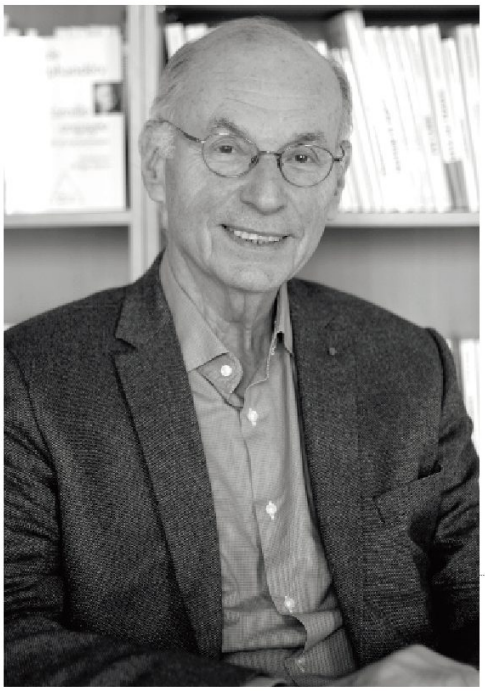
☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur http://abonnements.lire.fr/offres-speciales

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM552

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 21 RUE BRÉGUET, 75011 PARIS



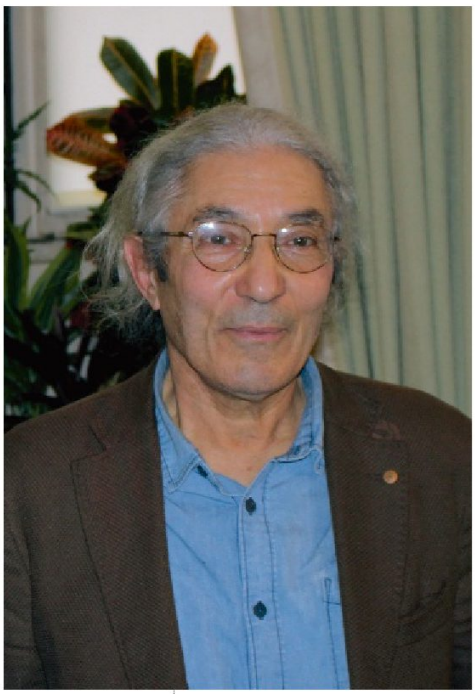
19

FAUT-IL SE JETER SUR LE DERNIER **FREIDA McFADDEN ?**

14

BORIS CYRULNIK,
UN AMI QUI VOUS VEUT DU BIEN

L'ACTUALITÉ



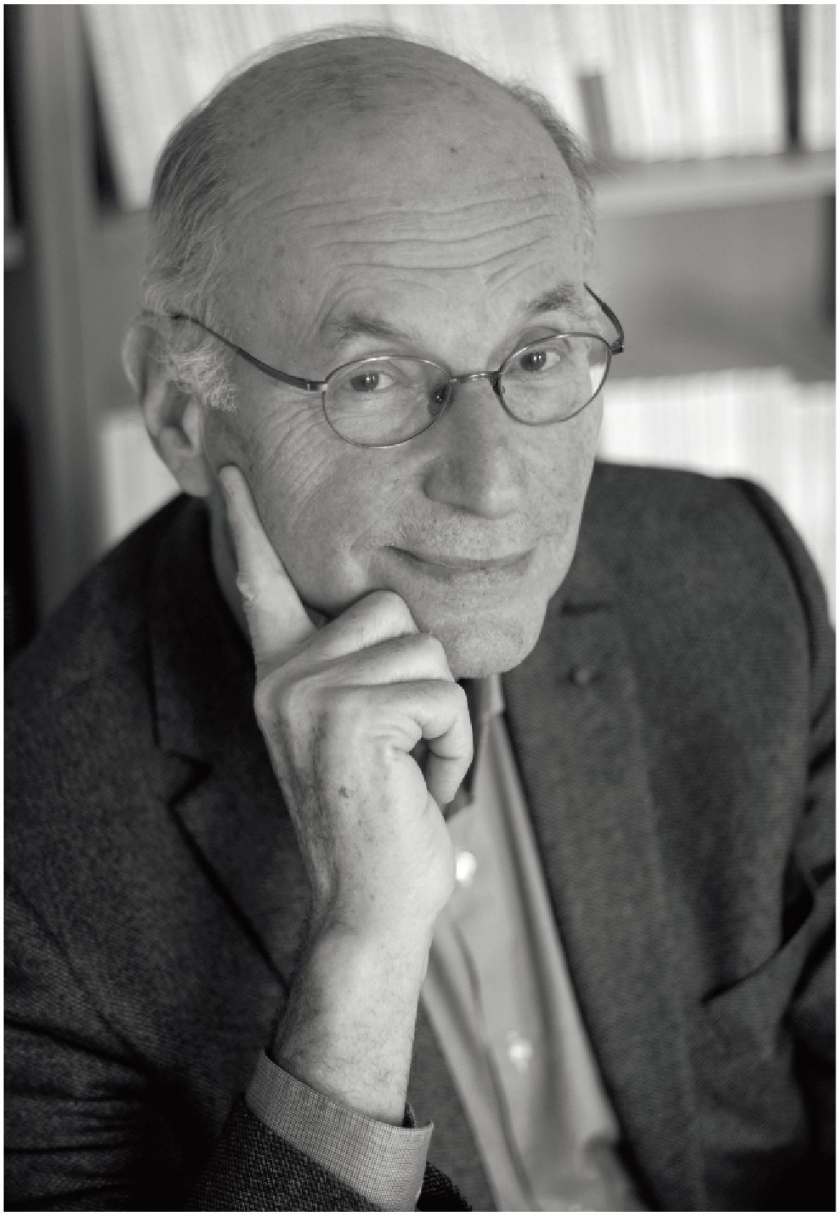
20

BOUALEM SANSAL,
UNE AFFAIRE (AUSSI) DE DATE

21

LES HAUTS ET LES BAS DE L'ENSEIGNE **GIBERT**

DRFP - DR - WIKIPEDIA - GIBERT JOSEPH/WIKIPÉDIA



Chronique d'une décivilisation annoncée

Dans *Au saccage des petits bonheurs*, Boris Cyrulnik remonte aux racines biologiques autant qu'anthropologiques de nos dérèglements contemporains et cherche les conditions de notre renaissance. Comment retrouver la civilité ? Rencontre lors d'un déjeuner (collectif).

Dans son nouvel essai *Au saccage des petits bonheurs*, publié aux éditions Odile Jacob – son partenaire infaillible depuis vingt ans –, Boris Cyrulnik ausculte la décivilisation en marche et cherche les conditions d'une recivilisation. S'il parle souvent de résilience, ici elle se veut collective. Et c'est ensemble qu'il faut débattre. Nous sommes justement au restaurant La Méditerranée, place de l'Odéon à Paris, autour d'un déjeuner organisé par la maison d'édition. Quelques journalistes entourent Boris Cyrulnik. Cadre feutré, service discret, l'auteur est détendu, il ne manque pas d'humour et d'érudition. Avant toute question, il commence à parler de l'ouvrage, avec une fable, comme à chaque ouverture de ses essais. Ici, une scène de cannibalisme d'une rare violence. Horreur absolue ? Pas tant, cette scène s'inscrit dans la pratique ancienne d'un peuple pour lequel c'était tout à fait normal. « *C'est le contexte qui change la signification du même geste dans les récits culturels,* explique-t-il. *La civilisation de l'un n'est pas celle de l'autre. Chacun voit et ressent sa propre évidence qui n'est pas celle de l'autre. Personne ne ment, chacun vit dans son monde.* » L'incompréhension ne relève pas seulement d'opinions divergentes mais de cadres de perception incompatibles. Dès lors, la question du langage est centrale : « *Si l'on parvenait à mieux communiquer, personne ne serait le barbare de l'Autre ?* » Or, ce langage commun se fragilise, déplore l'essayiste : « *Nous ne cessons d'inventer la civilisation qui décivilise.* » L'incompréhension ne relève pas d'un défaut moral mais d'une impossibilité structurelle à partager une même réalité.

L'EMPREINTE DES PREMIERS RÉCITS

Cette divergence des récits collectifs s'enracine dès l'enfance. En effet, l'enfant intègre très tôt les récits qui l'entourent, il entre dans un univers déjà interprété : « *À peine les récits familiaux sont-ils entendus au cours des 5e-7e années que les enfants voient ce qui est raconté par leurs figures d'attachement. […] On ne voit pas le monde tel qu'il est, on le voit tel qu'on le glose, nous a dit Montaigne, tel que notre famille et notre culture l'ont mis en mots pour le faire voir.* » Ce qui se joue ici dépasse la transmission d'idées car une manière de voir le monde s'imprime, au corps-à-corps, dans la proximité affective.

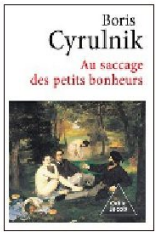
DRFP

« La civilisation de l'un n'est pas celle de l'autre. Chacun voit et ressent sa propre évidence qui n'est pas celle de l'autre. Personne ne ment, chacun vit dans son monde »

Les enfants apprennent littéralement à « *voir une réalité comme ils ont appris une langue maternelle* ». Sortir de cette première vision suppose une ouverture que tous ne rencontrent pas. « *Il est tellement plus facile de laisser l'enfant prisonnier de sa première vision du monde. C'est ainsi qu'un langage totalitaire peut facilement s'emparer de l'âme d'un enfant.* » De cette vulnérabilité originelle découle tout le reste. Et Boris Cyrulnik de nous raconter combien, de tout temps, les récits peuvent nous enfermer, peuvent même conduire au fanatisme : « *On ne voit que le monde sélectionné par nos organes, auquel notre histoire attribue un sens. On appelle cette image réalité, alors qu'il s'agit d'une illusion de la pensée […]. Nous sommes contraints au savoir fragmenté puisque nous ne pouvons pas tout voir et tout comprendre.* » L'auteur appelle à l'ouverture des récits personnels, aux débats, et même au raisonnement écosystémique car « *la vision du monde est un aveu autobiographique* ».

Ce que décrit Boris Cyrulnik ne relève pas d'une crise ponctuelle ; il inscrit ces phénomènes à l'échelle de l'humanité, soulignant que nous sommes sans cesse dans des cycles de civilisation, décivilisation, recivilisation. Une boucle continuelle inscrite depuis des centaines de milliers d'années dans l'histoire de Sapiens. Trois cent mille ans exactement. « *Il n'y a pas de progrès sans effets secondaires, mais aujourd'hui les progrès sont tellement fantastiques que leurs effets secondaires vont nous emporter. Nous sommes à l'aise dans la civilisation qui nous routinise à mort, jusqu'au moment où nous ouvrons les yeux.* » Cyrulnik décrit comment, depuis les années 1990, nos rituels de civilisation, ces codes qui rendent possible la vie commune, se transmettent mal : les mots ont perdu leur sens partagé, les récits discordants ont semé l'amertume et fait proliférer les incivilités. À la fin du déjeuner, nous glissons cette question : l'humanité restera-t-elle indéfiniment prisonnière de cet éternel schéma de déclin et de renaissance ? Après un court silence ponctué d'un sourire, Boris Cyrulnik de nous répondre : « *Je vais vous désespérer, mais nous n'en sortirons jamais. C'est physiologique.* » Sans être pessimiste, l'auteur ajoutera, tout de même, qu'il est possible de mettre au point les organes de la coexistence et de nouveaux rituels de civilisation. Nous sommes sauvés ! ■

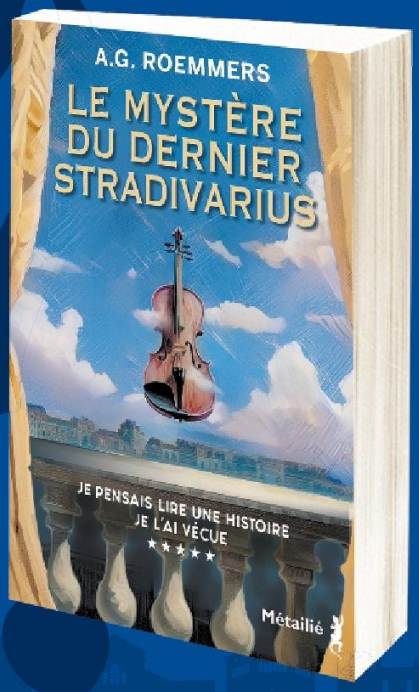
Sophie Di Malta



EXTRAIT

AU SACCAGE DES PETITS BONHEURS
BORIS CYRULNIK
272 P., ODILE JACOB, 23,90 €

Découvrez les secrets du violon le plus célèbre du monde



Métailié

Conception : R. Pépin 2026 avec Shutterstock et Vecteezy

« Il ne s'agit pas d'une histoire, plutôt d'une ballade sentimentale »

Dans *Saint-Germain-des-Prés, variations*, Olivier Barrot évoque divers souvenirs de sa carrière d'écrivain, scénariste et journaliste, en arpentant les rues du quartier littéraire par excellence.

Pourquoi avoir décidé de rassembler ces souvenirs ?

Olivier Barrot. Depuis deux ou trois livres, je m'autorise la pure fiction, cependant inscrite dans des univers vraisemblables. Il y a là des souvenirs chers liés à des personnages, à des lieux, à des instants, que je tenais à mêler à de pures figurations. Pourquoi maintenant ? Pour le plaisir, pour la légèreté.

Le choix de ce format court, de ces textes façon vignettes, était-il une manière d'écrire des Mémoires qui n'en soient pas ?

O.B. Ce ne sont pas là des embryons de mémoire mais plutôt des éloges implicites de la brièveté – je n'ai jamais su faire long. Des nouvelles, plus *short stories* que *novellas*. Tous mes livres publiés dans la « Blanche » de Gallimard comptent à peu près le même nombre de pages, le même mode de récit, le même style, oserai-je écrire.

Saint-Germain occupe une place majeure dans le livre, dès le titre…

O.B. Il ne s'agit cependant pas d'une histoire exhaustive de Saint-Germain-des-Prés. Il en existe d'excellentes, de Jean-Paul Caracalla notamment. Il s'agit plutôt d'une ballade sentimentale. On n'y croise pas Gréco, Sartre ou Vian, mais il existe un fil rouge, très présent ou juste furtif, le quartier Saint-Germain-des-Prés.

Et dans l'histoire de ce quartier, vous dites préférer la décennie 1941-1951. Pourquoi ?

O.B. 1941-1951 fut un âge d'or incontestable, malgré les contraintes de l'Occupation, du fait ensuite de la Libération. Toutes les disciplines s'y développent comme jamais aussi simultanément : théâtre, chanson, philosophie, cinéma, peinture, littérature, danse, jazz, mode, gastronomie…

Poursuivons avec un portrait chinois – que l'on fait rarement, dans *Lire Magazine* : si vous étiez un lieu secret de Saint-Germain ?

O.B. Le square Roger-Stéphane.

Une rue que vous aimez arpenter ?

O.B. La rue Férou.

Un banc où on peut vous trouver souvent assis ?

O.B. Le banc de la place de Furstemberg.

Un cinéma du quartier ?

O.B. Le cinéma La Pagode.

Un café où vous avez vos habitudes ?

O.B. Le Bar de la Croix Rouge.

Une école chère à votre cœur ?

O.B. L'école de la rue Chomel.

Un film où l'on retrouve le vieux Saint-Germain-des-Prés ?

O.B. *Rendez-vous de juillet.*

Une librairie du quartier ?

O.B. La librairie Gallimard du boulevard Raspail.

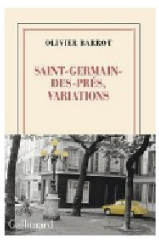
Un artiste oublié, lié au quartier ?

O.B. Les Frères Jacques.

Enfin, un cher disparu dont vous croisez souvent le fantôme à Saint-Germain-des-Prés ?

O.B. Jacques Prévert. ■

Propos recueillis par Bernard Quiriny



SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, VARIATIONS
OLIVIER BARROT
120 P., GALLIMARD, 14 €

UN SALON EN MODE PARI SAINT-GERMAIN !

Comme Olivier Barrot le rappelle dans son livre *(lire ci-dessus)*, s'il y a un quartier de Paris symbolisant la vie des lettres, c'est bien le 6e arrondissement. Là où se déroulera tout naturellement la 3e édition du Salon du livre de Saint-Germain-des-Prés, les 6 et 7 juin. Sous-titrée « Des pages avant la plage », la manifestation nous permettra de croiser, entre cafés littéraires et signatures, près de 70 auteurs – citons David Foenkinos, Adélaïde de Clermont-Tonnerre, Sarah Chiche, Bernard Minier et tant d'autres… En outre, vous pourrez participer à la dictée géante et à divers ateliers. De quoi donner envie de flâner sur la fameuse place de Saint-Germain-des-Prés, entre l'église, les Deux Magots, et à deux pas de la librairie L'Écume des pages. ■

Jean Hurtin

salondulivredesaintgermaindespres.fr

F. MANTOVANI/GALLIMARD

Pour une Terre habitable

Baptiste Morizot et Laurent Neyret lancent un appel pour le XXIe siècle : après la dignité humaine, consacrer l'habitabilité comme valeur fondamentale à toutes formes de vie.

GALLIMARD

C'est un livre important, de ceux qui font date. *Liberté, dignité, habitabilité* est un texte court, comme tous ceux de la collection « Tracts » des éditions Gallimard. Et contient une idée suffisamment simple pour être révolutionnaire. Car c'est, ni plus ni moins, l'ambition des deux auteurs. Baptiste Morizot, philosophe de la relation entre l'humain et le monde vivant, et Laurent Neyret, éminent juriste spécialisé dans le droit de l'environnement, veulent « *penser à l'échelle du siècle* ». Provoquer une véritable révolution dans le droit de l'environnement qui s'avère aujourd'hui incapable de « *protéger ce qui doit l'être* ». Comment ? Trop longtemps, le droit a considéré la nature comme un objet extérieur à protéger, quand les auteurs proposent une tout autre perspective, celle de l'interdépendance de la vie animale (et donc humaine) et végétale, la vie rouge et la vie verte. L'une ne va pas sans l'autre, il faut donc changer radicalement notre rapport au vivant, donner à cette relation un nom « *ordinaire qui mérite qu'on lui donne une portée juridique extraordinaire* » : l'« *habitabilité* ». Une valeur qui se placerait tout en haut de notre hiérarchie des normes, aux côtés de la liberté, de l'égalité et de la dignité. « *A-t-on déjà vu une époque accomplir ce geste ?* » La réponse est oui. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, face à l'horreur des crimes nazis, le droit a consacré la valeur de la dignité humaine comme fondamentale. Il n'a pas créé un concept nouveau, il a donné un nom à l'inhumain pour l'interdire, comme l'habitabilité doit donner un nom à « *l'invivable pour l'empêcher* ». Les auteurs nous invitent à rejouer aujourd'hui ce moment Nuremberg, ouvrir les yeux, entendre la portée de ce mot dont dépendent tous les autres, car il n'y aura ni liberté, ni égalité, ni dignité dans un monde devenu inhabitable. ■ **Antoine Leiris**

LIBERTÉ, DIGNITÉ, HABITABILITÉ. DONNER AU SIÈCLE LA VALEUR QUI LUI MANQUE
BAPTISTE MORIZOT, LAURENT NEYRET
64 P., TRACTS/GALLIMARD, 4,90 €

Parcours sans fard

Romancière, chroniqueuse, éditrice et même libraire : Jessica L. Nelson a conçu son propre « écosystème », aussi discrètement qu'efficacement.

SAMUEL KIRSZENBAUM

Des « *aventures collectives* », « *toutes connectées à ce qui [l]'a toujours passionnée* ». En vingt-cinq ans, au fur et à mesure, « *on construit un environnement qui fait qu'on peut rester fidèle à soi-même* » : c'est énoncé avec assurance, clarté, force et légèreté. Ainsi parle Jessica L. Nelson, mais ne comptez pas sur elle pour trop dire « je », ni pour causer de plans de carrière : « *Je ne suis pas stratège.* »

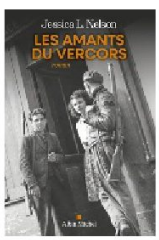
LE BON ÉQUILIBRE

Celle qui débuta à la télévision (en tant que chroniqueuse et conseillère littéraire pour l'émission *Vol de nuit,* puis rédactrice en chef pour *Au Field de la nuit*, les deux sur TF1) n'a jamais cédé aux paillettes. La native (en 1980) de Romans-sur-Isère, ancienne « *capitale de la chaussure* », a toujours eu plusieurs activités pour tenir en équilibre dans la vie. Quand elle travaillait pour le petit écran, elle écrivait pour divers magazines. En 2005 sortait son premier roman (*Mesdames, souriez*), comédie acide sur le conflit de générations, signé comme tous les suivants Jessica L. Nelson (« L » pour Louise, son deuxième prénom). En 2007, elle cocréait le prix de la Closerie des Lilas, où elle est toujours jurée. Devenue épouse, puis maman, elle cofondait en 2012 (avec Nicolas Tretiakow) les éditions des Saints Pères pour proposer la reproduction (en séries limitées et numérotées) de manuscrits d'œuvres littéraires célèbres. Le catalogue est aujourd'hui riche d'une cinquantaine de références, et les Saints Pères en sont une. De sorte qu'en 2023, ils ont repris *L'Avant-scène théâtre* lors du décès de son propriétaire, Philippe Tesson, puis sa librairie, Le Coupe-papier, rue de l'Odéon, devenue Librairie des Saints Pères. « *Manuscrits de grandes œuvres historiques et textes de théâtre contemporains : drôle de couple !* s'amuse-t-elle. *Finalement, tout ça est un écosystème de livres, de spectacles vivants et de rencontres, dans lequel je me réalise.* »

ÉCOUTER LES FANTÔMES

Les Amants du Vercors est son sixième roman, et son troisième à caractère historique, après *Brillant comme une larme* (2020) et *L'Orageuse* (2023). Les amants du titre sont un trio : Marie, Marc et Louis, que nous suivrons de 1920 à 1944. Une subtile histoire d'amitié, de familles, de sentiments et de fidélité, doublée d'une fresque pointilleusement documentée sur la naissance et la fin des maquis du Vercors. « *Pour ce livre comme pour les deux précédents, j'ai écouté un fantôme qui frappait à ma porte* », nous dit-elle. Il portait un « *secret* », qui n'a rien à voir avec la Seconde Guerre mondiale, que sa grand-mère lui avait demandé de raconter après sa mort, signalé ainsi en fin de l'ouvrage : « *l'amour profond qui la relia jadis à deux hommes exceptionnels, son mari et mon grand-père* ». Jessica Louise Nelson a greffé une histoire sentimentale dont elle est la descendante à des pages glorieuses dont nous sommes tous les enfants. L'équilibre, toujours… ■

Hubert Artus



LES AMANTS DU VERCORS
JESSICA L. NELSON
338 P, ALBIN MICHEL, 21,90 €

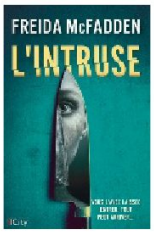
La came de ménage

Amoureux de toutes les littératures populaires, notre chroniqueur s'est plongé pour la première fois dans un roman de Freida McFadden – son dernier paru, *L'Intruse.* Verdict ?

MIRA WHITING/CITY

Il est aisé de dénigrer les romans vendus par pelletées et il faut parfois y aller voir ; ne serait-ce que pour *bitcher* en connaissance de cause. L'auteur de ces lignes n'a pas lu *La Femme de ménage*, ni les autres livres de madame Freida McFadden (de son vrai nom Sara Cohen, comme révélé il y a peu). *L'Intruse* est donc un dépucelage. De prime abord, on tique devant la langue, d'une pauvreté insigne ; le lexique est réduit à une centaine de mots et toute métaphore est bannie. La traduction n'aide guère, qui enquille les platitudes. Cette paresse globale atténue forcément l'effet, puisque l'autrice renonce à tout ce qui fait le sel d'un thriller : l'atmosphère. Ici, aucune description, aucune ambiance, aucun détail, pas la moindre notation sensorielle et encore moins psychologique. On est dans le logarithme froid, comme un séquencier de scénario. Mais le plus étrange, c'est que passé les premiers chapitres où l'on a envie de botter les fesses de la romancière, on se laisse prendre… Certes, sous la plume d'un Stephen King, cette histoire de maison isolée, de petite fille criminelle, d'enfants molestés et de matricides en chaîne aurait donné lieu à une fresque naturalistico-horrifique comme l'auteur de *Shining* en a le secret. On est pourtant séduit par une intrigue qui s'avoue plus retorse, perverse et immorale qu'on ne le présageait. *L'Intruse* est comme un paquet de Kinder ouvert avec nonchalance et bientôt dévoré. Les ficelles sont grosses, les twists prévisibles, mais ça marche parce que c'est malin. Et puis un livre qui annonce sans ironie que *« quand quelqu'un mérite vraiment d'être puni, il arrive qu'on doive faire justice soi-même »* sera sauvé du bûcher, au soir de la grande flamme. Il y a encore du boulot pour arriver à *Belle du Seigneur*, mais notre reine des librairies n'a que 45 ans. Hue cocotte ! ■

Nicolas d'Estienne d'Orves



L'INTRUSE [THE INTRUDER]
FREIDA McFADDEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR KARINE XARAGAI, 368 P., CITY, 22 €

La date de sortie d'un livre, une savante équation

La parution houleuse, ce mois-ci, du nouveau livre de Boualem Sansal aura – entre autres… – soulevé ce souci auquel sont confrontés tous les éditeurs : identifier une bonne date de parution rythme la vie quotidienne d'une maison. L'exercice semble rodé, sauf qu'une part d'imprévu peut démentir les pronostics et la logique du calendrier.

OEL SAGET/AFP

Finalement fixée au 2 juin, la parution du nouveau livre de Boualem Sansal, *La Légende,* aux éditions Grasset a fait couler beaucoup d'encre. Prétexte ou pas, elle a valu à leur directeur, Olivier Nora, son éviction soudaine en avril. Jugeant le manuscrit perfectible, il souhaitait, dit-on, prendre le temps de le stabiliser pour le lancer à l'automne. Tous vents contraires, l'écrivain fraîchement débauché des éditions Gallimard et la direction du groupe Hachette, propriétaire de Grasset, le pressaient de publier ces *« libres méditations d'un prisonnier encombrant »*. Les deux impératifs ont une logique propre. L'exigence d'un travail sur le texte butait contre la volonté de bénéficier de la résonance médiatique continue de la libération du romancier, de son élection de maréchal à l'Académie française suivie de son départ de Gallimard. La date de mise en vente idéale a crispé les parties. Mais comment est-elle décidée ? Par qui ? Selon quels critères ? *« La production des livres n'est pas une science exacte »*, rappelle Sabine Wespieser, créatrice de la maison indépendante qui porte son nom et sort dix titres par an. Pour elle, pas d'équivoque : *« Quand il publie un livre, le rôle d'un éditeur est d'aller jusqu'au bout de sa responsabilité intellectuelle pour qu'un texte soit abouti et solide. C'est un prérequis du métier. »*

Beaucoup de considérations se croisent voire se chevauchent. Chez Robert Laffont, dont elle est la directrice adjointe, Alice d'Andigné explique : *« La date de sortie est débattue par l'éditeur, le service commercial et le service de presse. On réfléchit ensemble à la meilleure date possible, qui dépend aussi de la programmation de la maison, qui publie environ 180 titres par an. On voit au plus juste pour que chaque livre ait sa place en ayant à l'esprit de garder un certain équilibre pour la présence en librairies et la couverture presse. »* Le genre (roman, essai, document, mémoires, BD…) détermine aussi la période favorable. Un autre paramètre, non dit, joue à plein pour les éditeurs de romans : la saison clé de l'automne. Elle les incite à trouver en amont des candidats possibles pour concourir aux cinq grands prix.

DES PARUTIONS BOUSCULÉES PAR L'ACTUALITÉ

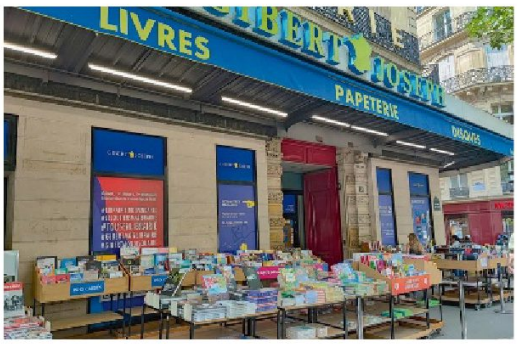
La mise en vente des livres repose sur quelques coutumes établies. *« On ne sort pas des livres au début de l'été ou en période d'élections, quand les lecteurs ont d'autres préoccupations, mais selon l'intérêt du livre il peut toujours y avoir des exceptions à la règle »*, résume l'historien Pascal Fouché. Le mois de mai réserve de bonnes surprises. Sabine Wespieser sait que *« les libraires regrettent souvent de ne pas avoir de livres nouveaux. Ils ne sont pas encore plongés dans ceux de la rentrée »*. En mai 2018, elle a opté pour *« une contre-programmation »* avec le roman de Jean Mattern *Le Bleu du lac*, *« vibrant hommage au pouvoir de la musique qui n'entrait pas dans une niche marketing »*. Les libraires l'ont remarqué et soutenu. Plus de 5 000 exemplaires écoulés.

L'actualité imprévisible peut gripper la machine de la commercialisation. La guerre en Iran, à l'origine d'une baisse brutale de la fréquentation des librairies, a pris de court les essais de géopolitique à peine sortis de l'imprimerie. Mais s'il ne traitait évidemment pas du conflit, celui, paru le 28 mars, de Dominique Moïsi, *Le Triangle des passions du monde. Comprendre le chaos qui vient*, tire son épingle du jeu en proposant une expertise dont les lecteurs sont demandeurs pour décrypter l'actualité immédiate. Heureusement, la qualité et la profondeur historique du texte amortissent le choc de l'événement. Pour Pascal Fouché, *« la stratégie de la bonne date tient beaucoup de l'expérience acquise qui fait aussi la réputation de la maison »*. ■

Olivier Cariguel

Quand les Gibert livrent leur histoire

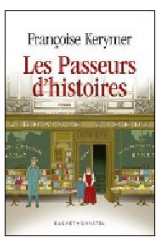
Fin avril, l'enseigne était placée en redressement judiciaire. C'est dans ce contexte que Françoise Kerymer publiait la saga de cette famille de libraires. La sienne.



L'histoire est connue, surtout par les amoureux du livre et les flâneurs des bords de Seine. Elle débute en 1886, quand un Auvergnat arrive à Paris, et ouvre quatre boîtes de bouquiniste quai Saint-Michel, en face de Notre-Dame. Elle agrège ensuite quatre générations de Gibert, jusqu'à devenir une enseigne iconique: le groupe Gibert, constitué de Gibert Joseph et de Gibert Jeune. Seize magasins, dans douze villes, avec cinq cents collaborateurs. C'est le premier libraire de France. La saga de ce patronyme est une fresque familiale, nationale, mais aussi républicaine. Au centre: la vocation de transmettre.

C'est ce que fait Françoise Gibert, devenue Françoise Gibert-Penin en épousant le compositeur et chef d'orchestre Jean-Paul Penin (ils ont écrit ensemble un opéra), qui a choisi Kerymer pour nom de plume (« ker » pour « lieu habité », en breton; « mer » car elle a été navigatrice avec son premier mari). Après trois fictions chez Lattès entre 2010 et 2018, elle publie aujourd'hui *Les Passeurs d'histoires,* ce qu'on appellera un « roman vrai ». Tous les personnages sont véridiques: de 1852 et la naissance en Haute-Loire de Joseph jusqu'à l'attentat du 4 février 1986 contre le magasin Gibert Jeune de la place Saint-Michel, que constatent et subissent les petits-fils Jean et Régis-André (père de Françoise), tous sont des Gibert. L'autrice a travaillé à la direction générale des magasins Gibert Jeune de 1986 à 1995, avant de rejoindre la direction des librairies Privat, devenues Chapitre. « *J'ai aujourd'hui 73 ans, et travaille… à écrire des romans.* » Pour le dernier, elle a attendu « *d'être prête* » à plonger dans sa propre lignée. C'est qu'il fallait pister et trouver archives, témoignages et correspondances intimes. Sur ces bases, l'arrière-petite-fille a su se glisser dans la vie de Joseph – puis des générations suivantes. Le fondateur, né à la fin de la IIe République, adolescent durant le Second Empire, orphelin devenu… séminariste, parce que l'Église administrait encore l'enseignement et qu'il voulait être professeur. Votées en 1881, les lois de Jules Ferry allaient changer ses vœux mais pas ses idées: pour que les familles de France puissent acquérir les livres scolaires, il les leur vendrait en bon état mais d'occasion. Tout ça était une première en France. La suite est, en tous points, une histoire de… passeurs.

Alors que son livre devait paraître à l'occasion du 140e anniversaire de l'enseigne, il est publié peu après l'annonce du placement en redressement judiciaire du groupe Gibert. « *Je suis peinée, évidemment* », dit-elle avant de conclure: « *Ce sont mes cousins qui ont maintenant les rênes. Je n'ai qu'un espoir: qu'ils réussissent.* » ■ **Hubert Artus**



LES PASSEURS D'HISTOIRES
FRANÇOISE KERYMER
592 P, BUCHET-CHASTEL, 26 €

GIBERT JOSEPH - ÉLÉONORE WALLET/LE SONNEUR

PRIX DES LIBRAIRES 2026 : LES LAURÉATES

Crée en 1955, cette distinction printannière est aussi prescriptrice que bien des prix d'automne. Il entend « *mettre en lumière le métier de passion et d'engagement qu'est celui de libraire* ». Comme d'habitude, un jury permanent a constitué une première sélection, sur laquelle se sont prononcés 2 000 libraires cette année, en deux tours de votes. Jusqu'en 2024, le prix des Libraires s'accordait au singulier, distinguant un ouvrage écrit en français. Pour son 70e anniversaire, en 2025, il avait opéré un changement: au lauréat du roman français s'ajoutait un lauréat du roman étranger, dans le but de soutenir le domaine de la littérature traduite qui accusait une sérieuse baisse de ventes. Cette année, la récompense est attribuée à Laurine Roux en catégorie française, avec *Trois fois la colère* (Éditions du Sonneur). Pour la catégorie roman étranger, le prix a distingué l'Australienne Charlotte McConaghy pour *Les Fantômes de Shearwater* (Gaia). Elles succèdent respectivement à Bénédicte Pichat (Les Avrils) et à l'Irlandais Paul Lynch (Albin Michel). ■ **H.A.**

prix-des-libraires.fr

Laurine Roux.

« J'ai toujours adoré raconter des histoires »

Le réalisateur de *Camping*, *Disco* ou encore *Trois zéros*, Fabien Onteniente, publie son autobiographie… réussie : *Alors, on n'attend pas Fabien ?* Entre souvenirs personnels et coulisses du cinéma.

Vous êtes cinéaste et scénariste, pourquoi écrire une autobiographie ?

Fabien Onteniente. J'ai toujours aimé écrire, notamment avec Franck Dubosc. Un scénario, c'est toujours un peu sec mais nous adorions les didascalies auxquelles nous apportions un soin particulier. J'ai aussi toujours adoré raconter des histoires à mes proches qui m'incitaient à me lancer dans un bouquin. Mais il fallait un déclic. Il a eu lieu le jour où ma mère a dû déménager dans un Ehpad. Avec mes deux frères et ma sœur nous avons dû vider l'appartement familial. Ma mère avait archivé toutes nos vies. Il y avait une multitude de souvenirs, mais tous les objets qui nous avaient appartenu et fait rêver étaient maintenant totalement désincarnés. J'ai voulu leur redonner vie.

La majorité du public vous identifie comme le metteur en scène de *Camping*, mais vous êtes aussi celui d'*À la vitesse d'un cheval au galop*, votre premier film, une comédie sociale très personnelle. Dans votre livre, vous vouliez réhabiliter ce Fabien-là, non ?

F.O. C'est vrai. Mais *Camping* a aussi été un bon souvenir pour beaucoup de gens. Ce qui a changé pour moi, c'est l'arrivée des multiplexes dans les années 1990. Tout à coup, plein de films étaient à l'affiche. Après mes premiers longs-métrages personnels, on m'a demandé ce que je voulais faire, et j'ai répondu : des comédies. J'ai réalisé *Jet Set* et on m'a mis dans une case. C'est à partir de là que j'ai resserré un peu la voilure. On n'a qu'une vie et j'ai aujourd'hui envie de retrouver le chemin de mes débuts. En ce moment, j'écris un scénario dans l'univers de la randonnée et des algorithmes : j'ai toujours aimé confronter deux thèmes qui n'ont a priori rien à voir. Pour l'instant, j'écris seul ; j'y ai pris goût. Ce n'est pas mal de laisser le fil de sa pensée se dérouler sans être gêné par un autre avis.

Comment s'est passée l'écriture du livre ?

F.O. Avec des hauts et des bas mais plus de hauts que de bas. Parce que certains chapitres se sont imposés tout de suite. J'adore la chanson populaire et les paroliers comme Delanoë ou Dabadie, et je suis fasciné par leur aptitude à raconter de petites histoires avec un rythme et des images. Je voulais m'approcher de cette façon de faire. Mettre mes souvenirs littéralement en musique.

Êtes-vous influencé par certains auteurs ?

F.O. Non, plutôt des cinéastes. Maurice Pialat, par exemple. C'est net, c'est cru. Mais comme écrivain, j'aime bien Ennio Flaiano, qui a travaillé avec Fellini. C'est un mec qui vivait la nuit, il notait des anecdotes et écrivait des petites nouvelles très imagées, très rapides. Mais chez moi, l'aiguille bouge beaucoup, je peux vous parler de Frank Capra, de Jacques Becker, de Michel Lang, de Pialat…

Vous avez effectivement la cinéphilie très éclectique. Là encore, c'est surprenant…

F.O. J'ai découvert le cinéma avec Jean-Luc Gaget, rencontré à l'armée [il est aujourd'hui réalisateur et scénariste de films d'auteur]. On s'emmerdait royalement, alors on se racontait des histoires. Pendant les perms, on allait voir des tonnes de films. Jean-Luc avait des potes à l'Idhec, l'école de cinéma. Moi, j'apprenais sur le tas. On se débrouillait et c'est ce cinéma d'apprentissage qui m'a construit. Quand je regarde ma carrière, je suis fier parce que rien n'était écrit. Mais évidemment, il y a une grande différence entre la façon dont je suis perçu et mon amour du cinéma. C'est pour ça que le livre m'a fait du bien. Un jour, un producteur à qui je présentais un projet personnel m'a dit : « Je ne vais pas produire un film d'Onteniente pour ne pas faire d'entrées… » C'est toujours blessant à entendre. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

EXTRAIT

ALORS, ON N'ATTEND PAS FABIEN ?
FABIEN ONTENIENTE
336 P., STOCK, 21,90 €

ASTRID DI CROLLALANZA/STOCK

3 QUESTIONS À...

ANDREW BERNSTEIN

Jack Ryan, le célèbre personnage créé par Tom Clancy, reprend les armes dans un film qui clôt avec brio la série télé lancée en 2018 sur Prime Video. Son réalisateur nous en dit plus.

Connaissiez-vous déjà les romans de Tom Clancy avant de travailler sur *Jack Ryan* ?

Andrew Bernstein. Oui, bien sûr. J'en ai lu plusieurs, et j'ai toujours été très marqué par son univers. J'étais également un grand admirateur des adaptations précédentes. Pour nous, il était essentiel de respecter ce qu'il écrivait, les thèmes qu'il explorait et la vision qu'il portait sur le monde.

Pensiez-vous que cet univers pouvait fonctionner en série télévisée ?

A.B. Absolument. Il y a une richesse incroyable dans ce personnage. Tom Clancy excellait dans l'analyse des enjeux géopolitiques, et comme ces enjeux évoluent constamment, son héros peut traverser les époques sans perdre en pertinence. L'histoire se répète souvent, mais les contextes changent. Jack Ryan évolue dans des zones grises, où les questions de morale sont complexes – exactement comme celles auxquelles nous sommes confrontés aujourd'hui. Cela le rend d'autant plus actuel. J'ai été particulièrement enthousiaste en lisant le scénario de *Jack Ryan. Guerre fantôme* car le film explore des territoires nouveaux, notamment à travers ses personnages. L'introduction de l'agente du MI6 incarnée par Sienna Miller apporte une dynamique inédite. Elle agit comme un véritable miroir pour Jack Ryan et révèle des aspects de lui que nous n'avions jamais vus.

→ **Jack Ryan. Guerre fantôme** d'Andrew Bernstein avec John Krasinski, Wendell Pierce, Sienna Miller...

En quoi *Jack Ryan* se distingue des autres adaptations littéraires que vous avez réalisées pour la télévision comme *Castle Rock* et *Ça. Bienvenue à Derry* ?

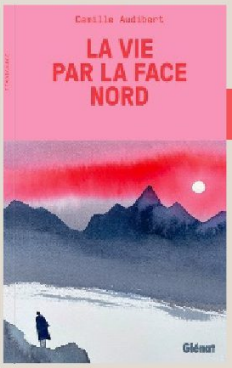
A.B. Le genre, avant tout. Ici, nous sommes dans un registre d'espionnage et d'action. Mais la démarche reste la même : respecter l'intention de l'auteur. Tom Clancy avait une vision très forte, et nous avons tenu à en préserver l'essence tout en proposant notre propre interprétation. ■

Propos recueillis par Ilan Ferry

AMAZON MGM STUDIOS

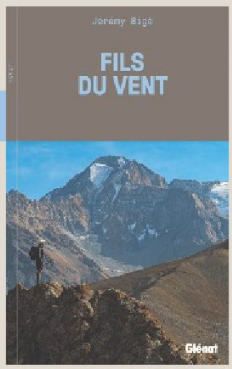
En mer, en montagne
l'aventure tous azimuts !

LATITUDE AVENTURE



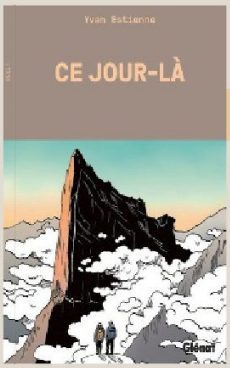
Camille Audibert

Frappée par un AVC à 19 ans, une alpiniste raconte son long chemin de convalescence. Sa renaissance. Une leçon très forte de résilience et d'espoir.



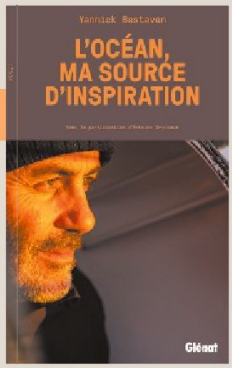
Jérémy Bigé

Trois mois de marche à travers les hauts plateaux d'Asie centrale, seul, sur les pas des explorateurs d'autrefois et des nomades kirghizes...



Yvan Estienne

24 histoires signées d'hommes et de femmes pour qui la montagne est plus qu'un décor : un terrain de vie, d'émotions, d'épreuves et d'émerveillement.



Yannick Bestaven

Récit intime et engagé ou comment la résilience, nourrie par l'expérience du large, peut devenir un moteur d'innovation au service de la planète.

Bientôt Lamya Essemlali et Kristin Harila.

Glénat

DVD

MARSUPILAMI
PHILIPPE LACHEAU
PATHÉ

→ **Phénomène au box-office du premier semestre (avec plus de 6 millions d'entrées), ces nouvelles aventures de la créature imaginée par Franquin portent évidemment la patte potache de la bande à Fifi. Si tous les gags ne font pas mouche et que l'on peut préférer la version d'Alain Chabat, ce convoi du bébé « Marsu » assume parfaitement sa mission de divertissement familial.** **B.L.**

ORPHÉE
JEAN COCTEAU
M6 VIDÉO

→ **Quelques plans suffisent à reconnaître l'esthétique Cocteau, comme le montre cette relecture mythologique, sortie en 1950 et tirée de sa pièce. L'occasion de retrouver Jean Marais, François Périer et Maria Casarès dans un univers singulier. Entre autres bonus, cette édition Blu-ray nous propose un commentaire audio de Claude Pinoteau (alors assistant réalisateur) et les souvenirs de tournage d'un certain… Jean-Pierre Mocky !** **B.L.**

LIVRE

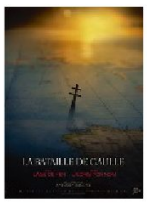
QUESTIONS DE CINÉMA
NICOLAS SAADA
CARLOTTA

→ **Bien souvent, les livres d'entretiens avec des artistes sont supérieurs aux analyses de leurs œuvres ; et s'ils ne le sont pas au moins ouvrent-ils les portes de leurs univers. Nicolas Saada s'est fait une spécialité des rencontres avec des cinéastes, célèbres ou en devenir. Avec un credo : le travail, les mains dans le moteur de la création quand les détails deviennent importants. Ce tome 2 de *Questions de cinéma* aligne les conversations que Saada a eues entre 1986 et 2025 avec Jane Campion, Spike Lee, Ennio Morricone mais aussi des réalisateurs de films de genre aussi importants mais moins connus : l'immense Tsui Hark, et le roi des effets spéciaux Dalton Trumbull, par exemple. Ne pas connaître la carrière des unes et des autres n'est pas du tout gênant.** **E.L.**

Ici Londres

Évitant l'écueil hagiographique, *L'Âge de fer,* premier des deux films consacrés au général de Gaulle, est déjà une réussite.

La Bataille de Gaulle, diptyque consacré au chef de résistance et chef de guerre, adapté de *De Gaulle. Une certaine idée de la France* de Julian T. Jackson, court de 1940 (discours à Londres) à août 1944 (libération de Paris). Cette première partie, sous-titrée *L'Âge de fer,* entreprend de raconter la difficile mise en place de la résistance en France, mais aussi en Afrique coloniale, et les relations tendues (euphémisme) entre de Gaulle et Churchill. Deux heures quarante au compteur qui brassent, sans hagiographie, discussions de couloirs, batailles et coups fourrés. La question se pose d'emblée : Simon Abkarian réussit-il à incarner, notamment physiquement, le grand Charles ? Il ne faut pas longtemps pour y croire (il est formidable) et dès lors le film prend de l'ampleur et déploie ses qualités, malgré quelques écueils un peu trop « fiche pédagogique ». Antonin Baudry, dont c'est seulement le deuxième film après *Le Chant du loup,* ne semble jamais intimidé de s'atteler à cette grande histoire ni d'affronter les critiques qui ne manqueront pas. Aussi à l'aise dans les scènes intimistes que dans les séquences de combats, il imprime un souffle romanesque auquel on ne s'attendait pas forcément. Il est passionnant, surtout, de comprendre ces heures sombres qui deviendront bientôt lumineuses. ■ **Éric Libiot**



En salles le 3 juin

Tous en scène

Michel Leclerc est un cinéaste dont les films sont toujours sympathiques *(Le Nom des gens)* même si certains ne sont pas forcément totalement réussis *(La Lutte des classes).* Cette fois, ces *Caprices de l'enfant roi* emportent largement le morceau. D'abord parce que l'intrigue vaut son pesant de sourires et de mise en abyme historique : le jeune Louis XIV est confié à Cyrano pour le protéger et intègre la troupe de Molière où il va découvrir le plaisir, le théâtre et la vie. Une comédie finement troussée, pleine d'idées scénaristiques et, surtout, portée par un casting aussi surprenant que séduisant : Artus en Cyrano, Julia Piaton en Madeleine Béjart et… Franck Dubosc en d'Artagnan vieillissant, quasi à la retraite, imbu de lui-même, qui livre une prestation réjouissante et enquille les mots d'auteur avec gourmandise. ■ **E.L.**

En salles le 24 juin

ET AUSSI…

Un peu de cinéma italien avec des rattrapages de la Mostra. Inspiré par un essai d'Adolfo Ceretti et Lorenzo Natali, *L'Affaire Zanetti* de Leonardo Di Costanzo décrit le quotidien d'une femme condamnée pour un crime dont elle n'a pas le souvenir. Si Barbara Ronchi et Roschdy Zem sont impeccables, le film souffre toutefois d'une construction maladroite et d'un manque de rythme (3/6). *Une année italienne* de Laura Samani suit la situation particulière de Fred, adolescente suédoise qui atterrit dans un lycée professionnel de Trieste. Transposant dans les années 2000 un roman de Giani Stuparich écrit en 1929, la cinéaste séduit grâce à sa capacité à saisir des considérations sociétales (notamment sur la masculinité), avec une sensibilité qui fait mouche (10/6). **Baptiste Liger**

GUY FERRANDIS

À la merci du Mal

Peut-on faire du neuf avec du vieux ? C'est l'épineuse question à laquelle tente de répondre cette nouvelle adaptation des *Nerfs à vif* – à l'origine, un roman de John D. MacDonald.

Adapté au cinéma par Jack Lee Thompson en 1962 puis par Martin Scorsese en 1991, le roman *Un monstre à abattre* (retitré *Les Nerfs à vif* pour ses adaptations cinématographiques) de John D. MacDonald s'offre une cure de jouvence, cette fois-ci sous la forme d'une série télé, *Cape Fear*. Il y est toujours question de la vengeance implacable orchestrée par le monstrueux Max Cady envers l'avocat qu'il juge responsable de son sort. Dans cette nouvelle mouture, c'est désormais Javier Bardem – cabotin en diable (et à l'affiche de *L'Être aimé* de Rodrigo Sorogoyen, présenté cette année à Cannes) – qui incarne le criminel rancunier face à Amy Adams dans la peau de son ex-avocate et objet de sa terrible vindicte. L'acteur espagnol succède ainsi à Robert Mitchum et Robert De Niro, empruntant au premier son magnétisme et au second son animalité tandis qu'Amy Adams féminise un rôle autrefois tenu par Gregory Peck et Nick Nolte. C'est l'une des nombreuses surprises de cette version télévisée, largement inspirée de celle de Martin Scorsese (qui occupe ici le poste de producteur aux côtés d'un certain Steven Spielberg), dont elle reprend non seulement les exubérances visuelles mais aussi le célèbre thème musical de Bernard Herrmann réorchestré en 1991 par Elmer Bernstein. Pour autant, cette cuvée 2026 ne se contente pas de remettre au goût du jour les ingrédients de ses illustres aînés et ajoute une note de trouble supplémentaire grâce à de nouveaux personnages et arcs narratifs. L'occasion pour le créateur Nick Antosca de développer des thèmes comme la toxicité – qu'elle soit masculine ou féminine – et cette fine ligne qui sépare l'inné de l'acquis. Car non, *Cape Fear* n'est pas tant un remake qu'une réflexion ô combien stimulante sur la naissance puis la transmission du Mal. Du thriller domestique au thriller horrifique, il n'y a qu'un pas, dire que *Cape Fear* le franchit avec allégresse est un doux euphémisme ! ■ **Ilan Ferry**

Sur Apple TV+

APPLE TV

• THÉÂTRE

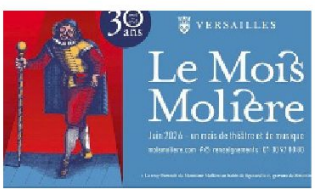
Élections, piège à… rires?

Comment, dans un État démocratique, gagner à coup sûr une élection ? Pour répondre à cette question, ils sont deux sur la scène du Tristan-Bernard : Jane Corrida, une universitaire surdiplômée (Maïa Le Fourn), et Bruno Fitou, un professeur agrégé de géographie (David Guez). Installé devant un écran géant, chacun derrière un pupitre équipé d'un ordinateur doté de *slides*, le duo, parfaitement complémentaire dans sa façon de capter un auditoire, va dévoiler et décortiquer toutes les ficelles d'une bonne communication électorale. De « *Comment donner de la consistance et du sens à un programme (qui n'en a guère)?* » à « *Comment continuer à parler quand on n'a rien à dire?* », tous les stratagèmes vont être démontés dans *L'Art d'avoir toujours raison*, avec un aplomb, une finesse et un humour fous. Et toujours à partir d'exemples vécus (merci aux politiques d'hier et d'aujourd'hui !). La salle, bondée, s'écroule de rire. Voilà sans aucun doute l'un des spectacles les plus jubilatoires et les plus utiles de la saison. Son texte sera publié en octobre prochain aux Éditions du Sonneur. ■ **Dominique Poncet**

→ **L'Art d'avoir toujours raison** de Sébastien Valignat et Logan De Carvalho, mise en scène de Sébastien Valignat. Théâtre Tristan-Bernard, jusqu'au 4 juillet.

Le Mois Molière fête ses 30 ans à Versailles!

Pour la 30e année, le Mois Molière transforme Versailles en une immense scène : 350 représentations pour plus de 300 spectacles proposés dans une soixantaine de lieux de tous les quartiers de la ville, des plus populaires aux plus historiques comme la cour des Grandes Écuries ou le Potager du roi. Le festival se place sous le signe de la popularité et la générosité, deux maîtres mots chers à Jean Vilar lors de la création de son festival à Avignon. En juin dans la cité royale, on joue pour tous, et si ce n'est gratuitement, du moins à des tarifs moindres. À l'affiche, Molière bien sûr, mais aussi une foultitude d'autres auteurs du répertoire, Racine, Marivaux, Balzac, Colette, Camus… et des contemporains comme Christophe Barbier ou notre collaborateur Antoine Leiris. Certains de ces spectacles seront repris au Festival « off » d'Avignon. En attendant, 100 000 spectateurs sont attendus à Versailles. ■ **D.P.**



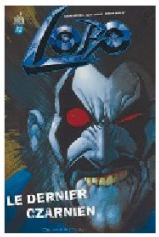
moismoliere.com

Lobo, punk extra(terrestre) !

Le fameux mercenaire de l'univers DC revient hanter les esprits : au cinéma, dans *Supergirl,* et en librairies avec *Le Dernier Czarnien*, premier tome d'une série provocatrice à souhait.

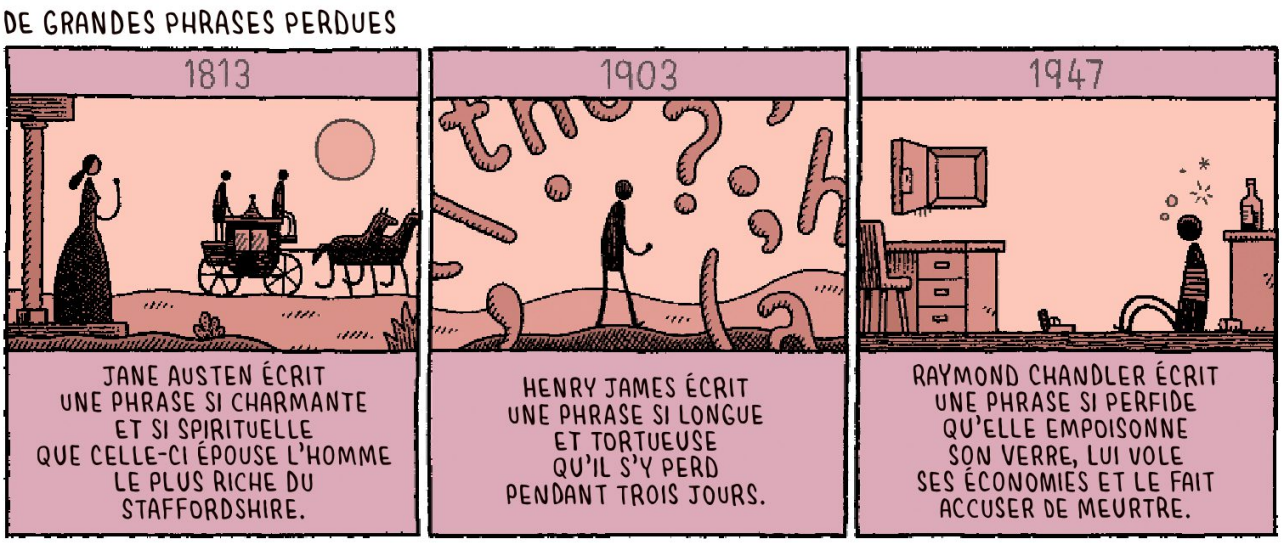
Avant d'adopter les traits de Jason Momoa dans le très attendu *Supergirl* de Craig Gillespie (en salles le 24 juin), Lobo, le chasseur de primes le plus déjanté de la galaxie, sera passé par bien des états. Et pour ceux qui ne sauraient pas encore qui est Lobo, une petite piqûre de rappel s'impose. Apparu pour la première fois en juin 1983 dans les pages d'*Omega Men*, il y est alors présenté comme un mercenaire à la moralité douteuse, seul survivant de son espèce. Si l'attitude est bien là, le personnage n'arbore pas encore tout à fait son look si emblématique, lequel s'affinera au gré de ses apparitions dans de multiples séries. En 1989, il devient l'un des personnages principaux de la série des « L.E.G.I.O.N. » avant de devenir la vedette de sa propre mini-série qui ressort ce mois-ci. Dans ce récit déjanté en quatre épisodes, le mercenaire au look de biker des enfers découvre avec stupeur qu'une biographie non autorisée de lui circule. Bien décidé à retrouver l'auteur, il est toutefois chargé d'escorter une prisonnière très spéciale : son ancienne institutrice. Le premier volume de *Lobo. Le Dernier Czarnien* renvoie aux heures de gloire de la BD underground, tout auréolé de son esthétique crade, à des lieues des aventures d'un certain Superman.

Et pour cause, au dessin on retrouve Simon Bisley dont le trait si particulier avait déjà fait des merveilles pour des personnages aussi emblématiques que Slaine ou Judge Dredd. Lobo est à l'univers DC ce que Deadpool est à Marvel : une sorte d'anomalie punk, un personnage irrévérencieux, politiquement incorrect et ultra-violent dont le goût pour la provocation n'a d'égale que sa prédisposition à verser dans le méta en s'adressant directement au lecteur. Lobo, c'est un peu l'âme damnée de DC, un antihéros aussi cool qu'inquiétant et imprévisible, tour à tour monstre de charisme et monstre tout court dont la boussole morale ne cesse de tourner avec la vitesse d'un cheval au galop. ■ **Ilan Ferry**



LOBO (T. 1). LE DERNIER CZARNIEN [LOBO. THE LAST CZARNIEN]
KEITH GIFFEN, ALAN GRANT, SIMON BISLEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES COLLIN,
112 P., URBAN COMICS, 15 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 JUIN.

• VU PAR TOM GAULD



2026 DC. ALL RIGHTS RESERVED. 2026 URBAN COMICS POUR LA VERSION FRANÇAISE - TOM GAULD & EDITIONS 2024, 2022

Un air de propagande

La chercheuse et professeure Isabelle Mity démontre dans un essai approfondi comment musique et musiciens furent de véritables rouages de l'Allemagne nazie.

Le langage des sons est plus efficace que le verbe », affirmait Goebbels. Cette conviction a guidé une politique culturelle volontariste pendant les douze années du régime nazi, marquées par une omniprésence de la musique. Avec ces *Maîtres chanteurs du IIIe Reich*, la chercheuse et professeure Isabelle Mity restitue la « *bande-son du national-socialisme* » dans une synthèse foisonnante, qui montre les déclinaisons malsaines d'une instrumentalisation glaçante. La redéfinition du paysage musical des foyers par l'autorisation ou l'exclusion stricte d'interprètes et compositeurs est menée par la Chambre de la musique du Reich, bras armé du ministère de la Propagande – Wagner devient le compositeur glorifié par-dessus tous les autres. Au front, le Concert des auditeurs pour la Wehrmacht achemine sur les ondes les mélodies suggérées par la population à destination de leurs familles et amis. Le jazz, parangon de la musique dégénérée (et interdite), retrouve une place auprès des « *forces d'invasions* », friandes de ce nouveau langage, tandis que l'ensemble Charlie et son orchestre œuvre en secret depuis l'Allemagne pour diffuser, hors des frontières, les standards du genre sur des paroles savamment réécrites selon les directives de la propagande. Dans les camps d'extermination, la constitution d'orchestres soutient « *le fonctionnement impeccable de la machine disciplinaire* » – la diffusion en haut-parleurs de marches militaires scande le quotidien des déportés et concourt à cette mise en scène sordide. L'histoire étonnante du tube *Lili Marleen*, le destin tragique d'Alma Rosé, nièce de Mahler, ou celui de la figure singulière du jazz berlinois Coco Schumann sont agrégés dans ce propos éloquent et structuré. ■

Aude Giger

DR/PERRIN

LES MAÎTRES CHANTEURS DU IIIe REICH. MUSIQUES ET MUSICIENS SOUS LE NAZISME
ISABELLE MITY
336 P., PERRIN, 23 €

Le Département de la Seine-Maritime présente
L'ÉTÉ DES 20 ANS
Lire à la plage
4 JUILLET | 23 AOÛT
de 11h à 19h 2026
Katherine PANCOL
marraine de l'édition
13 CABANES, 13 000 LIVRES !
Criel-sur-Mer • Dieppe • Étretat • Fécamp • Le Havre
Le Tréport • Saint-Aubin-sur-Mer • Saint-Jouin-Bruneval
Saint-Valery-en-Caux • Sainte-Adresse • Veules-les-Roses
Yport • Base de loisirs de Jumièges - Le Mesnil
www.seinemaritime.fr/lirealaplage #LAP2026
SEINE-MARITIME LE DÉPARTEMENT

LE PODCAST
Ouvrez les guillemets
→ Les Avengers de l'influence littéraire s'assemblent pour lancer un podcast de décryptage de l'actualité des parutions. Au programme de la première émission, des débats passionnés autour de Frédéric Beigbeder, Marie Vareille et Yasmina Khadra.

LE DOCUMENTAIRE
Les docs de La Grande Librairie : Jack London
→ Après Flaubert, Voltaire ou encore Marguerite Yourcenar, *Les Docs de La Grande Librairie* se penchent sur l'une des figures les plus fascinantes de la littérature mondiale, l'aventurier et écrivain américain Jack London.

LE COMPTE INSTAGRAM
@horizonetinfini
→ Christina Soler partage à ses plus de 60 000 followers sur Instagram les interviews qu'elle réalise avec les grands noms de l'actualité littéraire. Des entretiens naturels, décalés et passionnants avec Erri de Luca, Kev Lambert ou Pauline Klein. **L.D.**

Femmes, livres, liberté

Une série documentaire exceptionnelle diffusée sur France Culture retrace l'histoire de la lecture au féminin, décryptant cette conquête émancipatrice et son impact sur le monde littéraire d'aujourd'hui.

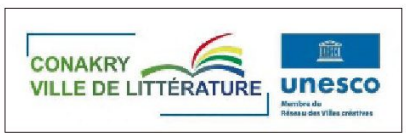
Les Femmes qui lisent sont dangereuses : on se souvient tous de ce beau livre, au titre délicieusement provocateur, cosigné par Laure Adler et Stefan Bollmann en 2015. Véritable phénomène éditorial, il plongeait dans l'histoire de la lecture féminine et analysait ce vecteur d'émancipation, longtemps empêché par le patriarcat, à la lumière de l'art. Aujourd'hui Hélène Goutany et Anne Perez prolongent cette recherche littéraire avec un documentaire radiophonique en huit épisodes, disponible en podcast sur l'application Radio France et présentés par l'émission de France Culture *LSD. Celles qui lisent* retrace, en mêlant les réflexions d'historiennes, comme Michelle Perrot, les paroles d'autrices, comme Virginie Despentes, et les témoignages de lectrices, l'évolution de la place des femmes dans la littérature. Hélène Goutany et Anne Perez racontent le développement chahuté de l'instruction féminine et l'accès tardif des femmes à la lecture. Elles reviennent sur la manière dont celles-ci ont commencé au XIXe siècle à s'emparer des œuvres littéraires pour forger leur esprit critique, n'hésitant pas à adresser leurs retours aux plus grandes plumes du siècle comme Balzac, l'auteur de la *Physiologie du mariage*. Le programme rassemble en une bibliothèque des œuvres qui ont eu un impact décisif sur la lecture féminine, de *Madame Bovary* à George Sand en passant par le phénomène récent de la new romance. Avant de se projeter dans le présent pour analyser l'impact qu'a eu cette vague grandissante de lectrices sur les mutations du milieu éditorial et l'émergence de nouvelles autrices, porteuse d'une parole littéraire féministe. Passionnant de bout en bout, émouvant surtout, quand on prend conscience, à l'aune des témoignages, de l'incroyable force que charrie la lecture. ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

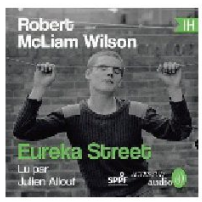
***LA NUIT SUR COMMANDE* DE CHRISTINE ANGOT**
LU PAR L'AUTRICE (AUDIOLIB)

■ Pour la collection « Ma nuit au musée », créée par Alina Gurdiel chez Stock, Christine Angot avait passé une soirée à la Bourse de Commerce en compagnie de sa fille. Dans sa version livre audio, elle lit elle-même son texte méditatif sur le monde de l'art et sur son propre rapport à l'univers des musées. Sa lecture incarnée renforce son témoignage lucide.



CONAKRY, VILLE CRÉATIVE DE LITTÉRATURE DE L'UNESCO

■ Capitale mondiale du livre de l'Unesco en 2017, la ville guinéenne de Conacry a été labellisée Ville créative de littérature par l'institution en 2026. Dans le cadre de son lancement pour quatre ans, la mise en scène d'un texte a associé la lecture de griots et l'interprétation de musiciens, mais également dévoilé une programmation à venir célébrant le son et un futur projet de musée du livre.



***EUREKA STREET* ROBERT MCLIAM WILSON**
LU PAR JULIEN ALLOUF (ACTES SUD AUDIO)

■ Dans le Belfast du début des années 1990, marqué par le conflit en Irlande du Nord et les attentats terroristes, *Eureka Street* dépeint le quotidien d'une bande d'amis. Le chef-d'œuvre de Robert McLiam Wilson est magnifié par la lecture du comédien Julien Allouf, qui décrit une ville transformée en champ de bataille, mais où *« les rues brillent comme des bijoux »*.

Christophe Rioux

LA VILLE D'ISSY-LES-MOULINEAUX
PRÉSENTE

PARRAIN
Antoine COMPAGNON
de l'Académie française

INVITÉE D'HONNEUR
Marylène PATOU-MATHIS

FESTIVAL DU LIVRE

Samedi 13 juin 2026
de 14h30 à 18h30
Place de l'Hôtel de Ville

Dédicaces, conférences, dictée géante, animations pour toute la famille.

Issy-les-Moulineaux

Fabienne LIADZÉ
Maire-adjoint
Délégué à la culture
et aux ressources humaines

André SANTINI
Ancien Ministre
Maire d'Issy-les-Moulineaux

La vieillesse serait-elle une ascension plutôt qu'un naufrage?

Improbable, le duo formé par Erri De Luca et Ines de la Fressange renouvelle notre regard sur le dernier âge de la vie.

Lui est un écrivain reconnu, *« engagé depuis quelques années sur le haut plateau des 70 ans »*. Elle, une icône du style à la française devenue son amie. Dans *L'Âge expérimental*, leurs voix complices se répondent pour exprimer *« la nouveauté d'un corps aux prises avec sa vieillesse »*, ce troisième âge trop souvent considéré comme un crépuscule, quand Erri De Luca y voit une ascension. À 73 ans, l'écrivain pratique l'escalade sans harnais, sans corde ni mousqueton. *« Ça semble risqué, mais ça ne l'est pas. Je suis plus stable avec mes quatre points d'appui sur la roche que lorsque je marche sur du plat, confiant seulement mon équilibre à mes pieds. »* Allant à l'encontre des idées reçues (celle notamment qui voudrait que la vieillesse soit synonyme de retrait), Erri De Luca

s'emploie à renouveler notre regard sur cette *terra incognita* du dernier âge de la vie, à travers le rapport aux souvenirs, à la loyauté nécessaire aux amitiés qui perdurent, à la nature, aux nouvelles technologies, aux animaux de compagnie, à ce corps dont il est devenu l'*« élève »* et qui lui dicte de rester en mouvement pour préserver sa santé et sa liberté. En écho, Ines de la Fressange interroge l'importance de l'apparence, le culte de la jeunesse, et assimile l'élégance à des *« silhouettes qui évoquent une histoire poétique »*, à *« l'abolition de détails inutiles »* (et n'est-ce pas là la meilleure définition de la vieillesse ?). De ce livre, on retient des phrases comme des mantras (dont la beauté formelle les distingue néanmoins d'un « manuel du bien vieillir ») ainsi que *« l'esprit d'improvisation »* d'un homme toujours curieux de ce qui vient, qui nous aide à nous recentrer sur l'essentiel et à réaliser que, quel que soit notre âge, *« il y a beaucoup de nouveau sous le soleil »*. ■

Laëtitia Favro

L'ÂGE EXPÉRIMENTAL
ERRI DE LUCA, INES DE LA FRESSANGE
128 P., GALLIMARD, 19 €

Pourquoi les hindous ne mangent-ils pas de vache?

Dans un récit très documenté sur les interdits alimentaires, Nathalie Helal croise avec enthousiasme anthropologie, histoire, religion et gastronomie.

En Inde, la vache est sacrée depuis le védisme, la religion originelle pratiquée entre 2000 et 1000 ans avant notre ère. Elle incarnait alors la mère nourricière de l'univers. Au passage à l'hindouisme, au VII^e^-VI^e^ siècle av. J.-C., l'animal, gardé par un simple vacher nommé Krishna, a continué d'être omniprésent. Les rituels sanglants d'abattage censés conférer l'énergie étaient encouragés par les prêtres, les brahmanes, jusqu'à ce que deux aristocrates, Siddhârta, le futur Bouddha, et Vardhamâna, prétendent qu'il est possible de se libérer du cycle des renaissances (*karma*), cette dette spirituelle que l'individu traîne comme un boulet, sans passer par le sang des sacrifices. Désormais, la maîtrise de soi et la compassion devaient être acquises par la non-violence (*ahimsa*). Les brahmanes, craignant d'être balayés par ce nouveau courant, se rallièrent en surenchérissant dans la pureté. De sacrificateurs, ils devinrent gardiens du vivant; de carnivores (ou omnivores), végétariens. Reste qu'à cet amour inconditionnel s'ajoute un impératif économique : vivante, la vache nourrit une famille pendant vingt ans, morte, elle substante un groupe une journée à peine.

Dans cette passionnante histoire des interdits alimentaires intitulée *Tu n'en mangeras point !*, Nathalie Helal consacre plusieurs chapitres à l'Asie. Mais c'est avec l'épisode de la pomme croquée par Adam qu'elle débute son récit, au moment où la nourriture ne sert pas seulement à répondre à la faim, mais *« à obéir, à se souvenir ou à purifier »*. Défilent ensuite les interdits édictés par le code alimentaire du judaïsme (cacherout) et de l'islam (halal), la discipline du calendrier chrétien, les tribulations du porc et autres poissons à écailles. À lire par le menu. ■

Emmanuel Hecht

TU N'EN MANGERAS POINT ! PETITE HISTOIRE DES ALIMENTS INTERDITS
NATHALIE HELAL
208 P., TALLANDIER, 19,90 €

FRANCESCA MANTOVANI - SDP

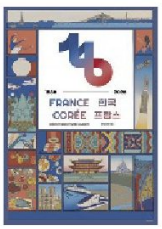
France-Corée, 140 ans d'amitié !

Les relations diplomatiques entre la France et la Corée remontent à 1886. Pour fêter cet anniversaire, l'ambassade de France, l'ambassade de Corée et le Centre culturel coréen proposent une programmation d'ampleur dans les deux pays, tout au long de l'année 2026.

La Villa Hanbul-Bucheon (Corée du Sud), nouvelle résidence artistique consacrée aux arts graphiques.

Le 4 juin 1886, la France et la Corée ont signé un traité d'amitié, de commerce et de navigation. Longtemps décrite comme un « royaume ermite » par les sociétés occidentales, la Corée a toujours éveillé la curiosité des Européens. La France, à travers ses missionnaires, ses expéditions scientifiques, des missions géographiques et l'intérêt pour la littérature du pays du Matin-Calme, a contribué à la connaissance de la Corée dans le monde occidental au tournant du XX[e] siècle, ainsi qu'à forger un ensemble de représentations de la société et de la culture coréennes. Parallèlement, c'est à travers l'Indochine française que la Corée se fait une certaine idée de la France.

En 2026, les deux pays célèbrent 140 ans d'amitié avec de nombreux événements en France et en Corée. Jusqu'à décembre, les artistes français sont invités dans plusieurs manifestations culturelles coréennes dont le Salon du livre de Séoul, qui abritera un pavillon français ; le festival Seoul Performing Arts, en octobre, où sera invité le Festival d'Avignon ; l'inauguration d'un musée du Petit Prince dans la ville de Pusan ; ou encore le Festival du film français de Jeju.



Aussi, l'inauguration de la Villa Hanbul-Bucheon, consacrée aux arts graphiques, en partenariat avec la HEAR (ex-école des Arts déco de Strasbourg), s'inscrit dans la continuité des liens artistiques historiques entre la France et la Corée du Sud. Ils seront également mis en lumière dans des expositions consacrées aux artistes coréens ayant vécu et travaillé en France.

Pour rappel, la Corée est devenue officiellement membre observateur de l'Organisation internationale de la francophonie en 2016. Aujourd'hui, 50 000 Coréens apprennent le français, dont 28 000 élèves dans environ 135 établissements scolaires. ■

Gladys Marivat

« Nous nous concentrons sur le quatrième, cinquième ou sixième roman d'un auteur »

La 5[e] édition du prix littéraire Naissance d'une œuvre a couronné Jérôme Chantreau *(photo)*, pour *L'Affaire de la rue Transnonain* (La Tribu), le 20 mai à Saint-Nicolas de Véroce. Rencontre avec Laurence Viénot, fondatrice du prix, et Michèle Gazier, autrice et membre du jury.

Comment avez-vous eu l'idée de ce prix ?

Laurence Viénot. J'ai eu l'idée du titre, Naissance d'une œuvre, avant toute chose ! Nous avons réfléchi à la question de ce qu'est une œuvre, et avons choisi de nous concentrer sur le quatrième, cinquième ou sixième roman. Avant cela, nous ne sommes pas sûrs qu'un écrivain aura une trajectoire d'œuvre. C'est ce moment assez charnière qui nous intéressait. J'ai ensuite trouvé un mécène formidable, qui dote très bien le prix, ce qui permet aux lauréats d'écrire un temps sans se soucier de leurs finances.

DR - RUDOLPH_LAGARRIGUE

Quels sont vos critères de sélection, en tant que jury ?

Michèle Gazier. L'une de nos marottes, c'est d'éviter l'autofiction. Notre sélection s'appuie donc sur des œuvres romanesques parues l'année précédant le prix, portées par un style, une voix reconnaissable. Si on compare la littérature à un opéra, la voix serait celle du chanteur et l'œuvre serait la musique !

Cette année, vous avez donc choisi Jérôme Chantreau comme lauréat…

L.V. *L'Affaire de la rue Transnonain* est un livre brillant : toutes les deux, sans se le dire, on l'a lu deux fois. C'est un travail sur la vérité historique, une enquête à la profondeur psychologique rare.

M.G. Jérôme Chantreau (photo) est passé d'une œuvre intimiste à une exploration historique, son univers littéraire s'est ouvert de manière très intéressante… Il a vraiment opéré un virage dans son œuvre, et c'est ce que le prix met en avant ! ■

Propos recueillis par Margaux Morasso

naissance-œuvre.com

RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Le 27 et 28 juin, le Salon du roman historique de Levallois réunira auteurs confirmés et jeunes plumes dans son écrin verdoyant.

L'histoire n'attend pas ! À quelques jours de l'été, et dans le cadre bucolique du parc de la Planchette, la ville de Levallois-Perret donne rendez-vous aux lecteurs pour la 15e édition du Salon du roman historique. Devenu incontournable au fil des années, l'événement réunira romanciers, essayistes et biographes autour de plus de 30 tables rondes et séances de dédicaces qui feront dialoguer les époques, les récits et les grandes figures de l'histoire. Cette édition sera présidée par Adélaïde de Clermont-Tonnerre (photo), lauréate du prix Renaudot 2025 pour son roman *Je voulais vivre*. À ses côtés, Colombe Schneck, Salim Bachi, Patricia Tourancheau, ou encore Paul Greveillac iront à la rencontre du public tout au long du week-end.

À ne pas manquer : la remise du prix des lecteurs de Levallois qui célèbre chaque année une œuvre marquante. Les huit auteurs en lice – Kaouther Adimi, Christophe Boltanski, Vincent Jaury, Sylvie Le Bihan, Jennifer Lesieur, Gilles Marchand, Vanessa Schneider et Laura Ulonati – participeront également à des rencontres avec les lecteurs. Soucieuse de transmettre le goût de la lecture et de l'histoire aux nouvelles générations, la manifestation accorde une place privilégiée au jeune public à travers notamment le prix des Jeunes lecteurs, qui leur permet, « comme les grands », de couronner leur ouvrage favori.

La littérature jeunesse, autre grand pilier, sera marquée par la présence d'illustrateurs et d'auteurs tels que Jérémie Dres ou Pascale Bouchié, pour un week-end placé sous le signe de la découverte historique et du partage littéraire. **Marie Jouvin**

salonromanhistorique-levallois.fr

Bulles et belles lettres à l'air libre

Rendez-vous les 13 et 14 juin à Mennecy pour la 16e édition du Salon du livre et de la BD d'Île-de-France, avec Évelyne Dress et Jean-François Pré en marraine et parrain.

L'esplanade des Orangeries du parc de Villeroy, à Mennecy, accueillera une fois encore les réjouissances littéraires du Salon du livre et de la BD d'Île-de-France. Ce dernier, fidèle à son esprit festif et rassembleur, mettra à l'honneur tous les genres littéraires, du roman à l'essai en passant par le manga, la bande dessinée, le polar et la poésie. Tous les lecteurs, petits et grands, pourront arpenter les sublimes allées de séquoias du parc pour aller à la rencontre de plus de 120 auteurs et dessinateurs invités. Parmi ces derniers, signalons la présence de personnalités comme Danièle Gilbert, Douchka Esposito, Christine Dugoin-Clément, Thierry de Carbonnières, Philippe Risoli, Manchette et Niemiec ou encore Thierry Beccaro. En outre, l'invité d'honneur de l'édition, Pierre Perret, complétera cette liste aux côtés des lauréats du grand prix du premier roman de la Ville de Mennecy 2026. En plus des nombreuses séances de dédicaces prévues, des débats et tables rondes, les visiteurs auront l'occasion de participer à une grande dictée, divers ateliers et animations culturelles, de visiter une exposition consacrée aux enfants de la Résistance, ou encore de prêter leurs traits au talent d'un caricaturiste… Un rendez-vous culturel désormais incontournable pour les amoureux du livre ! ■ **Margaux Morasso**

salondulivreidf.com

Et maintenant… Issy !

Le samedi 13 juin, le Festival du livre d'Issy-les-Moulineaux investira le centre-ville pour une journée de réjouissances littéraires.

Cette nouvelle édition, parrainée par Antoine Compagnon (*1966, Année mirifique*), promet une journée chargée ! Les festivités s'ouvriront par une dictée géante, suivront ensuite une série de conférences et de grands entretiens ainsi qu'une célébration des 40 ans de la collection Rivages Noir. Tous les auteurs invités, parmi lesquels Amaury da Cunha, Élise Lépine, Joseph d'Anvers ou encore Juliette Oury seront en dédicaces tout l'après-midi sur la place de l'hôtel de ville. Et pour parfaire ce programme fort enthousiasmant, les visiteurs seront aussi invités à assister à une lecture-spectacle de Mariette Navarro, et, pour les plus jeunes d'entre eux, des lectures de contes et des ateliers créatifs. ■ **M.M.**

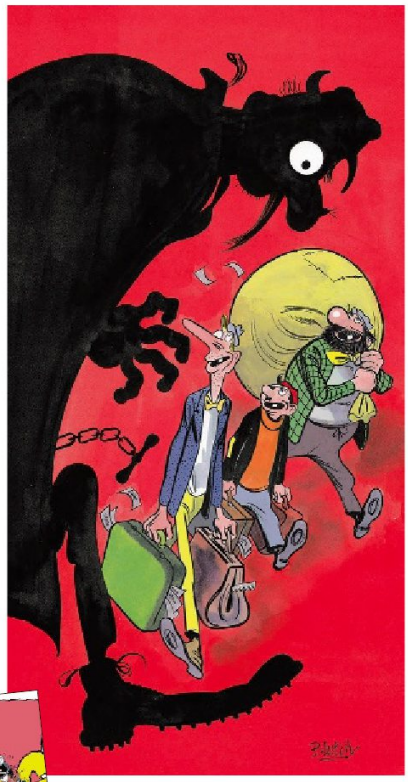
festivaldulivredissy.com

JF PAGA

Planches à billets

La Monnaie de Paris innove en mettant à l'honneur la bande dessinée.

Fort du succès de « La BD à tous les étages » au Centre Pompidou et de « Manga. Tout un art ! » au musée Guimet, la Monnaie de Paris consacre sa nouvelle exposition à la bande dessinée en choisissant un angle évident : l'argent. L'institution parisienne convoque les plus grands auteurs, à la fois à travers des planches iconiques et des créations in situ spécialement pour l'occasion. Ainsi, le surdoué Ugo Bienvenu – également mis à l'honneur à la Galerie Martel –, nommé à l'oscar du meilleur film d'animation pour le phénoménal *Arco*, a relevé le défi de réaliser *Mikki,* une sculpture dont la fabrication a été déléguée à Attakus et qui représente un robot assis par terre, contemplant des pièces dans ses mains et tout autour de lui. Une réflexion émouvante sur l'IA, la dématérialisation et la cryptomonnaie. Il était aussi l'un des personnages emblématiques de sa fable de science-fiction qui a fait le tour du monde. Au côté du fils spirituel de Hayao Miyazaki et Moebius, on trouve toute une galerie de héros célèbres qui ont enflammé notre imagination : l'avare Picsou qui cache sa fortune dans un coffre-fort géant, les Dalton qui braquent des banques, Harvey Dent qui joue sa vie à pile ou face, Gaston Lagaffe qui dérobe le contenu d'un parcmètre, Corto Maltese qui découvre un trésor… Un parcours passionnant, aussi ludique qu'érudit, à visiter en famille. ■ **Gabrielle Martin**



→ **Cling ! La bande dessinée parle cash**
Monnaie de Paris (6e), jusqu'au 6 septembre.
Catalogue édité par Monnaie de Paris/Skira, 160 p., 30 €.
monnaie de paris.fr

→ **Ugo Bienvenu, futur antérieur**
Galerie Martel (Paris 10e), jusqu'au 25 juillet.

Plein vent sur Livr'à Vannes

La 19e édition de la manifestation morbihannaise se déroulera du 12 au 14 juin.

Appelez-le aussi Levr'e Gwened. C'est en effet sous cette dénomination bretonne que l'on peut également désigner le célèbre salon Livr'à Vannes, qui se déroulera du 12 au 14 juin. Pour cette 19e édition, la manifestation a choisi, à l'occasion des 400 ans de la Marine nationale (anniversaire qui donne son thème à la « grande dictée »), de mettre en avant le corps des écrivains de marine. Plusieurs d'entre eux seront ainsi présents, parmi lesquels Yann Queffélec, Patrice Franceschi, Anne Quéméré et Erik Orsenna. Plus généralement, ce sont plus de 200 auteurs qui viendront dédicacer leurs ouvrages ou s'exprimer lors de différents débats. Vous pourrez ainsi croiser Franck Thilliez, Mélissa Da Costa, Philippe Besson, Michel Cymes ou Michel Bussi. Tous les registres auront place ici, dont la production spécifiquement bretonne ou celle destinée à la jeunesse. D'ailleurs, parmi les distinctions remises lors de Livr'à Vannes, notons le prix Jeunes Adultes, organisé en partenariat avec le Crédit Mutuel de Bretagne et récompensant un auteur dont les lecteurs sont âgés de 15 à 20 ans. Rendez-vous, donc, sur l'esplanade Simone-Veil, pour trois jours riches en événements. ■ **Baptiste Liger**

livreavannes.fr

BLUTCH/CHRISTIAN HINCKER

Colette

Vedette du premier numéro d'*Icônes*

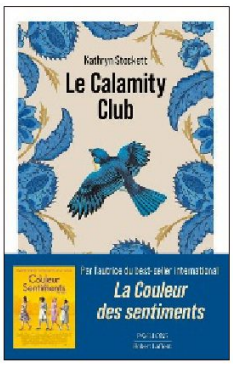
Le pari de cette nouvelle édition imaginée par la rédaction de *Lire Magazine*, baptisée *Icônes*, est de proposer un format où l'image prévaut sur le texte : Colette fut l'autrice la plus photographiée du XXe siècle, et offrit à la postérité des portraits exhalant la liberté qui l'animait. Les nombreuses photographies d'elle qui nous sont parvenues permettent de nous représenter, presque plus encore que les témoignages, certains épisodes de sa vie, et de nous projeter dans une œuvre qui semble une traversée sensorielle… Si les images valent mille mots, nous ne doutons pas que celles-ci inspireront la relecture des textes de Colette ! Et, par là même, la découverte de nouvelles facettes de son talent, décidément inclassable. C'est justement le caractère protéiforme de son génie que nous célébrons dans ces pages, celui-là qui fait de Colette une icône au sens littéraire du terme, mais aussi un esprit ayant marqué son temps – et le nôtre. ■

M.M.

→ Disponible chez votre marchand de journaux et sur lire.fr

Club Lecture LiRE magazine

Les membres de notre Club Lecture lisent chaque mois en avant-première des romans sélectionnés par la rédaction et partagent, avec vous, leurs coups de cœur.



LE CALAMITY CLUB
KATHRYN STOCKETT
ROBERT LAFFONT
(VOIR LE GRAND ENTRETIEN PAGE 6)

L'histoire est émouvante et même drôle alors que l'autrice aborde des sujets très graves comme le puritanisme, omniprésent, et le désastreux contexte économique de ces années. Un moment de lecture agréable où l'amitié et la solidarité féminine permettent de ne jamais perdre espoir.
Corinne Nosal

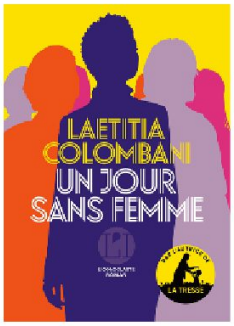
Quinze ans après *La Couleur des sentiments*, Kathryn Stockett nous revient avec un roman passionnant et terriblement addictif. J'ai vraiment beaucoup apprécié ce roman, pour son contexte historique et la richesse des personnages.
Chantal Yvenou

Le Calamity Club séduit par la solidité de sa construction, la clarté de ses enjeux et la sincérité de son propos. Une fresque ambitieuse et souvent saisissante.
Pascal Guilbert

De ce roman on retiendra de très belles pages de solidarité, d'entraide et d'amitié, ainsi qu'une rocambolesque histoire de club de danse à l'heure de la Prohibition. Mais surtout de belles heures de lecture aux côtés de Meg dont on ne lâchera pas la main, de son orphelinat à son adoption bancale, jusqu'au dénouement où Birdie et Charlie nous auront conduits tambour battant.
Hélène Hérault

J'ai fini la lecture de ce roman les larmes aux yeux. Qu'il est beau et rassurant de se dire que l'entraide, la sororité peuvent nous sortir de tous les mauvais pas. Qu'il est beau de lire ces femmes qui affrontent ensemble les difficultés les unes après les autres. Une plume magnifique, qui entre dans les détails, ce qui nous permet, à nous lecteurs, de nous projeter pleinement dans chaque lieu aux côtés de chaque personnage. Un travail d'orfèvre.
Sarah Valin

L'autrice maîtrise parfaitement l'art du récit et le lecteur se laisse complètement emporter par cette histoire de femmes, de mères, de filles, de sœurs, d'épouses, d'amies. C'est donc avec regret que j'ai tourné les dernières pages de ce très beau roman, quittant Birdie, Charlie et les autres… Si vous avez aimé *La Couleur des sentiments*, pas d'hésitation, rejoignez vite ce *Calamity Club* !
Magali Vidal



UN JOUR SANS FEMME
LAETITIA COLOMBANI
L'ICONOCLASTE

POUR S'INSCRIRE : rendez-vous sur www.lire.fr

Je referme *Un jour sans femme* avec ce mélange de trouble et de clarté que provoquent les récits engagés, ceux qui murmurent autant qu'ils éveillent. Ce roman rappelle, avec simplicité mais avec constance, que derrière chaque avancée se cachent des luttes, des voix, des absences aussi. Une lecture qui ne cherche pas à impressionner, mais à créer du lien.
Amandine Mazas

Laetitia Colombani nous brosse une nouvelle fois admirablement les destins croisés de femmes remarquables. Dans la lignée de *La Tresse*, ce livre d'une grande sensibilité nous porte jusqu'à la dernière ligne.
Gilles Guerche

Quatre femmes, quatre continents, un seul combat. L'autrice nous amène au cœur d'une actualité encore tristement présente. Les destins tragiques de ces héroïnes du monde nous poussent à poursuivre les combats pour les droits des femmes. Un roman sensible mais nécessaire.
Anaïs Munoz

Quatre femmes dont le parcours ressemble pour une partie à celui de toutes les femmes du monde. Un roman qui redonne l'envie, le courage, la force de garder la tête haute.
Chantal Bodin

Ce roman est époustouflant. C'est un hymne à la vie, une conquête vers l'égalité qui n'est pas encore accessible à toutes de par le monde.
Magaly Fau

On connaît l'engagement de Laetitia Colombani pour la cause des femmes dans les deux œuvres phares qui l'ont fait connaître. Elle revient à la charge dans ce nouveau roman choral pour faire un état des lieux de la condition féminine en ce début de XXIe siècle. L'autrice veut faire entendre un cri de révolte qui soit un cri de joie, avec ce slogan qui galvanise : « *J'ose, je peux, je ferai* ». Un roman militant dynamique, empathique et prenant qui rend hommage en les citant à toutes celles qui ont ouvert le chemin.
Marie Anne Karnik

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 18 mai 2026, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Fred Vargas**	Une unique lueur	Flammarion	Polars
2	**Virginie Grimaldi**	D'autres printemps	Flammarion	Littérature
3	**Freida McFadden**	L'Intruse	City	Polars
4	**Franck Thilliez**	L'Autre moi	Fleuve	Polars
5	**David Foenkinos**	Je suis drôle	Gallimard	Littérature
6	**Fabcaro**	Les cinq amies l'échappent belle in extremis	6 Pieds sous terre	BD
7	**Pierre Bertrand, Magali Bonniol**	Dans le ventre de Cornebidouille	L'École des loisirs	Jeunesse
8	**Baptiste Morizot, Laurent Neyret**	Liberté, dignité, habitabilité	Gallimard	Essais
9	**Patti Smith**	Le Pain des anges	Gallimard	Beaux-arts
10	**Aki Shimazaki**	Mukudori	Actes Sud	Littérature
11	**Aymeric Lompret**	Yolo	Dargaud	BD
12	**Laetitia Colombani**	Un jour sans femme	L'Iconoclaste	Littérature
13	**Leïla Slimani**	Assaut contre la frontière	Gallimard	Littérature
14	**Laurent Mauvignier**	La Maison vide	Minuit	Littérature
15	**Katherine Pancol**	Des choux et des reines	Albin Michel	Littérature
16	**Jean-Christophe Rufin**	La Folie Sainte-Hélène	Calmann-Lévy	Polars
17	**Jérôme Ferrari**	Très brève théorie de l'enfer	Actes Sud	Littérature
18	**Siri Hustvedt**	Ghost Stories	Gallimard	Littérature
19	**Olivier Bourdeaut**	Une histoire d'amour et de violence	Gallimard	Littérature
20	**Jade Khoo**	Terre ou Lune (t. 1)	Morgen	BD
21	**Xavier Dorison, Louis-David Delahaye, Joël Parnotte**	Cauchon ou l'homme qui tua Jeanne d'Arc	Dargaud	BD
22	**Delphine de Vigan**	Je suis Romane Monnier	Gallimard	Littérature
23	**Tui T. Sutherland, Mike Holmes**	Les Royaumes de feu (t. 9)	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
24	**Yasmina Khadra**	Le Prieur de Bethléem	Flammarion	Littérature
25	**Romain Lemire**	Clément	Le Cherche Midi	Littérature
26	**Adeline Dieudonné**	Dans la jungle	L'Iconoclaste	Littérature
27	**Matthieu Bonhomme**	La Longue Marche de Lucky Luke	Lucky Comics	BD
28	**Olivia Ruiz**	¡Vamos!	JC Lattès	Littérature
29	**Gisèle Pelicot**	Et la joie de vivre	Flammarion	Essais
30	**Peter May**	Tempête sur Kinlochleven	Rouergue	Littérature
31	**Didier Daeninckx**	Les Maisons parachutées	Gallimard	Littérature
32	**Clémentine Mélois, Rudy Spiessert**	Les Chiens pirates (t. 6)	L'École des loisirs	Jeunesse
33	**Adèle Yon**	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
34	**Boris Cyrulnik**	Au saccage des petits bonheurs	Odile Jacob	Essais
35	**Pauline Clavière**	Spécimen	Grasset	Littérature
36	**Pierre Lemaitre**	Les Belles Promesses	Calmann-Lévy	Littérature
37	**Michel Bussi**	Que la mort nous frôle	Presses de la Cité	Polars
38	**Bruno Patino**	Le Temps de l'obsolescence humaine	Grasset	Essais
39	**Marc Dugain**	Submersion	Albin Michel	Littérature
40	**Antoine de Saint-Exupéry**	Le Petit Prince	Gallimard Jeunesse	Jeunesse

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Freida McFadden**	La Prof	J'ai Lu	Polars
2	**Valérie Perrin**	Tata	Le Livre de Poche	Littérature
3	**Pierre Lemaitre**	Un avenir radieux	Le Livre de Poche	Littérature
4	**Franck Thilliez**	À retardement	Pocket	Polars
5	**Tatsuya Endo**	Spy X Family (t. 16)	Kurokawa	Manga
6	**Virginie Grimaldi**	Les Heures fragiles	Le Livre de Poche	Littérature
7	**Joël Dicker**	Un animal sauvage	Rosie & Wolfe	Polars
8	**Philippe Collin**	Le Barman du Ritz	Le Livre de Poche	Littérature
9	**Nathan Hill**	Bien-être	Folio	Littérature
10	**Bérénice Pichat**	La Petite Bonne	Le Livre de Poche	Littérature

Alain Bauer

SOUS BONNE COUVERTURE

Homme-orchestre aux multiples casquettes, le célèbre criminologue aux missions parfois secrètes ouvre avec parcimonie son sanctuaire parisien. Rencontre à l'occasion de la sortie d'*Intrigues à l'ONU*.

On était prévenus, l'infiltration du domicile du professeur émérite de criminologie au Conservatoire national des arts et métiers (Cnam) et familier de moult services secrets n'allait pas être aisée. Bon, pas de jeu de piste pour accéder à son foyer, mais des instructions précises : l'on ne pourrait aller que dans sa bibliothèque, et ne prendre en photo que ce qui s'y trouvait, ce qui, nous a-t-on indiqué, constituait d'ores et déjà un passe-droit exceptionnel. Bref, on n'en menait pas large lorsque nous sommes arrivés devant l'immeuble d'Alain Bauer, dans une petite rue calme du sud du 14e arrondissement parisien. Immeuble ou bunker, on ne saurait dire, vu l'absence de fenêtres sur la façade… L'homme est là, souriant, qui nous accueille dans une pièce qui fait office de cuisine. Rien de particulier, si ce n'est les multiples bouteilles d'eau accumulées sur la table et parterre, de toutes tailles, jusqu'à la bonbonne – utiles, nous dit-il, lorsqu'il part en voiture à différents rendez-vous ou pour abreuver ses visiteurs. Soit. Une chose est sûre, en cas de conflit, l'auteur d'*Au commencement était la guerre* (2023) ne risque pas la déshydratation. Pas de drone à l'horizon en cette mi-avril, alors entamons l'univers de l'écrivain à l'occasion de la sortie du quatrième tome des trépidantes missions de l'agence Mozart (composée d'espions privés) intitulé *Intrigues à l'ONU*.

L'ANTRE DU PARRAIN

Tout ici est « *très top secret* », nous « explique » en trois mots Alain Bauer, alors que nous nous engouffrons dans l'ascenseur intérieur. À l'étage, la surprise est de taille à la vue d'une superbe et vaste pièce tapissée de livres avec, d'un côté, un grand écran pour les rencontres en visio et, de l'autre, une belle table en verre. Le tout très tamisé, l'immense Velux du toit étant recouvert d'un rideau. En fait,

De gauche à droite : le bureau, entièrement éclairé à la lumière artificielle, où Alain Bauer écrit la nuit ; au milieu des nombreux livres de ce fan de BD, un petit Obélix.

cet appartement-maison appartenait au peintre Zao Wou-Ki et nous sommes ici dans son atelier. « *J'habitais dans le 3e, à Arts et Métiers et, il y a huit ans, je cherchais à regrouper ma bibliothèque, mon bureau professionnel, et mon bureau de prof – il n'y a pas de bureau au Cnam, c'est une vieille maison. On a visité plus de soixante endroits, trop chers ou trop petits. Et un agent m'a indiqué cette propriété, ce n'était pas mon quartier, mais c'était jouable, malgré la complexité de la succession familiale, eu égard aux enfants du peintre qui sont apparus d'un peu partout comme les champignons après la pluie. Je n'ai touché à rien, sauf à faire faire ces bibliothèques.* » Pas d'enfants ici, mais douze filleuls, de 15 à 30 ans, qui viennent parfois dormir, et 41 000 volumes dûment comptabilisés. Un vrai (bon) parrain Alain Bauer, semble-t-il, et un grand lecteur à la mémoire impressionnante.

Finalement, l'on est autorisé à fouler son bureau d'écrivain, situé en contrebas et totalement éclairé à la lumière artificielle, lui. N'est-ce pas gênant ? « *Pas du tout car j'écris ici de 4 à 8 heures du matin. Puis je prends un petit déjeuner, je réponds aux mails, je gère les urgences, les catastrophes, ou bien je vais parler dans une matinale à la télé. Ensuite, je reviens ici, je fais éventuellement une petite sieste avant de partir déjeuner. À 14 heures, je suis de retour, j'ai des cours, des jurys, des doctorants, des soutenances, des conseils d'administration, des conseils scientifiques, des conseils restreints…* » Ouf ! Vous vous en doutiez, l'écriture n'est que l'une des casquettes de cet homme-orchestre dont on ne déclinera pas ici la biographie complète pour éviter le trop-plein. CV express, donc : grands-parents ayant fui dans les années 1930 les pogroms de Pologne et d'Autriche-Hongrie, installés à Lyon ; parents convolant à Paris (son père devient fournisseur dans le textile), où Alain Bauer naît le 8 mai 1962. Études à Panthéon-Sorbonne (il y intègre l'Unef-ID), DESS de politique publique et gestion des organisations, et doctorat de criminologie en 2015 (à la suite de la chaire créée au Cnam en 2009). Et, parallèlement à tout cela, la franc-maçonnerie et le Parti socialiste dès ses jeunes années, créateur en 1994 d'AB Associates, société de conseil en sécurité et gestion des crises, membre d'une ribambelle de comités et conseils d'administration, consultant de Nicolas Sarkozy dans les années 2000, profusion d'enseignements et de conférences urbi et orbi.

« DES TAS D'ESPIONS CHARMANTS »

Autant de fonctions et d'occupations dont on peut retrouver les traces, éparpillées dans son bureau : pour la franc-maçonnerie, une petite et une grande Marianne, deux canards, le maillet de grand maître (il fut le plus jeune grand maître du Grand Orient de France de 2000 à 2003) ; pour le PS et ses années de chargé de mission sur la sécurité du Premier ministre Michel Rocard, une ballerine du défilé du bicentenaire de la Révolution de 1989 offerte par Jean-Paul Goude ; •••

De gauche à droite : dans son bureau on peut aussi trouver, pêle-mêle, le maillet de grand maître de celui qui dirigea le Grand Orient de France à l'âge de 38 ans ; un des trois rosaires, cadeaux du Vatican, qu'il a en sa possession ; une maquette de la Volkswagen Coccinelle Choupette (Herbie).

Alain Bauer, qui s'est lancé en 2025 dans le roman d'espionnage, tient dans sa main une carte d'officier du KGB.

pour ses bons offices sécuritaires auprès du Vatican, trois rosaires, cadeaux des papes Jean-Paul II, Benoît XVI et François ; pour sa science du renseignement, une carte d'officier du KGB : « *Après 1990, je suis allé explorer les archives de la franc-maçonnerie à la Loubianka et là-bas, j'ai donné des cours d'antiterrorisme à des tas d'espions charmants* », s'amuse encore l'homme à la fine moustache ; pour la criminologie, un crâne phrénologique (« *l'une des plus grandes mystifications de la criminologie, un présent, pour rire, de mes étudiants* ») ; ou encore son casque de l'armée, pesant 4 kilos. Utilisé ? « *Oui, quand je suis allé dans des zones un peu compliquées, là où ça tire.* » On n'en saura pas plus…

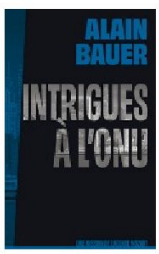
En revanche, Alain Bauer est beaucoup plus disert lorsqu'il s'agit de sa passion pour la BD, par exemple. L'homme a la collectionnite aiguë, Edgar P. Jacobs, Jacques Ferrandez, Tardy, Corto Maltès. Enki Bilal… « *J'ai tout, je suis assez maniaque, je ne supporte pas les collections incomplètes.* » Ainsi aussi de ses rayons de la Pléiade (667 volumes bien alignés, on le croit sur parole…). Et puis, il y a ses propres livres, une petite quarantaine, principalement consacrés à la franc-maçonnerie, à la sécurité, au terrorisme, à la criminalité, à la géopolitique et à… la gastronomie. Où l'on apprend que ce fin gourmet, un temps directeur de publication des guides Champérard, aujourd'hui tout mince, a perdu 21 kilos en 21 jours. Un régime drastique et miraculeux ? « *Pas du tout, je mange ce que je veux, le matin et le midi, mais j'ai arrêté de faire n'importe quoi le soir. En 2011, j'ai eu une alerte ; lorsque j'étais au cœur de l'appareil d'État, on allait vers les 23 h 30 manger des plats en sauce, du gras liquide ! C'est fini, à 21 h 30, je suis couché.* » De quoi être frais pour complaire à ses différents éditeurs : les PUF, dès 2000, grâce à son président, Michel Prigent (« *je lui en suis éternellement reconnaissant* »), CNRS Éditions avec Jean-François Colissimo (*La Criminalité en France*), JC Lattés, Fayard, sollicité par Sophie de Closets pour faire de l'antiglobalisation heureuse, soit la globalisation piteuse en six ouvrages (*Au commencement était la guerre*, etc.), Plon pour les *Dictionnaires amoureux*, et First, bien sûr, éditeur, notamment, de son cycle romanesque « L'agence Mozart ».

LA GÉOPOLITIQUE POUR TOUS

Un cycle directement publié en format poche et à petit prix « *parce que je veux que les gens comprennent que la géopolitique, racontée dans un langage compréhensible, est accessible à tous, notamment à des populations qui ne lisent pas ou ne lisent plus* », commente le collaborateur d'*Au bout de l'enquête, la fin du crime parfait ?*, auprès de Marie Drucker sur *France 2*. Particulièrement inspiré, dit-il, par Tom Clancy (« *il m'a beaucoup aidé à comprendre le monde* ») et Frederick Forsyth, il s'est donc lancé, en mode TGV, dans le roman d'espionnage avec trois tomes en 2025 (*Opération Zelensky*, *Menace sur Taïwan*, *Conspiration au Vatican*) avec une vitesse de croisière de deux volumes par an. À la manette, donc, l'agence Mozart (l'anti-Wagner) installée en Islande et composée d'une poignée d'espions hauts en couleur : Eirene, la psy de l'équipe ; Vera, une ex du Mossad ; Djatoua, métisse russo-néocalédonienne, hackeuse de génie ; Ronan, ex-policier américain d'origine irlando-sicilienne, brillant tacticien ; Mohand, indo-britannique, légende urbaine dans le monde des geeks… Autant de personnages composites nés d'êtres réels : « *Si vous lisez mon* Encyclopédie des espionnes et des espions. Dans l'ombre des légendes, *vous allez découvrir qu'ils sont plus ou moins là.* » Avec, en premier lieu, le boss, Jack Baggelson, « double » de William Stephenson, « *génial producteur canadien qui a inventé en 1940 le plus grand service de renseignement privé de l'histoire, la BSC, héros méconnu de la Seconde Guerre mondiale* ».

Dans *Intrigues à l'ONU*, l'équipe est appelée le 5 avril 2023 par David Cohen (un ancien de la CIA sollicité par le NYPD) pour contrer une tentative d'attentat alors que se déroulent à l'ONU des négociations ultrasecrètes entre Israël et l'Iran. David Cohen qui, pour le coup, existe bel et bien, précise l'auteur : « *J'ai travaillé avec lui lorsqu'il a créé en 2003 le premier service de renseignement antiterroriste du NYPD.* » Autant dire qu'Alain Bauer est à son affaire avec cette histoire qui résonne de façon troublante avec l'actualité. Taupes, noyautage, nébuleuse de mercenaires agitée par des groupuscules extrémistes, mise à prix des têtes des agents de Mozart, les rebondissements s'enchaînent, de New York à Beyrouth et en Israël… « *Il y a ici 50 % de vrai, 30 % d'histoire crédible et 20 % de fiction* », précise l'auteur – de quoi frissonner… On avale une dernière gorgée d'eau et on se retrouve dans la rue, tête nue, sans casque de combat. ■ **Marianne Payot**

Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire magazine*



EXTRAIT

★★★★☆
INTRIGUES À L'ONU
ALAIN BAUER
336 P., FIRST ÉDITIONS, 8,90 €

MATHIEU ALTERMAN

La Foire aux cancres de Jean-Charles (1962)

Avant que l'école ne devienne un sujet pour psychologues, *La Foire aux cancres* en faisait une fête. En 1962, Jean-Charles (1922-2003), ancien journaliste devenu auteur, publie ce recueil de perles scolaires promis à un destin absurde: 1,3 million d'exemplaires vendus, traduit en 24 langues, des suites, un film, un disque. Pour un livre bâti sur des erreurs, peu de premiers de la classe ont fait aussi bien.

Le concept est simple, donc excellent: faire rire par le truchement de perles officiellement rapportées par des enseignants. Pas des blagues fabriquées à la va-vite, pas du comique d'auteur, mais ces déraillements authentiques que produit l'école quand elle exige de l'ordre, de la mémoire et de la récitation sans véritable compréhension. Jean-Charles le dira lui-même à la sortie de l'ouvrage: c'est un pamphlet contre les programmes scolaires. Il fallait y penser. Transformer la copie ratée en satire du système vertical, c'est plus élégant que le sifflet dans le préau.

Certaines perles sont restées et valent mieux que bien des mots d'esprit laborieusement écrits. « *Aujourd'hui, nos pères les Gaulois ont complètement disparu mais ils nous ont laissé de Gaulle.* » Ou encore: « *Henri IV fut tué dans un accident de voiture par un fou nommé Cadillac. Celui-ci fut écartelé par une Quatre-Chevaux.* » Et cette merveille d'aplomb: « *Montaigne est l'inventeur du rugby. Il a écrit les* Essais. *Il vivait rue de la Boétie. Il parlait aussi bien le français que le latin, car il avait eu une nourrice latine.* » Le cancre, au fond, ne manque pas d'imagination. Il en a même trop.

Mais *La Foire aux cancres* vaut mieux qu'un simple florilège. Le livre fixe une France très précise: celle des tableaux noirs, des blouses, des bons points et des maîtres qui impressionnent et forcent le respect. Il capte surtout un humour aujourd'hui presque disparu: l'humour potache. Pas encore l'ironie et le sarcasme, mais la bêtise collective élevée au rang d'art mineur national. Et cet humour-là est intimement lié à un monde scolaire non mixte. Le potache classique est d'abord un garçon en meute, un produit du collège sans filles, du chahut viril et de la blague idiote répétée jusqu'à l'absurde. *La Foire aux cancres* appartient entièrement à cette France-là. On y entend moins l'enfance que le brouhaha masculin de la cour de récréation, ce vieux théâtre où la sottise faisait office de folklore.

« UNE REVANCHE COMIQUE CONTRE UN MONDE SCOLAIRE CORSETÉ »

Le succès engendre vite une adaptation discographique par Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, puis un film en 1963 avec distribution de choix, Poiret et Rochefort en tête. Jean-Charles exploitera ensuite la veine avec des suites plus anecdotiques, parmi lesquelles *Hardi les cancres*, *La Foire aux bidasses* ou *Sacrés gendarmes*. Ce dernier, adapté au cinéma en 1980 avec Sim et Robert Castel, sera un tantinet éclipsé par *Fame*, *L'Empire contre-attaque* et… *Les Sous-doués*. Il y a des calendriers cruels.

C'est peut-être cela, au fond, le vrai sujet de *La Foire aux cancres*. Non pas l'école en soi, mais la revanche comique contre un monde scolaire corseté. La phrase absurde y fait sauter, l'espace d'un instant, tout l'édifice du sérieux républicain. Jean-Charles n'a pas seulement compilé des perles, il a photographié la fin prochaine d'un régime en noir et blanc. Celui des classes non mixtes, des hiérarchies nettes, du cancre potache comme parasite officiel de l'ordre. Après Mai 68, le décor se fend, le carcan vole en éclats. D'autres formes d'humour viendront, plus acides, plus conscientes, moins innocentes aussi. ■

AUDREY SOVIGNET

L'Enfer et les Sept Péchés, catéchisme publié par *La Bonne Presse,* fin XIXe siècle.

Les sept péchés capitaux des écrivains

La gourmandise

UNE SPÉCIALITÉ FRANÇAISE ?

Si la gastronomie de l'Hexagone a une si grande histoire, c'est aussi grâce aux écrivains gourmands, qui l'ont célébrée et pratiquée parfois à l'excès.

En 2010, une gastronomie entière est pour la première fois entrée au patrimoine immatériel mondial de l'Unesco, et ce fut la gastronomie française. Jusque-là, seuls des plats spécifiques y avaient été déclarés : pizza napolitaine, kimchi coréen, café arabe et autre bière belge. Si l'art culinaire n'est en rien une spécificité hexagonale, rares sont les endroits où manger y est à ce point cérémonial, et c'est là toute l'histoire. Pas étonnant, dès lors, que le péché de gourmandise soit si répandu chez nos écrivains.

Forcément, François Rabelais est à jamais le premier. En un début de XVI^e^ siècle où dominait la littérature courtoise et chevaleresque mais où arrivait l'humanisme de la Renaissance, l'écrivain cherchait à englober tous les types de savoirs. Un dépassement de l'être par la démesure qui était un défi à l'ordre. Gargantua et son fils Pantagruel engloutissent savoirs et saveurs, en des chapelets de tripes de bœuf gras, d'aigrettes, de tadornes, arrosés de « *breusses* » et de « *bettes* ». Quand ces deux « outremangeurs » ont donné naissance à des adjectifs, le gargantuesque contribua à faire entrer la littérature gourmande au patrimoine.

DE DUMAS À FRÉDÉRIC DARD : LA VEINE ÉPICURIENNE

Petit-fils d'aubergiste et excellent cuisinier, l'auteur des *Trois Mousquetaires* nourrissait une telle passion pour la gastronomie qu'il consacra sa dernière année (1869) à concocter un *Grand dictionnaire de cuisine* (paru cinq ans après). Rédigé « *à la gloire de la bonne chère* », composé de 3 000 recettes qu'il assura avoir toutes testées au cours de sa vie, il permet de composer des repas d'une opulence que la diététique contemporaine réprouve absolument ! Même péché mignon chez Mathias Énard, qui sème ses romans de passages épicés et culinaires, le plus gargantuesque étant son *Banquet annuel de la Confrérie des fossoyeurs* (2020) qui fait la part belle à la ripaille. Quant à la créativité verbale mixant les mets et les bons mots, on la trouve chez Bérurier, l'acolyte du San-Antonio de Frédéric Dard, un Lyonnais.

En haut : Alexandre Dumas et son « omelette aux huîtres ». Une des recettes présentées dans son ouvrage *Grand dictionnaire de cuisine*.

En bas : Des moines en pèlerinage, qui s'étaient cachés dans la laitue, sont sur le point d'être mangés par inadvertance par le géant Gargantua. Gravure de Gustave Doré du premier tome de l'édition des *Œuvres* de Rabelais en 1873.

DES METS SOCIAUX…

Si le gosier dit les mots d'un auteur, l'assiette dit aussi son époque. Chez Zola, elle est aussi souvent vide que pleine. *La Curée*, roman où Zola fustige les nouvelles fortunes immobilières du Paris de Haussmann, leur gloutonnerie d'argent et de signes extérieurs de richesse, et leurs repas à l'avenant (dès le chapitre II), peut ainsi être lu comme une symphonie fromagère : « *ronflements sourds du cantal traversés en notes piquées* » et autre « *parmesan qui jette un filet de flûte champêtre* ». Et dans *Le Ventre de Paris*, Zola mêle l'ultra-réalisme social et la métaphore d'une lutte des classes entre les « *Gras* » et les « *Maigres* ». La gourmandise étant bien sûr un péché pour privilégiés…

…AUX GOURMANDISES SUBLIMINALES

Si tout le monde sait ce qu'est une madeleine, c'est grâce à Marcel Proust. Chez l'auteur, le goût de « *ces gâteaux courts et dodus* » associé à celui du thé fait ressurgir le passé, et enclenche cette œuvre intitulée *À la recherche du temps perdu*. Mais Proust, qui se revendiquait « *adepte de Brillat-Savarin* », était lui-même un gourmand impénitent, capable d'engloutir à 15 ans, en un déjeuner, « *un œuf à la coque, deux tranches de bifteck, cinq pommes de terre (entières), un pilon de poulet froid, une cuisse de poulet froid, trois fois des pommes cuites avec jus extraordinaire* ». Et l'écrivain a beaucoup fait pour la promotion du bœuf en gelée ou « bœuf mode », un mets récurrent dans le cycle proustien – c'est la spécialité de Françoise, la fameuse servante de la tante Léonie, qui tire grand orgueil de ses talents culinaires. Comme quoi d'un péché l'autre, il n'y a qu'un plat. ■

Hubert Artus

PAGE DE GAUCHE : ARCHIVES CHARMET/BRIDGEMAN IMAGES - GILLES MERMET/AKG-IMAGES - ÉDITEUR GARNIER FRÈRES

La paresse

AUX FLAMBOYANTS FAINÉANTS

Qui, de Françoise Sagan, dilettante revendiquée, ou d'Albert Cossery, oisif majuscule, mérite la palme de l'écrivain le plus flemmard des lettres françaises?

Francoise Sagan dans sa Jaguar, en 1954.

Au royaume des écrivains, la paresse est un péché qui n'en est pas un. La fainéantise qui se vautre, la nonchalance exacerbée est le comble du chic, une bravade insolente adressée à une société capitaliste qui a érigé la productivité en valeur cardinale. La paresse est partout en littérature. Dans les livres bien sûr, comme dans le manifeste de Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse,* le classique d'Ivan Gontcharov, *Oblomov*, *L'Art presque perdu de ne rien faire* signé Dany Laferrière ou encore du roman de l'Américaine Ottessa Moshfegh, *Mon année de repos et de détente*. Mais aussi dans la vie des écrivains, certains en faisant même leur étendard. Parmi ceux-là, deux champions autoproclamés de la paresse qui s'affrontent au sommet.

Dans le coin droit, le « charmant petit monstre », concentré de désinvolture qui a scandalisé la France avec ses romans autant qu'avec son mode de vie. Révélée à 18 ans, Françoise Sagan (1935-2004) n'a jamais quitté les rivages nonchalants de l'adolescence. L'échec au baccalauréat, le farniente, les désirs assumés, le ton bravache de Cécile, héroïne de *Bonjour tristesse,* sont autant d'affront au monde sérieux des adultes. Tout comme Dominique, l'étudiante désabusée qui ouvre *Un certain sourire* avec ces phrases : « *Nous avions passé l'après-midi dans un café de la rue Saint-Jacques, un après-midi de printemps. Je m'ennuyais un peu, modestement.* » Il y a aussi le style, parlé, épuré, débarrassé des descriptions laborieuses. Et que dire de la figure publique ! « *J'ai bâclé pas mal de livres par paresse* », déclarait Françoise Sagan dans une interview où elle évoquait également son goût pour la fête et l'alcool. La romancière s'amusait à forcer le trait pour provoquer la bonne société et on sait aujourd'hui que son détachement, s'il n'était pas feint, était au moins exagéré. Mais elle restera comme la plus brillante des fausses négligées.

Dans le coin gauche, le pape du moindre effort, un écrivain qui a fait de l'oisiveté et du dénuement le credo d'une vie heureuse. « *Regardez ces mains, elles n'ont pas travaillé depuis deux mille ans* », affirmait Albert Cossery (1913-2008). Une carrière en seulement huit livres, on ne peut pas dire qu'il se soit tué à la tâche. Tous ses récits, *Les Fainéants dans la vallée fertile* et *Mendiants et Orgueilleux* en tête, se déroulent dans son Égypte natale ou dans un Orient fantasmé, rempli de vieux sages contemplatifs et de paresseux grandioses. L'errance désintéressée de ses personnages est un miroir tendu à l'ivresse crasse de la propriété et la vacuité des existences matérielles. Pendant soixante ans, il a vécu dans la même chambre de l'hôtel La Louisiane à Saint-Germain-des-Prés. Il n'en sortait que tiré à quatre épingles, pour faire la java au Montana avec Boris Vian et Juliette Gréco ou pour effectuer son « Cossery Tour », une promenade digestive précédant la sieste. La paresse faite homme. Comment rivaliser ? ■

Léonard Desbrières

L'autre nom de la glande

Rares sont les œuvres littéraires qui peuvent se targuer d'avoir vu le nom de leur protagoniste entrer dans le langage courant pour désigner un trait de caractère. Vous avez peut-être croiser des Don Quichotte ou des Tartuffe, mais avez-vous connu des Oblomov ? Antihéros inoubliable créé par Ivan Gontcharov en 1859, Ilia Ilitch Oblomov est le personnage le plus paresseux de l'histoire de la littérature. Un oisif grandiose. Dans son appartement de Saint-Pétersbourg, le rentier vit en robe de chambre sans autre projet que de fusionner avec son divan. Tout le monde autour de lui profite de son apathie pour le spolier. Même Olga, la femme qui l'aime, n'arrive pas à le raisonner. Mais Oblomov a fait le choix de ne pas en faire, et c'est à la société tout entière qu'il adresse le plus magistral des pieds de nez. ■

Alexis Brocas

OBLOMOV
IVAN GONTCHAROV
576 P., FOLIO, 10 €

BRIDGEMAN IMAGES

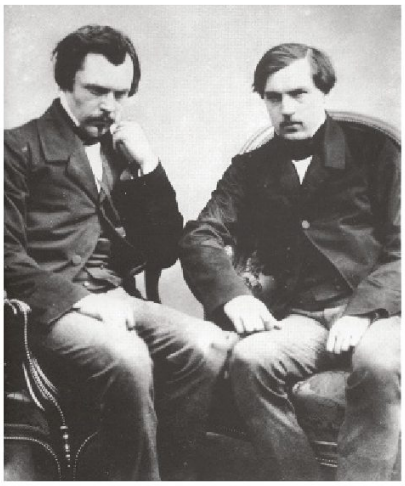
L'envie

LES GONCOURT, ENTRE ADMIRATION ET ACRIMONIE

Jules et Edmond de Goncourt ont laissé dans leur *Journal* mille remarques perfides qui témoignent, entre autres, de leur jalousie pour leurs pairs.

Les Goncourt n'allaient guère à confesse. Des sceptiques, voire des incroyants ! Élevés dans la religion catholique par leur mère, ils n'étaient pourtant pas sans savoir que, des sept péchés capitaux, ils en avaient commis la plupart. La gourmandise ? Évidente de la part des organisateurs des dîners chez Magny ! La paresse ? Ils étaient de grands mélancoliques. L'orgueil ? On connaît leur complexe de supériorité nobiliaire. L'envie ? Sous toutes ses formes, de la jalousie au ressentiment !

Envieux, les Goncourt l'ont constamment été des succès de leurs confrères. Ils souffraient de ne pas être crédités de ce qu'ils estimaient être leurs trois inventions majeures : l'introduction dans le roman du « *laid de la vie* », l'invention du japonisme, la réhabilitation du XVIII[e] siècle. Quand le jeune Zola, en 1868, leur consacre le premier de ses « médaillons littéraires », ils le reçoivent aussitôt dans leur maison d'Auteuil, se font expliquer le projet des « Rougon-Macquart » et l'adoptent comme leur « élève ». Mais lorsqu'une dizaine d'années plus tard paraît *L'Assommoir*, remportant le succès de scandale que l'on sait, Edmond crie au plagiat et ne manque pas d'ironiser : « *Zola, dans le triomphe, a quelque chose d'un parvenu, arrivé à une fortune inespérée* » (*Journal*, 19 février 1877). L'envie du maître, resté dans l'obscurité, face au disciple qui prend toute la lumière. Les Goncourt pensent avoir poussé le naturalisme plus loin que Zola, à qui Edmond reproche sa documentation de seconde main. Aussi ce dernier ne voit-il pas d'un mauvais œil un groupe de jeunes romanciers lancer, en 1887, contre *La Terre*, le Manifeste des Cinq, fustigeant « *l'ignorance médicale et scientifique profonde du Maître* ».



Edmond de Goncourt (à gauche) et son frère Jules (à droite).

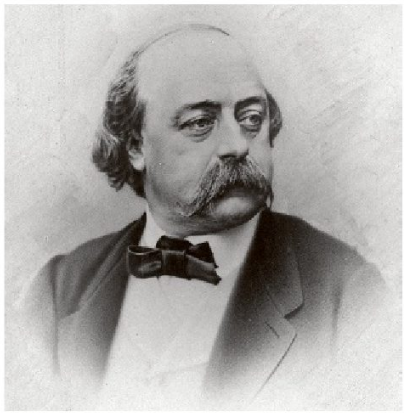
WIKIPEDIA - GALLICA/WIKIPEDIA

UN FLORILÈGE DE VACHERIES

À chaque livre, à chaque pièce de théâtre, les Goncourt se plaignent de l'accueil qui leur est fait. Or, ne sont-ils pas en bonne compagnie ? Balzac, qu'ils considèrent comme leur modèle, n'a-t-il pas déjà montré, dans *Illusions perdues*, que c'est bien le péché d'envie qui domine le monde des lettres ? Ce roman, publié entre 1837 et 1843, les Goncourt ont essayé de le refaire vingt ans plus tard avec *Les Hommes de lettres*, satire plus féroce encore des milieux journalistiques, littéraires et artistiques que n'était celle de Balzac.

C'est sans doute aussi ce sentiment d'envie qui a aiguisé le regard qu'ils ont jeté sur leurs contemporains, le rendant plus sensible à leurs défauts qu'à leurs qualités. D'autant qu'ils estimaient vivre dans une époque où tout se défait. Il n'y a plus de littérature, « *le public est mort* », de riches étrangers introduisent dans Paris des « *mœurs abjects et sauvages* », « *c'est l'invasion de saltimbanques* ». Partout, « *un parfum de bidet, des apparences de maquereau* ». Le premier d'entre eux, Napoléon III : « *Figure lourde* », « *homme dormant, morne, sinistre* », tenant « *du conspirateur et du faiseur de coup d'État* », « *l'air d'une fausse pièce* ». La princesse Mathilde : « *Une lorette sur le retour* », qui aura passé sa vie sans avoir « *su goûter ni un vrai bon livre, ni un vrai bon tableau, ni une vraie bonne sauce* ». Les confrères ne sont pas mieux traités. Renan : « *Une tête de veau qui a les rougeurs et les callosités d'une fesse de singe* » ; Flaubert : « *Il a l'esprit gros et empâté comme son corps. Il voyage pour épater les Rouennais* » ; Baudelaire : « *Le Saint-Vincent-de-Paul des croûtes trouvées, une mouche à merde en fait d'art* ». Or, ces remarques envieuses, ces portraits sans aménité, ne sont pas sans contribuer au succès du *Journal* des Goncourt jusqu'aujourd'hui. Notre époque est friande d'indiscrétions, sensible à la médisance. Ne dirait-on pas que les petitesses et les mesquineries dont se repaissent les « bichons » annoncent les nôtres ? ■

Robert Kopp



« [FLAUBERT] A L'ESPRIT GROS ET EMPÂTÉ COMME SON CORPS »

JOURNAL DES GONCOURT

La luxure

L'ERRANCE LUBRIQUE DE GUY DE MAUPASSANT

Si un écrivain français incarne la luxure, c'est bien lui ! Ayant renoncé à l'amour très tôt, Guy de Maupassant fut à la fois un grand séducteur et un habitué des bordels. Cependant, sa frénésie sexuelle ne s'accomplissait pas toujours dans la joie.

Avec plus de trois cents conquêtes revendiquées (sans compter les prostituées), Guy de Maupassant peut briguer la couronne de champion de la luxure des lettres françaises. Comme il l'écrivit dans *Désir,* un poème de jeunesse : « *J'adorerais surtout les rencontres des rues/Ces ardeurs de la chair que déchaîne un regard/Les conquêtes d'une heure aussitôt disparues/Les baisers échangés au seul gré du hasard.* » Ceci est un programme, qui fut suivi de près. Hélas, il ne dit pas tout !

Amateur de farces douteuses, voire franchement sadiques, Maupassant aimait faire admirer à ses amis sa capacité d'entrer en érection sur commande, ou se livrer à des « coïts avec public » sur des professionnelles (jusqu'à neuf d'affilée). Mais cette débauche frénétique n'était pas toujours joyeuse : « *Je vous ai déjà dit que je n'étais point fait pour séduire les femmes, hormis celles qui sont uniquement des sensuelles et des corrompues. Quant aux autres, elles ont assez de moi au bout de quinze jours au plus. […] Je range l'amour parmi les religions, et les religions parmi les plus grandes bêtises où soit tombée l'humanité. Vous êtes choquée, Madame ?* » écrit-il en janvier 1881 à Gisèle d'Estoc (qui se nommait en réalité Marie-Paule Parent-Desbarres, se révélera bisexuelle et deviendra bien sa maîtresse).

UN DÉBAUCHÉ HORS CATÉGORIE

Cette attitude blasée n'est pas une pose. Elle tirerait son origine d'un épisode douloureux de son adolescence, quand, à 19 ans, Maupassant écrivit des vers amoureux à une Fanny des plages d'Étretat qu'il surprit peu après en train de se rire de ses éloges en bonne compagnie. Touché au cœur, Maupassant décida de renoncer à l'amour, dont le mariage de ses parents, grevé par les infidélités paternelles, lui avait déjà donné une piètre idée. Et comme le montre la lettre précitée, il s'y tint !

Certes, il ne fut pas le seul écrivain français de son siècle à fréquenter les lupanars – à peu près tous y sont passés. Mais son ardeur et le sadisme qu'il y mettait font de lui un cas unique, même dans la Société des Crépitiens – bande de débauchés des bords de Seine dont il fut un membre éminent. Faut-il pour autant prendre au sérieux cette lettre de 1877 au Crépitien Robert Pinchon, dit La Tôque ? « *Alléluia j'ai la vérole, par conséquent je n'ai plus peur de l'attraper, et je baise les putains des rues, les rouleuses des bornes et après les avoir baisées je leur dis "J'ai la vérole". Et elles ont peur et moi je ris, ce qui me prouve que je leur suis bien supérieur.* » Malheureusement oui : le biographe Frédéric Martinez rapporte qu'avant cela Maupassant s'était amusé à peindre sur sa verge les symptômes de la vérole avant d'aller violer une de ses ex-maîtresses. Notons que la maladie lui vaudra une fin atroce – une chute dans la folie puis quatre ans d'hallucinations entre les murs de la clinique du docteur Blanche. Et ajoutons que Maupassant, qui se voyait comme un « faune », n'est évidemment pas réductible à sa lubricité : il était un être double, capable de créer l'un des plus beaux personnages de prostituée de notre littérature (la patriote Boule de Suif) comme de participer à de sordides bizutages sexuels sur des aspirants crépitiens (l'un d'eux, collègue de Maupassant au ministère de la Marine, en est mort). Capable aussi d'écrire l'ascension dans le journalisme, par les femmes, d'un séducteur cynique qui lui ressemble (*Bel-Ami*), alors que lui-même ne devait sa réussite dans la presse et dans les lettres qu'à ses talents d'écriture. ■

Alexis Brocas

MUSÉE CARNAVALET/CC0 PARIS MUSÉS - BEAUX-ARTS DE CARCASSONNE

Bijou libertin

Ce livre est le vestige d'un monde englouti : celui de l'aristocratie libertine du XVIIIe siècle, auquel la Révolution donnera une fin brutale. Publié onze ans avant la prise de la Bastille, *Point de lendemain* raconte la folle nuit d'un naïf, embarqué par une comtesse, amie de sa maîtresse, qui sait jouer des apparences de la vertu pour l'embobiner – tout en embobinant du même coup son mari, et son amant officiel ! Écrit dans une langue rapide et délicieuse, semé de dialogues à fleurets mouchetés truffés de sous-entendu, *Point de lendemain* montre à quel haut degré de sophistication une certaine noblesse française était parvenue en matière de jeux amoureux. Moins vénéneux que *Les Liaisons dangereuses* (tout le monde en sort intact), il nous présente des personnages assumant leur légèreté et leurs mensonges avec une telle grâce qu'on finit par les admirer. Tout un art d'aimer, aujourd'hui perdu. ■ **A.B.**

POINT DE LENDEMAIN
VIVANT DENON
96 P., FOLIO, 3 €

Apollinaire débraillé

On n'entre pas sans péril dans *Les Onze Mille Verges,* qui nous conte les délirantes aventures sexuelles d'un seigneur d'Europe de l'Est au nom éloquent (Vibescu), avec la volonté évidente de transgresser toutes les limites – pédophilie, nécrophilie, sadomasochisme, aucune perversion ne manque… Mais même quand il se mue en pornographe total, Apollinaire demeure poète et bon camarade : il y a de l'humour noir plutôt que de la complaisance dans cet enchaînement orgiaque. Lequel, à force d'empiler les corps de tous genres en tous sens et en tous lieux, finit par ressembler à une étrange installation artistique, à ne pas faire visiter aux moins de 18 ans. ■ **A.B.**

LES ONZE MILLE VERGES
GUILLAUME APOLLINAIRE
160 P., J'AI LU, 5 €

***L'Avare,* tableau de M. Bruck-Lajos, 1885.**

MUSÉE DU LOUVRE - MUSÉE CARNAVALET - WIKIPEDIA - HISTOIRE DE PARIS/CC0 PARIS MUSÉES

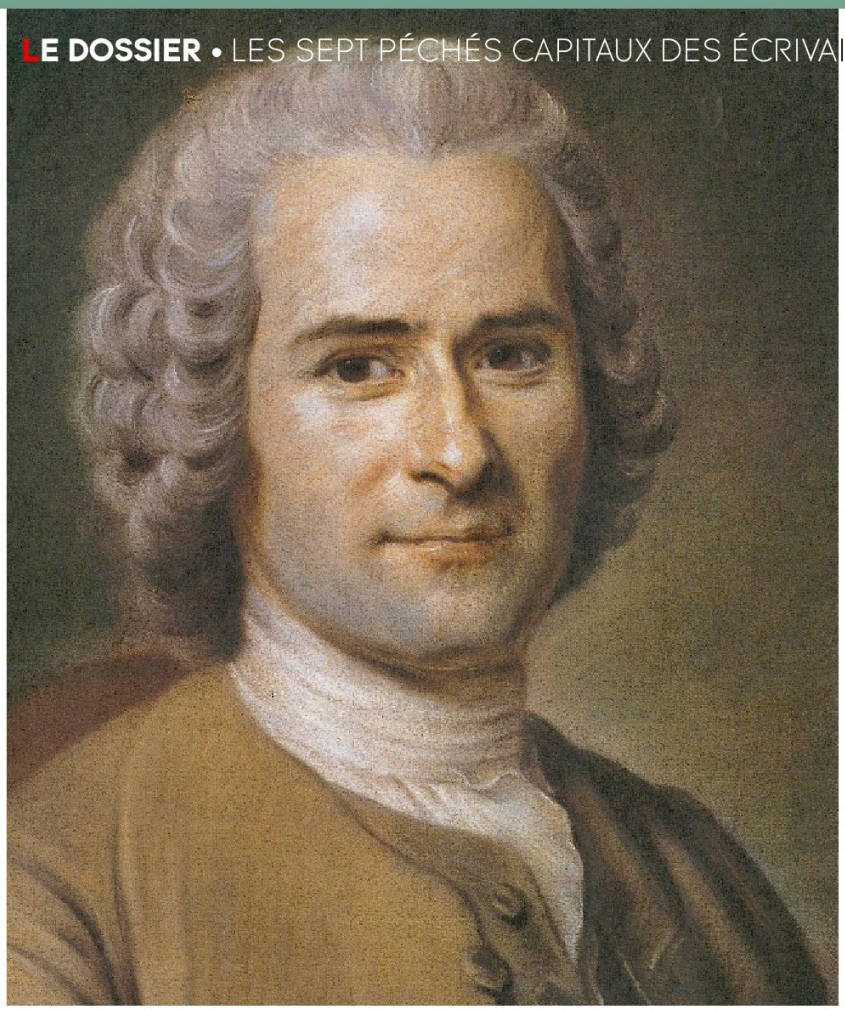
L'avarice

Victor Hugo, des oursins dans les poches ?

L'auteur des *Misérables* a toujours traîné une réputation de pingrerie, en tout cas en privé. Mais ses admirateurs insistent aussi sur sa générosité…

Victor Hugo était-il une pince ? Il faut bien que les plus grands hommes aient des défauts, et le sien était apparemment l'avarice. Lancée de son vivant par ses ennemis, reprise par Biré, la légende de la pingrerie d'Hugo a traversé les âges. L'écrivain note ses dépenses, jusqu'au moindre centime. Gagnant de belles sommes grâce aux contrats qu'il arrache à ses éditeurs, il assure aux siens qu'il est près de la ruine, pour les inciter à l'économie. Les anecdotes sur ce thème sont légion. « *Après la guerre,* raconte Léon Daudet, *les républicains avaient trouvé le moyen de faire évader Rochefort de la Nouvelle-Calédonie, mais il fallait vingt mille francs. Edmond Adam en versa dix mille. Mme Adam fit la quête […] pour compléter. […] Hugo l'écouta puis, ouvrant le tiroir : "Ma chère amie, voyez vous-même. Je n'ai pas le sou." […] Il fallut une heure de supplications pour lui faire comprendre que son abstention serait un scandale. Il finit, en geignant, […] par remettre un billet de mille francs* » ! Cette réputation n'est-elle cependant pas exagérée ? Hugo veille à la dépense, explique Louis Guimbaud, mais c'est parce qu'il a deux ménages à soutenir. Surtout, il fait toujours passer l'argent après l'art, et sait dire non aux plus belles offres, comme les 500 000 francs du *Soleil* pour *Les Travailleurs de la mer,* qu'il ne veut pas voir découpés en feuilleton. « *La raison d'art, pour moi, passe avant tout, et le demi-million que vous m'offrez ne peut lui-même vaincre mon scrupule d'artiste.* » Quant à sa munificence, elle est aussi proverbiale que sa pingrerie. « *Il était généreux et charitable,* assure Antoine Albalat, *ne refusait jamais un service et, s'il faut en croire Lockroy, il donnait à manger à tous les pauvres qui se présentaient chez lui.* » Sans s'en vanter, en plus. Au sculpteur Charles Robelin, il écrit en 1872, au sujet de ses largesses : « *Ce que j'ai donné surtout doit rester secret. Mais je souris quand on m'appelle avare.* » ■

Bernard Quiriny



L'orgueil

L'EGO BLÉSSÉ DU PROMENEUR SOLITAIRE

Persécuté pour ses écrits, Rousseau s'isole de la société des hommes pour rédiger ses célèbres *Rêveries*, *« en dépit de »* ceux qui l'ont malmené.

« *Me voici donc seul sur Terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime.* » Ainsi Rousseau se présente-t-il à son lecteur au début des *Rêveries du promeneur solitaire*, un texte rédigé au crépuscule de ses jours alors que, condamné par le pouvoir civil et religieux suite à la publication du *Contrat social* et de *L'Émile*, il subit depuis une quinzaine d'années les insultes et l'avanie de ses contemporains. Guidée par son orgueil blessé, sa plume souligne la haine dont il est l'objet, et la déplore. *« Ils ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible. »*

Dans ses *Rêveries*, Rousseau s'érige en homme seul, rejeté de tous, qui met à profit cette solitude pour mener une vie paisible et observer un certain détachement vis-à-vis de ce qui viendrait troubler sa tranquillité. *« Je continuerai, quoiqu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis »*, écrit le philosophe en guise de ligne de conduite, avant de conclure sa huitième promenade en proclamant : *« Je jouis de moi-même en dépit d'eux. »* À l'adversité, Rousseau oppose une retraite salutaire loin du *« torrent du monde »*, propice à l'observation de la nature et de soi-même. Un « soi » que le philosophe semble à première vue tenir en haute estime… Rousseau se rendrait-il coupable de péché d'orgueil ? *« L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugements, je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr,* déclare-t-il dans la sixième promenade. *Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce soit. »*

POUR MIEUX SE CONNAÎTRE

Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Rousseau établit une distinction entre amour de soi et amour-propre. Si l'amour de soi ne porte pas l'homme naturel à nuire à son prochain, l'amour-propre, apparu avec l'état civil, le prédispose au mal en ce qu'il le pousse à penser à lui avant de penser aux autres. De fait, l'amour de soi se rapproche de l'instinct de conservation, quand l'amour-propre s'apparente à l'orgueil dans son acception moderne. Absent à l'état naturel, l'amour-propre/orgueil implique, pour exister, de se comparer à autrui et d'avoir conscience du jugement qu'autrui porte sur soi. Un jugement qui, dans le cas de Rousseau, a dérivé en condamnation de ses écrits et l'a encouragé à devenir ce *« nomade solitaire »* qu'il met en scène dans ses *Rêveries*. En se concentrant sur lui-même, en n'attendant plus rien de la part des autres, le philosophe se prémunit contre les tentations de l'amour-propre.

Mais si le « je » autobiographique prédomine, la dimension philosophique du texte indique que Rousseau n'a jamais cessé de penser avec et pour autrui. De plus, les *Rêveries* encouragent leur lecteur à l'empathie, à s'inspirer de l'exemple de leur auteur pour, à leur tour, mieux se connaître. Aussi solitaire soit-il, Rousseau n'écrit pas seul et il n'entend pas demeurer seul, comme le laisse penser la dixième promenade. Restée inachevée, cette dernière est empreinte de son amour pour Madame de Warens, dont le nom et le souvenir semblent une personnification de la société des hommes que le philosophe a fuie mais avec laquelle il semble n'avoir jamais renoncé à renouer : *« Elle m'avait éloigné. Tout me rappelait à elle. Il y fallut revenir. »* ■

Laëtitia Favro

MUSÉE ANTOINE-LOUVER/SAINT-QUENTIN

Corneille et le public pour juge suprême: « Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit »

Derrière son apparent orgueil face à ses détracteurs, le dramaturge perçoit dans le succès du *Cid* l'avènement d'une autorité nouvelle, celle d'un public acquis à ses talents.

Créé en janvier 1637, *Le Cid* connaît un immense succès populaire et révolutionne le genre de la tragi-comédie. Parce qu'elle contrevient à la règle des trois unités, à la vraisemblance voire à la bienséance (rappelons que Rodrigue épouse Chimène après avoir tué en duel le père de sa dulcinée…), la pièce est attaquée et donne lieu à ce que l'histoire littéraire a retenu sous le nom de « querelle du *Cid* ». En réponse aux critiques, Corneille rédige une épître, l'*Excuse à Ariste*, dans laquelle il déclare, « *au lieu de [s]'excuser* »: « *Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit / […] Je satisfais ensemble et peuple et courtisans / Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans: / Par leur seule beauté ma plume est estimée: / Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée* ». Protégé de Richelieu, qui le fait anoblir par le roi en 1637, Corneille

s'enorgueillit de son succès tandis que Georges de Scudéry, son principal détracteur, lui rappelle « *qu'il n'est de gloire qu'autorisée, et d'autorité que publique.* »

À travers l'analyse des querelles littéraires du XVII^e^ siècle, Hélène Merlin montre dans *Public et littérature en France au XVII^e^ siècle* (1994) que les lettres sont alors le lieu d'une rencontre entre l'État et l'individu. En faisant du public le juge suprême de son talent (alors que, sous la monarchie absolue, le « vulgaire » n'a pas voix au chapitre), Corneille lui reconnaît une autorité propre à légitimer les qualités de sa pièce. Ce n'est donc pas tant par orgueil, ou pour se jeter des fleurs, qu'il rédige cette *Excuse à Ariste,* mais pour asseoir la légitimité d'une reconnaissance populaire jusqu'alors méprisée par les élites. Ce qui, à l'époque, représentait le véritable péché ! ■ **L.F.**

Jane Austen: « La vanité et l'orgueil sont choses différentes »

L'orgueil se soucie de soi, la vanité du regard des autres. L'autrice d'*Orgueil et préjugés* tenait à cette distinction: seul le premier permet vraiment d'aimer.

BNF/WIKIPEDIA - WIKIPEDIA

À l'origine, le chef-d'œuvre de Jane Austen avait pour titre *Premières impressions*, qui correspondait déjà parfaitement à son intrigue puisqu'il s'agit pour ses personnages principaux, Elizabeth Bennet et M. Darcy, de dépasser les premières impressions (défavorables) qu'ils ont l'un de l'autre pour s'aimer et s'épouser. Couramment employée à l'époque, l'expression « Pride and Prejudice », « orgueil et préjugés », dont Jane Austen apprécie l'allitération, lui est finalement préférée. À propos d'orgueil, Mary, la sœur cadette d'Elizabeth, fait remarquer à cette dernière, lorsqu'elle lui avoue qu'elle passerait « *volontiers son orgueil* » à M. Darcy « *s'il n'avait pas modifié le [s]ien* »: « *L'orgueil […] est, je crois, un sentiment très répandu. La nature nous y porte et bien peu parmi nous échappent à cette complaisance que l'on nourrit pour soi-même à cause de telles ou telles qualités souvent imaginaires. La vanité et l'orgueil sont choses différentes, bien qu'on emploie souvent ces deux mots l'un pour l'autre; on peut être orgueilleux sans être vaniteux. L'orgueil se rapporte plus à l'opinion que nous avons de nous-mêmes, la vanité à celle que nous voudrions que les autres aient de nous.* » Au contact d'Elizabeth, Darcy devient plus humble. En fréquentant Darcy, Elizabeth se révèle moins têtue que ce qu'elle laissait paraître au premier abord. C'est parce que l'orgueil l'emporte chez eux sur la vanité qu'ils sont en mesure de faire un pas l'un vers l'autre, et que la rencontre advient. ■ **L.F.**

La colère

ELFRIEDE JELINEK EN RAGE CONTRE LA MACHINE

Comment l'autrice autrichienne a fait de ce péché le carburant de son écriture incendiaire.

La littérature n'est pas toujours une main tendue. Certains livres n'aident en rien, ne consolent personne. Depuis ses débuts, Elfriede Jelinek, née en Autriche peu de temps après la fin de la guerre, est en rogne contre le système en général, et sa patrie en particulier. On connaissait Thomas Bernhard le scandaleux, le vociférateur : voici la tête brûlée, la féroce infatigable.

En 1946, l'année de sa naissance, son pays qui, à l'en croire, *« prédispose à une plus grande colère que d'autres »*, est alors occupé, et divisé en quatre zones. L'enfant est la fille unique d'un père chimiste juif et d'une mère bourgeoise catholique dont elle n'aura de cesse de fustiger le despotisme. Elle apprend beaucoup (musique, langues), et beaucoup contre son gré. La tyrannie maternelle la détruit et la constitue d'un même mouvement : équation intime impossible à résoudre. À 18 ans, agoraphobe, elle vit en recluse, dévore des classiques, de la poésie et des romans d'horreur, se gave de séries télévisées. Dans le brouet de la culture de masse, elle décèle les ferments d'une idéologie mortifère, dont les clichés signent selon elle la mécanique oppressive. En 1974, pour faire bisquer sa mère, elle adhère au Parti communiste autrichien – elle y restera pas loin de vingt ans.

ELLE N'ÉPARGNE PERSONNE, ELLE COMPRISE

Son œuvre est hirsute. Avec *La Pianiste* (1983), récit quasi autobiographique où une femme martyrisée psychiquement par sa mère possessive cherche son salut dans le sadomasochisme et la dégradation physique, Jelinek forge une langue oscillant entre *« prose et poésie, incantation et hymne »*, selon la formule de l'Académie suédoise qui lui décernera, en 2004, le prix Nobel. Si la littérature est un champ de bataille, elle s'y dresse en hurlant, masse d'armes au poing. Ce qu'elle dénonce ? Un *« ordre bloqué de violence dominatrice et de soumission, de chasseur et de proie »*, les *« injustices de classe et la domination sexuelle »*, *« l'exercice implacable du pouvoir masculin »*. Aucun coup n'est retenu, aucun blasphème refoulé : ses textes sont des incantations de sorcière. La bienséance ? Aux orties, allez ! Nulle attention, du reste, n'est prêtée au confort du lecteur, et la guerrière est la dernière à s'épargner. *« Aucun Jésus ne peut me guérir, aucun Dieu ne peut me racheter. »*

La plupart de ses livres, bien sûr, déclenchent des polémiques. La droite populiste, qu'elle combat frontalement, lui reproche de traîner son pays dans la boue. Quand les sages de Stockholm l'honorent, au début du nouveau millénaire, le pays en question est partagé. *« Génial ! »* s'exclame Peter Handke. Ailleurs, ça persifle, ça râlote. Jelinek, ce *« petit angelot baroque de la vengeance »* qui refuse d'être *« une fleur à la boutonnière de l'Autriche »*, ne va pas chercher sa médaille en Suède. La polémique dépasse les frontières. Un membre du jury démissionne en qualifiant son œuvre de *« fouillis anarchique »* et de *« pornographie plaquée sur un fond de haine obsessionnelle »*. Son éditrice française, Jacqueline Chambon, qui avait publié ses six premiers livres, finit par jeter l'éponge, avouant que *« l'agressivité permanente »* de ses textes la chagrine. Même Isabelle Huppert, lauréate du prix d'interprétation à Cannes pour son rôle dans *La Pianiste*, adapté par Haneke, reconnaît que la *« brutalité »* de Jelinek est *« souvent mal comprise »*.

Mal comprise, ou trop bien : la colère que suscite l'Autrichienne en retour est la preuve que ses flèches, savamment aiguisées, n'échouent jamais à trouver leur cible. ■

Fabrice Colin

Adaptation en 2001 par Michael Haneke de *La Pianiste*, d'Elfriede Jelinek, avec Isabelle Huppert.

CLAUDIA MUELLER/SEUIL - MK2, LES FILMS ALAIN SARDE, ART

Comment Aragon devint « François la Colère »

Dans *Le Musée Grévin*, rédigé en 1943 et diffusé clandestinement, le poète de la Résistance transforme haine et ressentiment en armes lyriques dénonçant l'Occupation.

« *Moi, si je veux parler, c'est afin que la haine / Ait le tambour des sons pour scander ses leçons / Aux confins de Pologne, existe une géhenne / Dont le nom siffle et souffle une affreuse chanson.* » Entamé en juin 1943, à une époque où l'on commence à peine à évoquer Auschwitz, *Le Musée Grévin*, long poème d'amour et de résilience destiné à la nation française, est publié clandestinement quelques mois plus tard sous une couverture de papier jaune et blanc, puis réédité par les Éditions de Minuit. Son auteur ? Un certain « François la colère », alias Louis Aragon, qui dénonce au passage les fantômes et pantins de la débâcle – le « Roi Pétoche » (Philippe Pétain) et autres traîtres à la nation.

Mobilisé en septembre 1939 comme médecin auxiliaire, fait prisonnier par les Allemands à Angoulême (il parviendra à s'échapper), le prosateur a notamment été décoré de la croix de guerre avec palme ; mais, communiste convaincu, inépuisable ami de la liberté, il ne peut naturellement se résoudre à l'Occupation.

PVDE. ALL RIGHTS RESERVED 2026 /BRIDGEMAN IMAGES

POUR DISSOUDRE LE MENSONGE

La poésie, sous sa plume, devient donc le médium privilégié d'une authentique technique de « contrebande littéraire », consistant à mobiliser les formes les plus classiques de la poésie française pour faire passer, en sous-main, des messages patriotiques. Fureur sourde, rage lyrique pour dissoudre le mensonge. Collaborant, aux côtés de Queneau ou de Mauriac, aux *Lettres françaises*, Aragon travaille en parallèle à l'expansion du Comité national des écrivains de la zone sud, qui accueille les plumes de la Résistance. À la Libération, il sera, aux côtés d'Éluard, salué comme un héros, lui qui a fait de la langue une arme silencieuse. ■

F.C.

Figure majeure de la scène new romance, l'autrice de la saga *Seasons* est devenue l'une des romancières françaises les plus populaires à tout juste 30 ans. Rencontre au moment où cette jeune femme, qui connaît à la fois succès public et dédain du milieu littéraire, se lance dans la fiction historique.

Morgane Moncomble
LE JEU DE LA REINE

S'il fallait lui trouver un surnom, on opterait peut-être pour « Fée d'hiver ». Ou d'automne, de printemps ou d'été. Oui, voilà comment on aurait envie d'appeler Morgane Moncomble. Pour son prénom qui rappelle une créature à baguette (ou stylo) magique. Pour sa saga en quatre tomes, *Seasons,* qui lui a fait prendre son envol en librairies – même si elle touchait déjà un large lectorat. Pour son parcours aux airs, justement, de conte de fées. Mais aussi pour sa capacité depuis quelques années à faire lire un jeune public qui, peut-être, ne se serait pas plongé dans d'énormes pavés. À la joie de certains et au désespoir d'autres qui se désolent que cet engouement se porte sur ce genre mal aimé : la new romance. À ne pas confondre, évidemment – et ce malgré la proximité linguistique –, avec le courant du « nouveau roman », qu'on ne retrouve pas franchement dans le même rayon en librairies. Ne serait-ce que pour les couvertures colorées, aux antipodes du minimalisme esthétique de Minuit ou de la « Blanche » de Gallimard.

Colleen Hoover et Nathalie Sarraute ont-elles des lectrices en commun ? Toutes ces histoires d'amour, plus ou moins contrariées (ou contrariantes), au style simple et qu'on considère comme les descendantes des bon vieux Harlequin, ne relèveraient-elles pas de la littérature ? Avec un soupçon de provocation, on aurait tendance à ne pas voir de si grand écart avec certaines fictions « fréquentables » pour rentrée littéraire, narrant – osons la caricature – la relation entre une galeriste du 7e arrondissement, mariée à un architecte, et un pensionnaire de la Comédie-Française qui se révèle un pervers narcissique. Ou, version plus « sociale », le récit de la passion entre une enseignante d'une petite ville de province, mère de famille récemment divorcée, et un jeune migrant qui rêve d'Angleterre.

LA TÊTE PLEINE D'HISTOIRES INTROUVABLES

Voici quelques-unes de nos pensées, au moment où on se rend dans les locaux d'Hugo Publishing – leader, donc, du marché de la romance en général sur le territoire français –, sur les quais de Boulogne-Billancourt, pour rencontrer Morgane Moncomble. Celle-là même dont l'ascension relève, on y revient, du conte de fées. Et un constat s'impose dès qu'on la voit : elle est jeune, très jeune. Cette native d'Argenteuil a 30 ans, mais on lui en retirerait volontiers dix. Fille aînée d'une famille de cinq enfants où on ne lisait pas (« *enfin, ma mère, un peu* »), elle avoue « *ne pas avoir aimé tout de suite lire, encore moins écrire* ».

C'est vers l'âge de 11-12 ans qu'elle est contaminée par le virus des lettres, par l'intermédiaire d'une amie au collège. « *Elle m'a donné son livre préféré,* Sortilèges et sacs à main *de Sarah Mlynowski, en me disant qu'il fallait que je le lise. J'étais un peu sceptique, mais j'ai tenté.* » C'était l'époque *Twilight,* et voilà Morgane Moncomble partie pour dévorer tout ce qu'elle trouvait dans le domaine de l'imaginaire et de la fantasy pour adolescents. Cet engouement l'amène à constater qu'elle a la tête pleine d'histoires qu'elle ne trouve pas dans les bibliothèques et librairies et qu'elle a alors envie de coucher sur le papier. Ce qui ne manque pas d'ironie lorsqu'on sait qu'au départ elle a eu beaucoup de mal pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture… jusqu'à devenir une élève très studieuse en français et anglais – ses matières préférées –, au début de ses années collège. Là, en plus des rédactions, elle écrit donc, intuitivement, ses premières nouvelles. « *La première aboutie ? Oui, c'était dans ces eaux-là, à 12 ans. À la main, dans un carnet. Je l'avais fait lire à ma mère, et elle n'arrivait pas à croire qu'elle était de moi !* » Quasiment dans la foulée, l'apprentie écrivaine accouche d'un roman, avec vampires et loups-garous, de près de 200 pages ! Elle a alors… 13 ans ! Et elle les enchaîne, seule devant son ordinateur, tout en découvrant, au lycée, les œuvres de Victor Hugo, Jane Austen, Thomas Hardy ou des sœurs Brontë. Ayant pris un peu d'assurance, Morgane Moncomble commence à faire lire ses textes à ses amies. Elle pense alors que, même si l'écriture est sa passion, ce ne sera qu'un hobby. Le bac en poche (« *avec un 7 en philo* » !), elle s'inscrit en info-com à la Sorbonne, pour devenir, pourquoi pas, journaliste. Mais cela ne lui plaît pas et elle bascule en lettres modernes, afin de se tourner vers les métiers de l'édition. Laquelle ne tarderait pas à la rattraper, et pas du tout comme elle l'imaginait.

SYNDRÔME DE L'IMPOSTEUR

Depuis quelque temps, la romancière en herbe avait en effet choisi d'élargir son cercle de lectrices en mettant en ligne sa production. Sur la fameuse plateforme collaborative Wattpad. Un peu comme celle qui a été son « *modèle* » et une « *lueur d'espoir* », Anna Todd, l'autrice de la saga *After.* « *Je dois le confesser : je n'allais pas tellement en cours, la première année. Et c'est à ce moment-là que j'ai découvert toute la new romance, Colleen Hoover, Christina Lauren, etc.* » Dans l'océan des textes disponibles sur la Toile, *Viens, on s'aime* commence à trouver son lectorat, jusqu'à compter près d'un million de vues. Et ce qui devait arriver – vous connaissez la suite… : Morgane Moncomble reçoit un jour sur Facebook le message de •••

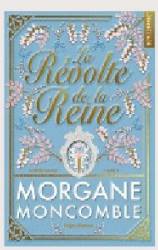
ANCIEN RÉGIME, PASSION MODERNE

Avec ce premier tome de sa trilogie *Inheritance*, Morgane Moncomble fait de Versailles le décor d'un duel amoureux incandescent, porté par une héroïne révoltante et révoltée.

Vue du château de Versailles depuis le jardin.

Prenez garde, un vent royal souffle sur la new romance. Entre jeux de pouvoir et idylles contrariées (qui ne sont pas sans rappeler la veine de la célèbre *Chronique des Bridgerton*), Morgane Moncomble signe *Inheritance*, une nouvelle trilogie dont le premier tome, *La Révolte de la reine*, installe les bases d'une saga traversée par le désir et le pouvoir. Au XVIIIe siècle, à la toute fin de l'Ancien Régime, le royaume de France ne tient qu'à un fil. Le peuple attend un héritier au roi. Devenu monarque après le décès de son frère aîné, Alexandre d'Arc du Lys, *« souverain fainéant et malade, dont les jours sont comptés »* se trouve dans l'obligation d'avoir une épouse, bien que persuadé de pouvoir régner seul. Dans ce contexte d'instabilité politique et dynastique, la survie du pouvoir passe autant par les alliances que par les apparences. Face à lui, Acacia, future reine de France dotée d'un sarcasme à toute épreuve, incarne immédiatement une résistance. Elle aurait donné beaucoup pour échapper à ce mariage forcé. Dès leur première rencontre, ni l'un ni l'autre ne s'entendent. Malgré tout, cette éternelle confrontation marque le début d'une tension érotique à faire trembler les miroirs de la galerie des Glaces. Tandis que la Révolution approche à grand pas, la nouvelle reine (qui ressemble à s'y méprendre à Marie-Antoinette !) devient la cible de tous les maux. L'écrivaine dresse le portrait d'une héroïne délicieusement révoltée et révoltante qui porte l'intrigue avec poigne. En s'appropriant une période trouble pour ancrer son récit, elle ne donne pas dans le roman historique, mais se plaît à s'en inspirer pour offrir une intrigue moderne, tout en plongeant son lecteur dans une atmosphère versaillaise. Entre relecture libre de l'Histoire et codes assumés de la new romance, le texte trouve son équilibre.

Marie Jouvin



EXTRAIT

★★★☆☆

INHERITANCE (T. 1). LA RÉVOLTE DE LA REINE.
MORGANE MONCOMBLE
576 P., HUGO ROMAN, 19,90 €

celle qui allait devenir son éditrice, aux éditions Hugo, lui proposant de faire lire le manuscrit dans la maison. Croyant à une blague, elle raconte cette approche à une amie, Emma, qui lui fait découvrir le pot aux roses : c'est elle qui avait justement alerté la professionnelle en question sur le phénomène *Viens, on s'aime* ! Les choses prennent forme quelques mois plus tard, lors du Festival New Romance à Bandol, autour d'une coupe de champagne avec feu Hugues de Saint Vincent, qui dirigeait alors Hugo et lui fait une proposition indécente – d'édition, comprenons-nous. Syndrome de l'imposteur oblige, Morgane Moncomble… hésite. Mais sa mère remet les choses en ordre et lui conseille vivement de vivre son rêve. Pour ne pas regretter. Et voilà *Viens, on s'aime* disponible en librairies courant 2017.

Là où tant de jeunes plumes ne rêvent que de couvertures et de maisons calibrées pour les distinctions automnales, la jeune femme ne pense que catalogue Hugo et romance. D'ailleurs, encore aujourd'hui – et ce malgré ou à cause de sa notoriété –, ses plus proches amis dans l'édition sont de près ou de loin dans ce genre et elle confie ne connaître personne dans la littérature dite « générale ». *« Nous ne sommes pas dans les mêmes coins, dans les salons ou festivals. »* Aurait-elle senti alors, à un moment ou un autre, une forme de mépris ? *« Je n'y pensais pas au début, j'avais 20 ans. Puis, lorsque avec mon attachée de presse on a essayé les médias traditionnels, on a bien dû constater qu'il y avait obstruction et peut-être un peu de snobisme. »*

« DES PONTS AVEC LE MONDE D'AUJOURD'HUI »

Les succès s'enchaînent, au rythme d'au moins un roman par an. Jusqu'à devenir vertigineux avec la tétralogie *Seasons – Un automne pour te pardonner, Un hiver pour te résister, Un printemps pour te succomber* et *Un été pour te retrouver*. On parle de près d'un million d'exemplaires pour les quatre tomes réunis, rien qu'en France (sans compter les traductions en sept langues). *« Comme je m'ennuie très vite, j'ai besoin de challenges. Aussi, je me suis dit que j'allais me lancer dans une saga. En quatre tomes, mais aux ambiances très différentes. Le chiffre m'a alors fait penser aux saisons. »* La romancière se lance dans l'aventure sans se rendre totalement compte de l'ampleur de l'entreprise. *« J'avais un peu sous-évalué la somme de travail et le rythme à tenir »*,

BRIDGEMAN IMAGES

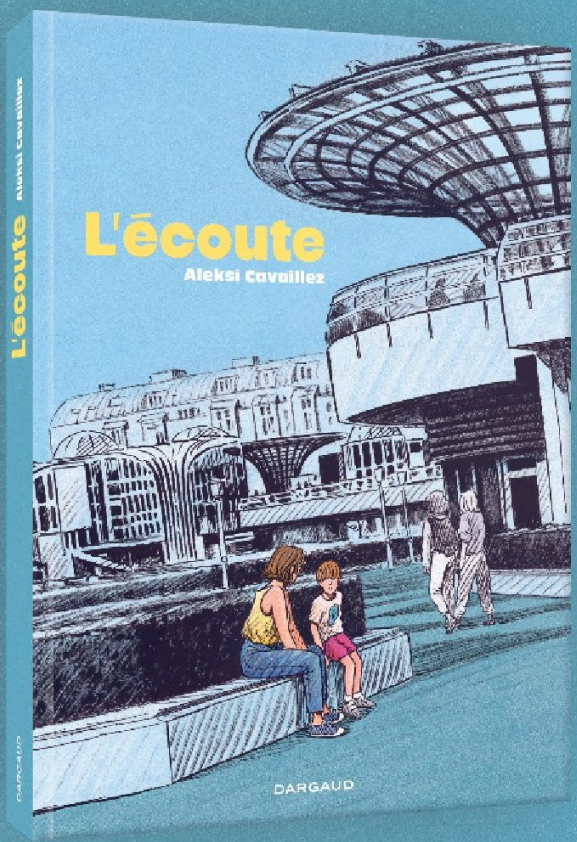
Kirsten Dunst dans le rôle-titre de *Marie-Antoinette*, de Sofia Coppola.

reconnaît celle qui imagine d'abord toute l'intrigue et les personnages avant de passer à la phase d'écriture (« *environ un mois pour un roman, et je ne compte plus les heures à ce moment-là* ») et le travail de réécriture et de correction (« *notamment sur les premiers chapitres, que je recommence je ne sais combien de fois* »).

Aujourd'hui, non sans panache, elle ose le roman historique – ou romance historique, fantaisie historique, comme vous voudrez – avec *La Révolte de la reine*, premier tome de sa nouvelle série *Inheritance*. Une réécriture de la vie de Marie-Antoinette, qui n'a guère à voir avec les travaux de François Furet ou Simone Bertière. « *Cela faisait sept-huit ans qu'un tel projet me traînait dans la tête, mais je ne me sentais pas légitime* », avoue-t-elle humblement. « *Mais, après la déferlante* Seasons, *j'ai eu besoin d'une pause et je suis partie en Corée. C'est là-bas que j'ai eu l'idée d'une trilogie historique, très féministe, autour de femmes libres et de transmission de siècle en siècle, une fois encore avec des ambiances très variées selon les volumes. Le tout en faisant naturellement des ponts avec le monde d'aujourd'hui.* » S'inspirant de Stefan Zweig et de Sofia Coppola (« *sans oublier divers documentaires et une visite guidée à Versailles* »), Morgane Moncomble revendique dès la préface jouer avec la réalité historique et les anachronismes, un peu à la manière de la *Chronique des Bridgerton*. Elle n'imaginait toutefois pas les reproches de certains puristes – « *Ça a été plus violent que prévu, je croyais que les gens étaient prêts pour ça ! Heureusement, mes lecteurs m'ont suivie dans cette aventure, et je me suis aperçue que j'avais même un peu plus de garçons sur cet ouvrage !* »

Meilleur symbole de cette affirmation de la fiction : Marie-Antoinette est ici baptisée Acacia. « *Ma petite marque de fabrique, c'est de donner un nom de fleur à mes héroïnes. Là, j'arrive un peu à court, mais je vais faire des recherches.* » Preuve que l'écriture peut être aussi une affaire de botanique et que l'édition, ce milieu plein d'épines capable de vous envoyer du jour au lendemain sur les roses, sait aussi faire fructifier ses jeunes pousses. Lesquelles deviennent parfois de beaux bouquets garnis. ■ **Baptiste Liger**

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*



© Cavaillez / Dargaud (2026)

L'écoute

Aleksi Cavaillez

Entre souvenirs réels et fiction, un récit sensible et poétique sur la surdité mais aussi sur la force de l'imaginaire et du lien humain.

Paris, fin des années 1980…
Quelque temps après son entrée brutale dans le monde du silence, un enfant est captivé par une femme chantant au pied des colonnes du Palais-Royal. À partir de cette vision se construit un récit tout en mouvement où l'histoire réelle et la fiction s'associent pour mieux faire ressortir ce qu'il y a de plus fort en nous : le besoin de communication et de partage.

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

Que reste-t-il du Lisbonne de Fernando Pessoa ? À l'occasion de la parution d'une excellente biographie de l'auteur du *Livre de l'intranquillité*, petite visite de la cité portugaise, où le fantôme de l'écrivain rôde toujours d'un quartier à l'autre. Entre statues, plaques commémoratives, photos et hommages dans les cafés, sur fond de fado.

Fernando Pessoa et ses pairs lusitaniens

L'ESPRIT DE LISBONNE

LISBOA PESOA HOTEL

Fernando Pessoa est assis en terrasse du café A Brasileira, accoudé à une petite table ronde. Autour de lui, quelques badauds bavardent, dégustent un pastel de nata et un café ; à sa gauche, une chaise vide semble inviter les curieux à prendre place à ses côtés. Le bronze de la statue est patiné par les mains venues se poser sur son épaule, le temps d'une photo ou d'une salutation amicale au génie de l'un des plus célèbres et fascinants auteurs portugais du XX^e^ siècle. La scène a pourtant quelque chose de dissonant : la sculpture, inaugurée en 1988 pour le centenaire de sa naissance, fige depuis bientôt quarante ans un homme que l'on connaît pourtant comme l'un des plus insaisissables de son temps.

La plus célèbre photographie de Pessoa nous vient alors à l'esprit : on y voit le poète déambulant dans les rues de Lisbonne, impeccable avec son chapeau et son éternel costume trois pièces – il porta, toute sa vie, une grande attention à l'élégance de ses tenues –, son carnet vissé à la main. Toujours en mouvement, insondable ; voilà l'image que la postérité retient du poète.

Quelques rues plus haut, une statue de Luís de Camões, l'un des plus grands poètes portugais, trône au milieu d'une place. Son regard est tourné vers le lieu où naquit Pessoa, comme un symbole de transmission entre les deux hommes de lettres lusitaniens. Il suffit de cinq minutes de marche pour atteindre le Largo de São Carlos, petite place calme, baignée de soleil. Les cloches sonnent une heure où la ville fourmille, mais devant l'immeuble, nul autre son que celui, solennel, qui inspira en 1914 au poète les vers de « Ô cloche de mon village » : « *Plaintive dans*

De gauche à droite : dans le quartier du Chiado, à Lisbonne, la statue de Fernando Pessoa invitant à rejoindre sa table devant le café A Brasileira. Et celle du poète Luís de Camões, sur la place du même nom.

l'après-midi paisible, / Chacun de tes coups / Retentit dans mon âme. »

Là, une autre statue de Pessoa fait face aux flâneurs : un homme debout, haut de plus de 3 mètres, les mains derrière le dos, un livre ouvert à la place du visage. Le bronze ici n'est pas abîmé par les mains des touristes. Peut-être le serait-il si la statue arborait les lunettes au cadre épais de l'auteur, son chapeau et sa moustache ? Elle ressemble pourtant beaucoup à l'image que l'on peut se faire de l'écrivain : une figure immense, monumentale, dont l'identité se fond dans l'objet-livre.

LE CHEVALIER DE PAS, SON AMI IMAGINAIRE

Le 13 juin 1888, à 15 h 20, Pessoa voit le jour au quatrième étage de cet immeuble qui fait face à l'opéra de Lisbonne. Là, son père, Joaquim de Seabra Pessoa, fonctionnaire le jour, travaille comme critique musical le soir. Maria Magdalena Pinheiro Nogueira, son épouse, est une femme érudite, multilingue, ponctuellement poète elle-même. Le couple baptise son premier né à la Basilique Notre-Dame des Martyrs, à quelques minutes de là. Voilà le cadre paisible, le village, qui voit les cinq premières années de la vie du poète, et le surgissement de son premier hétéronyme, le chevalier de Pas. Ce dernier tient auprès du jeune Pessoa le rôle d'un ami imaginaire augmenté d'une charge littéraire : le jeune garçon s'amuse à prendre la plume au nom du chevalier français, s'écrivant à lui-même. Il explique dans sa correspondance ce besoin, depuis l'enfance, « *d'agrandir le monde avec des personnalités fictives* », besoin excédant celui de jouer à la poupée et plus encore, besoin qui ne l'a jamais quitté. C'est aussi à cette époque qu'il crée le journal *O Palrador*, qui comptera en tout cinq exemplaires. Le jeune Pessoa en imagine les différents membres de la rédaction ; chacun sa chronique, sa plume et sa spécialité… Plus tard, il se passionne pour Walt Whitman. Ce dernier n'avait-il pas écrit « *I am large, I contain multitudes* » ?

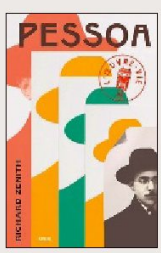
Lorsque Joachim Pessoa décède de la tuberculose en 1893, la famille déménage dans un appartement plus modeste, où elle vivra durant trois ans. Peu de temps après la mort du second enfant du couple, Maria Magdalena se remarie à João Miguel Rosa, alors capitaine de navire. Quand, au début de l'année 1896, ce dernier est nommé consul du Portugal à Durban, en Afrique du Sud, il invite son épouse à le rejoindre. La famille y réside pendant neuf années.

Permettons-nous un léger saut dans le temps. En 1905, Pessoa a 17 ans. Après le lycée à Durban, il a été reçu premier à •••

UN DESTIN ET SES MYSTÈRES

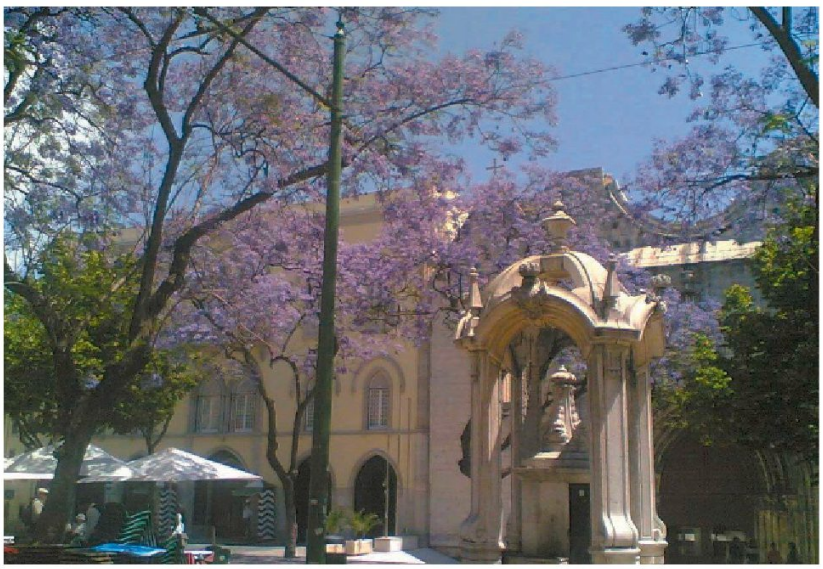
Pessoa. L'œuvre-vie, de Richard Zenith, biographie finaliste du prix Pulitzer 2022, vient d'être traduite en français, apportant un très précieux complément à notre connaissance de cet auteur si énigmatique.

On pourrait dire que les quatre plus grands poètes portugais au XXe siècle furent Fernando Pessoa », annonce Richard Zenith dans son prologue. Il ne fallait rien de moins pour légitimer l'ambition de ce copieux volume de plus de 1200 pages, redessinant la vie de l'auteur lusitanien aux multiples hétéronymes et les mystères qui l'entourent. À sa mort, une malle renfermant près de 27 000 manuscrits et fragments textuels est retrouvée dans l'appartement de cet employé de bureau féru de littérature et de philosophie. L'exploration de l'ensemble reste inachevée : le travail de recherche de près de treize années de Richard Zenith est donc, à ce jour, le plus complet jamais entrepris. Traversée quasiment cinématographique de la vie du poète, croisée avec l'histoire du Portugal au XXe siècle, *Pessoa. L'œuvre-vie* est impressionnante de précision et de rythme, jamais assommante malgré sa densité. L'envergure de cette entreprise, conjuguée à la qualité du récit et à la fascination que ne peut qu'exercer la figure de Pessoa, en fait un ouvrage biographique déjà incontournable en la matière. **M.M.**



★★★★★
PESSOA. L'ŒUVRE-VIE [PESSOA. A BIOGRAPHY]
RICHARD ZENITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NICOLAS RICHARD, 1280 P., SEUIL, 39,90 €

LROCHA/WIKIPEDIA - CHABE01/WIKIPEDIA



l'examen intermédiaire en arts, et retrouve définitivement la capitale portugaise pour suivre des cours à l'École des arts et des lettres. Lisbonne dès lors devient indissociable de son existence, de la même manière qu'il en devient lui-même une part.

À quatre minutes à pied de la basilique des Martyrs, nous voici sur le Largo do Carmo, placette ombragée par les feuilles d'immenses jacarandas. De part et d'autre, deux cafés se font face, dont l'un diffuse, pour le plaisir des touristes, une chanson d'Amália Rodrigues. Comme Pessoa, la célèbre *fadista* fut identifiée par le régime salazariste en tant que fierté nationale, ce qui lui valut d'ailleurs d'être un temps boudée par le public suite à la chute du régime. À l'inverse, l'auteur du *Livre de l'intranquillité* se montra extrêmement critique à l'égard de la dictature de l'Estado Novo dont la montée en puissance marqua les dernières années de vie.

Le Largo do Carmo abrite également l'entrée des ruines du couvent des Carmes, laissé à ciel ouvert depuis le tremblement de terre de 1755. C'est face à cette ancienne église gothique que vécut Pessoa pendant quelques mois en 1911, après la faillite de son entreprise d'imprimerie et d'édition. À la fenêtre du premier étage, où le logeait son cousin, on aperçoit, imprimé sur la vitre, un autocollant ou pochoir grandeur nature : une silhouette qui semble en mouvement, un chapeau, des lunettes, une petite moustache, un papier à la main…

LES GRANDES PERSONNES DE PESSOA

L'année 1914 marque un tournant littéraire dans la vie de Pessoa, avec l'apparition de trois de ses plus importants hétéronymes. Ceux-ci ne sont ni des pseudonymes ni des personnages de fiction, mais bien des identités, des personnes distinctes – notons ici que « personne », en portugais, se dit « pessoa » ! – qui constituent l'œuvre pessoenne et son originalité. Les plus célèbres d'entre eux sont Alberto Caeiro, poète de la nature et des sens, Álvaro de Campos, écrivain de la ville et du modernisme, et Ricardo Reis, qui symbolise une philosophie de l'équilibre. Notons enfin le nom de Bernardo Soares, assistant comptable et auteur du *Livre de l'intranquillité*, « semi-hétéronyme », •••

En haut : l'ascenseur de Santa Justa menant à la gare du Rossio, point d'observation de Pessoa. En bas : le Largo do Carmo, place où il vécut quelques mois.

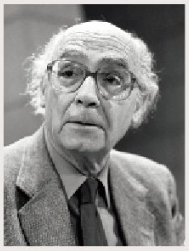
FLORENT PÉCASSOU/WIKIPEDIA - RUIPEDROCARVALHO/WIKIPEDIA

DIX FIGURES DE LA LITTÉRATURE PORTUGAISE

Entre classiques incontournables et découvertes contemporaines, petit panorama subjectif de ce pan des lettres lusophones.

FERNANDO PESSOA

S'il fallait n'en citer qu'un, ce serait forcément lui, Fernando Pessoa (1888-1935) le plus célèbre écrivain portugais… Les plus célèbres, plutôt, avec ses multiples hétéronymes, Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Álvaro de Campos et d'autres, chacun doté de sa personnalité propre. Un continent littéraire à eux tous seuls, dominé par *Le Livre de l'intranquillité*.



JOSÉ SARAMAGO

Seul écrivain lusophone à avoir reçu le Nobel de littérature (1998), José Saramago (1922-2010) s'est distingué notamment par ses scénarios fantastiques, prétextes à de savantes méditations sur l'époque et la condition humaine. Un livre pour commencer ? *Les Intermittences de la mort* où, la mort, soudain, cesse de frapper…

JOSÉ MARIA DE EÇA DE QUEIRÓS

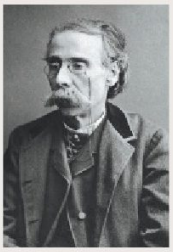
Présenté chez nous tantôt comme l'équivalent de Zola, tantôt comme celui de Flaubert, Eça de Queirós (1845-1900) reste le grand classique du XIXe siècle, introducteur du naturalisme et génial observateur de la société de son temps. Parmi ses chefs-d'œuvre, *Le Crime du Padre Amaro*, adapté au cinéma en 2002.

LÍDIA JORGE

Dès *La Journée des prodiges*, son premier roman, en 1980, Lídia Jorge s'impose comme une voix majeure de la littérature post-révolution des Œillets. Marquée par les questions de l'histoire coloniale et de la condition des femmes, son œuvre est considérée aujourd'hui comme classique : elle a même une bibliothèque à son nom, à Albufeira.

ANTÓNIO LOBO ANTUNES

Disparu le 5 mars à 83 ans *(lire page 58)* et éternel « rival » de José Saramago, António Lobo Antunes, psychiatre devenu écrivain, a gagné une célébrité instantanée dès ses premiers romans où il évoque son expérience de médecin militaire en Angola. Son œuvre âpre, dense, avec ses intrigues non linéaires, en fait un auteur difficile, mais fascinant.

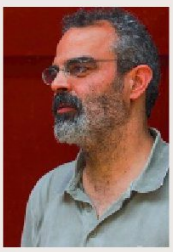


CAMILO CASTELO BRANCO

Peu connu en France, Camilo Castelo Branco (1825-1890) est un monument pour les Portugais, qui le désignent en général par son seul prénom. Considéré comme l'un des maîtres du roman moderne, il est l'auteur d'une œuvre considérable que certains comparent parfois à « La Comédie humaine » de Balzac.

AGUSTINA BESSA-LUÍS

Romans, contes, pièces, poèmes, essais, y a-t-il un genre qu'Agustina Bessa-Luís (1922-2019) n'a pas pratiqué ? Honorée par de nombreux prix dont le prestigieux Camões, son œuvre inclassable, avec son style tranchant, dissèque la société portugaise et l'âme humaine avec une rare lucidité. Manoel de Oliveira portera plusieurs de ses livres à l'écran.



GONÇALO M. TAVARES

S'il fallait désigner l'écrivain portugais vivant le plus connu aujourd'hui, c'est à lui qu'on penserait : né en 1970, Gonçalo M. Tavares est l'auteur d'une œuvre savante et très originale, marquée notamment par le fameux cycle du « *Bairro* » (le quartier), contes insolites autour de personnages portant les noms d'écrivains fameux.

SOPHIA DE MELLO BREYNER ANDRESEN

Femme engagée, poétesse majeure, Sophia de Mello Breyner Andresen (1919-2004) fut l'une des personnalités marquantes du siècle dernier au Portugal, entrée au Panthéon national en 2014. Son recueil de poèmes *Livro Sexto* est un classique, tout comme ses *Contos Exemplares* traduits chez nous par Alice Caffarel et Claire Cayron.

MIA COUTO

Écrivain mozambicain de langue portugaise, Mia Couto, 70 ans, s'est fait connaître dès son premier roman, *Terre somnambule*, sur l'errance d'un enfant et d'un vieillard dans un Mozambique défiguré par la guerre, inspiré du réalisme magique brésilien. Ses textes suivants, au lyrisme hanté, lui ont valu une place dans l'antichambre du Prix Nobel. »

Jean Hurtin

NATIONAL LIBRARY OF PORTUGAL LIVROS QUETZAL, S.A. E MARIA JOSÉ DE LENCASTRE - INTERFOTO/AKG-IMAGES - LUIS DA CRUZ PHOTO- GEORGES SEGUIN - PORTO : LIVRARIA CIVILISAÇÃO - ARQUIVOS RTP - JOANA-CAIANO-/MAISON DE LA POÉSIE -UNIVERSIDADE DE AVEIRO - PHILIPPE MATSAS/ED. METAILIÉ

De gauche à droite : la place Dom João da Câmara, où le poète et Ophélia, sa bien-aimée, se donnaient rendez-vous. La Casa Fernando Pessoa, musée qui lui est consacré.

en ce que son existence est extrêmement proche de celle de Pessoa. Chacun possède sa propre biographie, sa signature, son style littéraire… et son thème astral, établi par un autre hétéronyme, l'astrologue Raphael Baldaya.

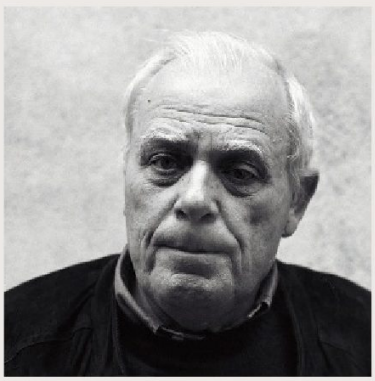
Dans une lettre de 1935 à son ami Adolfo Casais Monteiro, le poète met en scène l'apparition simultanée de Caeiro, Campos et Reis, le 8 mars 1914, « Jour triomphal » où ceux-ci lui inspirent plus de trente poèmes dont il noircit frénétiquement les pages de son carnet. À partir de cette époque, Pessoa embrasse la multiplicité, joue des différences et rivalités littéraires, philosophiques et politiques de ses identités. Pensa-t-il à la postérité ? Souhaitait-il troubler ses futurs biographes lorsqu'il correspondait, d'une certaine manière, avec lui-même ? Ou allait-il simplement au bout de son geste littéraire ? La découverte de la malle de manuscrits, à sa mort, révéla l'existence de près d'une centaine d'hétéronymes – la plupart associés à quelques vers ou quelques pages. Il écrivit : *« Mon âme est un orchestre caché ; je ne sais quels instruments jouent et grincent, cordes et harpes, timbales et tambours, en moi. Je ne me connais que comme symphonie. »*

IL AIMAIT SENTIR L'ODEUR DU LOINTAIN EN GARE

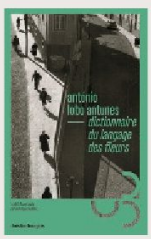
L'itinéraire reliant le Largo do Carmo à la gare du Rossio permet de passer devant le célèbre ascenseur de Santa Justa, qui raccorde la ville haute à la ville

CAS DE CONSCIENCES

Autre voix de la littérature portugaise, António Lobo Antunes fait entendre celle de Julio, militant communiste homosexuel sous Salazar, dans son saisissant *Dictionnaire du langage des fleurs.*



António Lobo Antunes, dont les obsèques en mars dernier donnèrent lieu à un jour de deuil national au Portugal, affirmait avoir puisé dans son expérience de psychiatre son goût du flux de conscience et des voix intérieures en tant que romancier. Dans *Dictionnaire du langage des fleurs*, l'un de ses derniers textes, chaque chapitre est constitué d'une unique phrase, obliquant au gré d'associations d'idées entre souvenirs marquants, préoccupations ressassées, sensations agréables ou lancinantes, racontés du point de vue d'un personnage qui a connu Julio. Ce dernier est l'héritier d'un vaste domaine agricole qui périclite, devenu membre du Parti communiste sous la dictature de Salazar. Traqué par la police politique, il est aussi réprouvé dans son propre camp en tant qu'homosexuel. Les voix s'empilent plus qu'une histoire ne se déroule. Le lecteur s'efforcera de la reconstituer, s'imprégnant du combat politique au quotidien, d'une sensualité diversement assumée, de l'obsession de tous pour le temps qui passe, de la misère des quartiers où se planquent les militants et des rapports de classe les plus insidieux malgré la sincérité des êtres. Chacun se raconte lui-même plutôt que Julio, et la vérité de ces portraits déstructurés s'avère saisissante. **Antoine Faure**



★★★★☆
DICTIONNAIRE DU LANGAGE DES FLEURS [DICCIONARIO DA LINGUAGEM DAS FLORES]
ANTÓNIO LOBO ANTUNES
TRADUIT DU PORTUGAIS PAR DOMINIQUE NÉDELLEC, 416P., CHRISTIAN BOURGOIS, 26 €. EN LIBRAIRIES LE 4 JUIN.

DR - MATHIEU BOURGOIS/CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

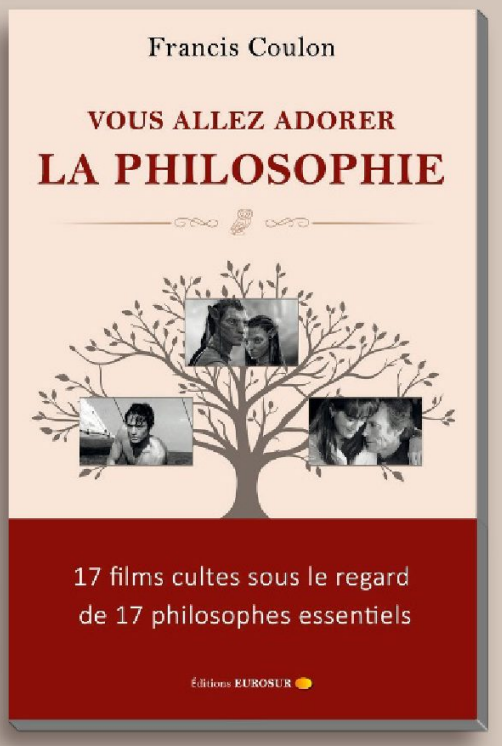
basse. Ce crochet touristique effectué, le visiteur débouchera sur l'imposante gare du Rossio, où l'écrivain allait parfois observer les voyageurs. Pour Antonio Tabucchi, passionné et spécialiste de Pessoa, ce dernier aimait sentir l'odeur du lointain sur les passagers arrivant en gare – ce même plaisir du voyage immobile qu'exhale *le Livre de l'intranquillité*. En face de la gare, voici la place Dom João da Câmara. Au numéro 4, Ophélia Queiroz, seul amour connu du poète, séjournait régulièrement dans l'appartement de sa sœur. Au balcon du deuxième étage, elle guettait les arrivées de son aimé lors de leurs rendez-vous. Celui-ci alors se signalait à elle depuis le trottoir par des gestes et postures comiques qui faisaient rire la jeune femme.

Si l'on se dirige vers le Tage, on passera vers la célèbre Rua dos Douradores, où vivait et travaillait le double de Bernardo Soares. À l'angle de la rue Santa Justa, un café, l'Antiga Casa Pessoa, était un lieu d'habitudes de l'auteur. Chose amusante, le nom du troquet n'est pas un hommage à son passage, mais un heureux accident homonymique… Il suffira ensuite de suivre la Rua da Prata – où l'écrivain travailla les dernières années de sa vie – pour déboucher sur la place du Commerce et sa superbe vue sur les rives du fleuve, célébrée par les vers de Bernardo Soares: *« J'aime le Tage pour la vaste cité qui se trouve sur ses bords. Aucun bouquet ne vaut pour moi, resplendissant sous le soleil, la gerbe de couleurs de Lisbonne. »*

> Il explique dans sa correspondance ce besoin, depuis l'enfance, « d'agrandir le monde avec des personnalités fictives »

Plus éloigné des berges, le quartier Campo de Ourique abrite la Casa Fernando Pessoa, consacré à la vie et l'œuvre du poète. Si les deux étages supérieurs du musée offrent une découverte de son œuvre et de sa biographie, le premier niveau abrite le dernier appartement du poète, où il vécut avec sa mère et ses demi-frères et sœurs dès 1920. En arrivant dans l'appartement reconstitué, l'on ne peut s'empêcher de chercher la célèbre malle; celle retrouvée chez le poète à sa mort, celle contenant les 27 000 textes de l'auteur. Nos yeux ne la trouveront point: elle est aujourd'hui détenue par un collectionneur privé. Les manuscrits, quant à eux, sont entre les mains de chercheurs, qui n'ont pas encore, à l'heure actuelle, terminé leur étude. Toujours en suspens, la connaissance que l'on a de Pessoa et de son œuvre ne cessera donc d'augmenter à chaque texte exhumé. Une perspective qui résonne avec les derniers mots de l'auteur, qui closent l'exposition. En 1935, Pessoa est admis à l'hôpital pour des douleurs abdominales, et meurt quelques jours plus tard, après avoir tracé quelques mots sur un papier. Dans une vitrine illuminée, les lettres, formées au crayon, sont à peine lisibles: *« I know not what tomorrow will bring »*. ■

Margaux Morasso



200 pages - 19.50€

Et si les films que nous aimons étaient aussi des leçons de philosophie ?

De *Plein soleil* à *Sur la route de Madison*, Francis Coulon éclaire les grandes questions existentielles sous le regard et la pensée de Platon, Kant, Hannah Arendt, René Girard...

Se distraire en philosophant et redécouvrir des chefs-d'œuvre du 7ème art !

Éditions EUROSUR

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre célèbre intervieweur propose dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous vous retranscrivons une version courte dans nos pages. Pour ce numéro de juin, il a interrogé OLIVIA RUIZ qui signe *¡Vamos!*, l'histoire de Lola, une mère partie faire le tour du monde avec son jeune fils. L'occasion d'un double apprentissage.

« Raconter cette histoire est devenu une urgence »

Pourquoi êtes-vous entrée en littérature ? Chanter ne comblait pas votre désir de création et de partage ?

Olivia Ruiz. Franchement si ! Mais si certains ont la chance d'avoir de bonnes fées dans la vie, moi, j'ai rencontré un elfe, Mathias Malzieu. Il y a vingt ans déjà, Mathias me disait « tu es une romancière qui s'ignore ». Je lui répondais, toi, tu es un homme un peu trop amoureux. Il a insisté, il a bien fait. Et puis, j'aime dérouter les gens. Être là où on ne m'attend pas me plaît, plus par goût du jeu que par ambition.

Comment s'est imposée à vous l'histoire de cette mère, Lola, qui emmène son jeune garçon, Ennio, dans un voyage d'une année autour du monde ?

O.R. *¡Vamos !* est né de ma plus grande peur : disparaître avant d'avoir pu profiter du spectacle merveilleux de voir grandir mon fils, Nino. Une angoisse accrue par la découverte d'une statistique : 75 % du temps partagé par un parent avec son enfant se passe avant ses 12 ans. Raconter cette histoire est devenu une urgence. J'ai eu l'impression tout à coup qu'il fallait vivre un chronomètre à la main, ne rien rater, ne pas passer à côté du temps qui nous reste.

Qu'apprend Ennio, le fils de votre héroïne, au cours de ce voyage ?

O.R. Et plus encore, au cours des rencontres ! Regarder l'autre avec bienveillance, l'utiliser comme un miroir pour se remettre en question, nourrir et accepter sa propre métamorphose, savoir renoncer parfois. Lola découvre aussi qu'elle peut apprendre beaucoup de son fils. Nos enfants nous éduquent autant que nous les éduquons.

***« Ce n'est pas seulement notre histoire qui nous fait mais nous qui faisons notre histoire »*, écrivez-vous, adoptant ainsi un point de vue différent de vos deux premiers romans axés sur votre passé familial…**

O.R. J'ai 46 ans et je regarde surtout devant moi, attentive à ce petit être qui grandit sous mes yeux. Tout à coup, mon propre héritage devient secondaire. Certes, je suis fascinée par l'épigénétique et la psychogénéalogie mais notre passé ne doit pas devenir un poids. Il faut savoir s'en détacher et s'intéresser à ce qui nous fait avancer.

Lola et son fils dialoguent beaucoup, cela donne des échanges savoureux. Comment les avez-vous travaillés ?

O.R. Pour ce qui concerne Ennio, je me suis inspiré de mon fils. Il va falloir que je lui reverse des droits d'auteur *(rires)*. « Wesh », « c'est trop satisfaisant », « claqué au sol »… Il est certain que ces expressions ne viennent pas de moi. Je découvre auprès de cet enfant cette nouvelle forme de langage qui me rend parfois dingue. Quant à Lola, j'ai beaucoup écouté mes amies, hautes en couleur, chacune dans son registre, avec leurs préoccupations de mère.

Vous abordez un sujet douloureux, le harcèlement scolaire. Pourquoi trouve-t-il sa place dans ce roman ?

O.R. Tout simplement parce que j'en ai été victime. J'ai subi cette forme d'agression entre 9 et 12 ans. Le rapport à mon corps en a été très dégradé, il m'a fallu des années de reconstruction, et c'est la danse qui m'a réparée. Mais je garde encore aujourd'hui une dysmorphophobie latente. Je ne suis capable d'en parler sans m'effondrer que depuis une dizaine d'années. Ça me brise d'imaginer que des gosses subissent ça au quotidien et que les enseignants ne sont pas suffisamment épaulés pour lutter contre ce fléau. ■

Propos recueillis par B. Le.

EXTRAIT

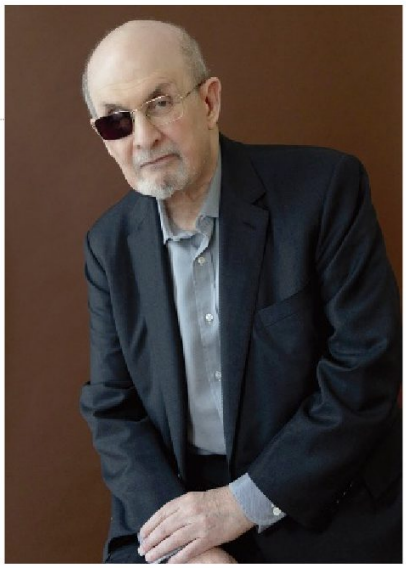
★★★☆☆
¡VAMOS!
OLIVIA RUIZ
234 P., JC LATTÈS, 20 ; 90 €

➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur ouest-france.fr à partir du 28 mai.

AUDREY SOVIGNET - MARIE ROUGE/JC LATTÈS

72

DES NOUVELLES DE **SALMAN RUSHDIE**



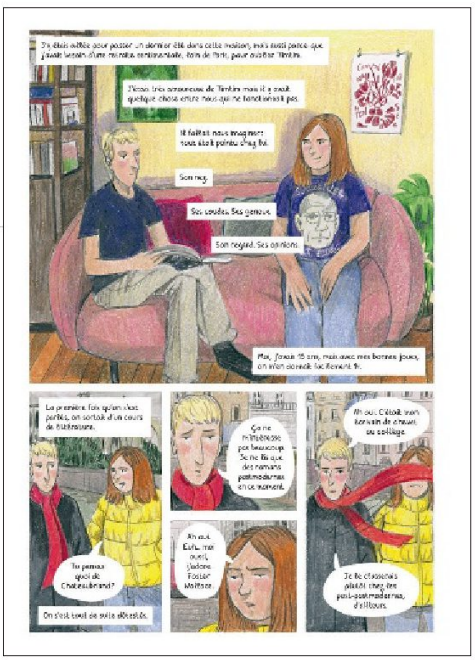
68

MARIE-BERNADETTE DUPUY, UNE SAGA CHARENTAISE

LE CAHIER CRITIQUE

82

PREMIÈRES CASES POUR **LOUISE JANET**



88

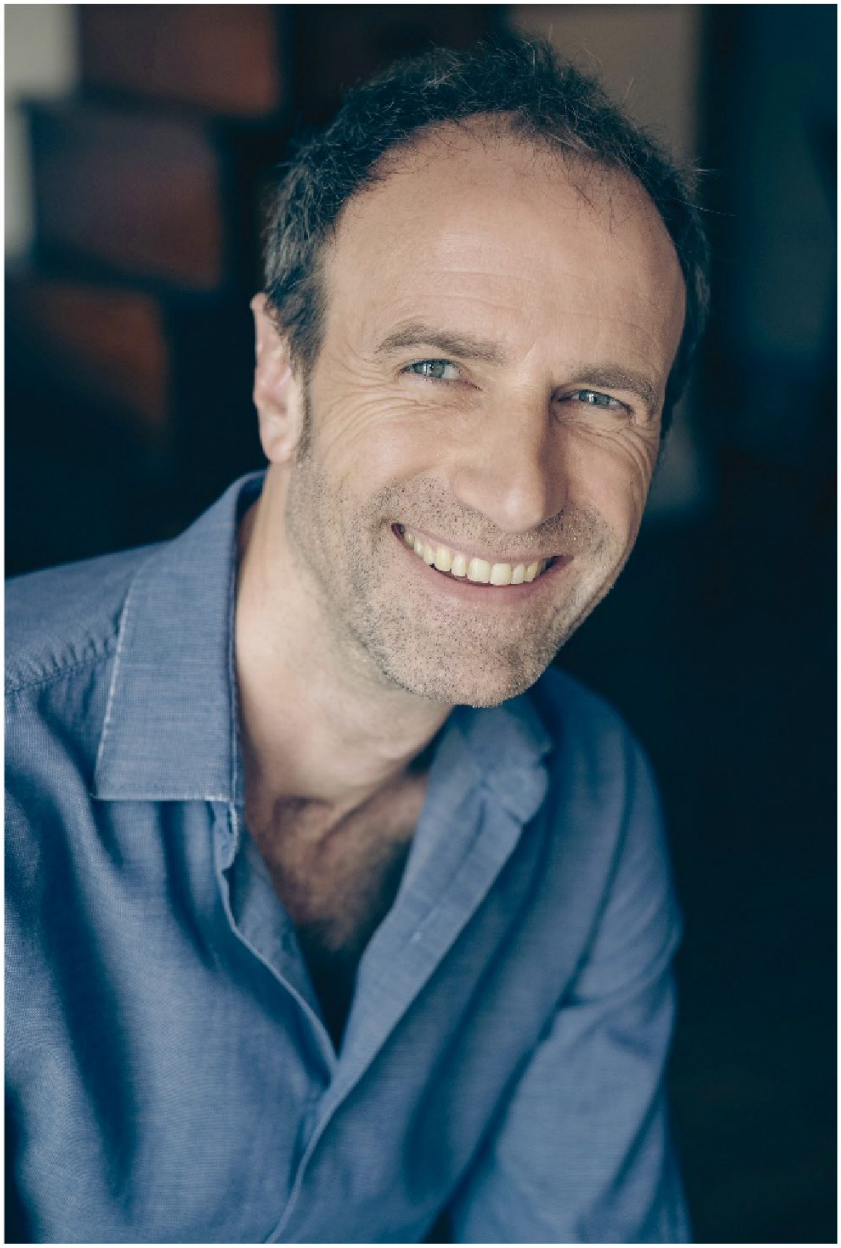
MARC BLOCH PANTHÉONISÉ

ED/JCL/WIKIPEDIA - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - LOUISE JANET/L'EMPLOYÉ.E DU MOI 2026 - WIKIPEDIA

ROMAIN LEMIRE

Inceste, masculin pluriel

À 50 ans, le parolier, comédien, chanteur et musicien a publié *Clément*, récit des viols commis par son père sur ses frères et sur lui-même. Son livre, dans la lignée de ceux de Christine Angot, Camille Kouchner et Neige Sinno, a été distingué en mai par le Goncourt du premier roman.



MARIE MAGNIN/DIVERGENCE/LE CHERCHE-MIDI

Début janvier 2021, alors que la France se remet lentement des repas de fêtes avalés de travers sous les masques FFP2, une vague que personne n'a vu venir emporte les vœux convenus et les résolutions d'un mois sans alcool. Des milliers de témoignages de victimes arrivent sur Twitter (aujourd'hui X) sous le hashtag MeTooInceste. Chaque message raconte comment à 5, 10 ou 15 ans une enfance a été brisée par le viol d'un proche – père, frère, cousin, oncle, grand-père. À l'origine de cette libération de la parole, le roman de Camille Kouchner, *La Familia grande*, paru le 7 janvier. La fille de l'ancien ministre relate dans ce récit comment son frère jumeau a été violé par leur beau-père, le politologue Olivier Duhamel.

Parmi les victimes qui se confient sur les réseaux sociaux, Romain Lemire. « *Écolier, je me rêvais déjà écrivain, j'ai toujours eu envie d'écrire des romans* », confie-t-il. Auteur de fictions dramatiques pour France Inter et de sketchs humoristiques pour M6, il est également chanteur et acteur. On l'a vu au théâtre aux côtés de François Morel, dans *J'ai des doutes* et *Tous les marins sont des chanteurs*. C'est d'ailleurs un commentaire élogieux de ce dernier que l'on peut lire sur le bandeau de la couverture de *Clément*, récompensé début mai par le Goncourt du premier roman.

SOUFFLER LES MOTS À L'ENFANT QU'IL FUT

Cinq ans après son témoignage sur MeTooInceste, Romain Lemire a continué de briser le tabou de l'inceste avec une autofiction, à laquelle il a associé ses frères, l'historien Vincent Lemire et le comédien Emmanuel Lemire. Tous trois ont été victimes de l'inceste infligé par leur père. « *Clément est le personnage principal du roman, et comme il s'agit d'un roman d'autofiction, il est un médiateur entre l'auteur et le lecteur,* explique Romain Lemire. *J'ai pu lui souffler les mots que l'enfant que j'étais n'avait pas à l'époque […]. Je n'aurais jamais pu aller aussi loin dans les arcanes de notre intimité, à lui et moi, si je m'étais lancé dans une autobiographie ou un témoignage. C'est un roman qui déplie minutieusement les mécanismes psychiques d'une victime*

ignorante d'elle-même […]. Il y a dans le livre une phrase qui pose le postulat du récit : "Si je n'écris pas tout, je n'écris rien." »

La famille Drelin où grandit Clément paraît heureuse. Le père, André, est prof, la mère, Hélène, éditrice. Avec leurs enfants, Pierre, Estelle, Victor et Clément, ils sortent au théâtre, parlent de tout. La vie s'écoule entre le quartier de Montparnasse, à Paris, et des maisons d'amis en Normandie ou en Bourgogne. Lors de vacances à Belle-Île, André viole son plus jeune fils, âgé de 7 ans. Les actes se répètent jusqu'aux 14 ans de l'enfant, quand le père se suicide après les révélations de l'aîné.

DONNER « DU COURAGE, DE L'ÉLAN, DE LA FORCE »

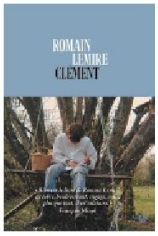
Pourquoi pense-t-on toujours, contre tous les chiffres, que cela n'arrive pas dans les milieux aisés ? « *C'est une erreur de le croire,* déclare Romain Lemire. *Les études s'accordent à démontrer que l'inceste est présent à proportion égale dans tous les milieux socioprofessionnels […].* Clément *raconte comment le drame s'enchevêtre avec la joie, le bonheur, la légèreté, le rire et l'enthousiasme propres à l'enfance. Je tenais beaucoup à ce que le livre rende compte de ces deux faces d'une même pièce, que le noir surgisse de la couleur.* »

La restitution de l'ambiance des années 1980 constitue un autre axe fort du livre. « *Je me suis beaucoup amusé à faire revivre le Paris intellectuel de la Rive gauche et les années Mitterrand* », se souvient l'auteur.

L'écriture de *Clément* lui a pris deux ans et demi, étalés sur une période de cinq ans, car Romain Lemire était en pleine tournée avec François Morel. « Clément *est un livre sur la bombe à retardement que représentent les violences sexuelles sur mineurs, il était donc nécessaire que j'aille jusqu'à l'époque contemporaine,* confie l'écrivain. *J'ai voulu faire un livre qui donne du courage, de l'élan, de la force. Pour cela, il fallait d'abord que le lecteur ait, comme Clément, le sentiment désagréable de se perdre dans un labyrinthe qui semble sans issue. Puis, il y a un moment où j'ai su que j'étais allé au bout de ce que je pouvais faire, et je n'ai pas eu de mal à lâcher ce texte. Plus tard, j'ai modifié la fin sur les précieux conseils des deux formidables éditrices du livre, Marie Misandeau et Emmanuelle Delacomptée. Tout seul, on ne va pas très loin.* »

La suite, Romain Lemire l'envisage sur scène, mais aussi en librairie : il aimerait maintenant se confronter à « *une véritable fiction, une invention pure.* » « *Ça me fait très peur,* avoue-t-il. *J'essaie de me rassurer en me disant que c'est peut-être bon signe.* » ■

Gladys Marivat

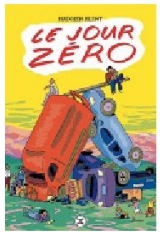


★★★★☆
CLÉMENT
ROMAIN LEMIRE
400 P., LE CHERCHE-MIDI, 22 €

Et si on débranchait tout ?

Tous les cinq ans, à la veille de l'élection présidentielle, l'écrivain Raphaël Meltz enfile le costume d'Hadrien Klent, romancier et justicier masqué qui, à rebours de l'obsession pour les récits de fin du monde terrifiants, dessine dans ses utopies politiques joyeuses les contours d'une nouvelle société inspirante. Après *La Grande Panne* en 2016 et *Paresse pour tous* en 2021 (devenu un diptyque avec la parution de *La vie est à nous*), le voilà donc de retour aux affaires avec *Le Jour zéro*. Un roman qui s'amuse, justement, d'un des poncifs de la dystopie, le grand effondrement, pour montrer qu'un coup d'arrêt est aussi l'occasion d'un nouveau départ. À la suite d'une tempête solaire, notre monde ultraconnecté se retrouve privé de toutes les technologies sur lesquelles il s'est entièrement reposé. Mais surprise, pas de chaos ambiance blockbuster hollywoodien, plutôt une humanité libérée de ses chaînes, persuadée qu'une réinvention est possible. On assiste à une entraide inédite et à l'émergence d'une myriade d'initiatives visant à reforger un collectif apaisé. Un livre comme un précieux remède à la mélancolie, l'antidote parfait à toute l'angoisse et la haine propagées par certains. ■

Léonard Desbrières



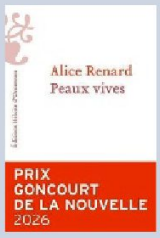
★★★☆☆
LE JOUR ZÉRO
HADRIEN KLENT
448 P., LE TRIPODE, 21 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Baptiste Liger

Peaux aux roses

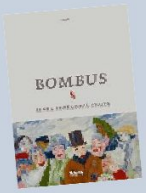
La richesse d'un mot se révèle parfois la meilleure expression de la richesse d'un domaine. Il en va ainsi de la « nouvelle », qui désigne aussi bien une annonce qu'une actualité, une personne ou entité récemment arrivée, ou un bref récit. Le 5 mai dernier, le verdict est tombé : c'est Alice Renard qui a été distinguée par le prix Goncourt de la nouvelle, pour *Peaux vives*. Cette jeune femme de 24 ans n'est pas une « petite nouvelle », puisqu'elle avait été remarquée dès 2023 avec son ambitieux premier roman, *La Colère et l'Envie*. C'est peu de dire qu'elle confirme son talent avec ce recueil brillant (et illustré par l'autrice) de neuf portraits *« au moment où la personnalité s'effondre »*. Avec des personnages qui *« éclatent, se remodèlent, se dilatent »*. On croise ici une fille de paysans trentenaire, qui sent le passage du temps dans la Normandie de la fin du XIXe siècle ou, un siècle plus tard, une gamine de Noirmoutier hantée par des *« pensées méchantes »* au moment de Noël. Évoquons aussi un individu ayant travaillé à l'élaboration du paquebot *France* qui, à l'annonce de la mort de son fils, reste désespérément un *« homme aride »*, un dompteur de lions de Monte-Carlo – comme ses aïeux avant lui –, un sans-abri d'Odéon ou un graffeur bruxellois révulsé par la *« logique du souvenir »*. On passe aussi par Tunis, la Russie ou la Cornouaille médiévale à travers ces instantanés décrivant, en peu de pages et dans une langue ô combien fine et élégante, des personnes en rupture. L'émotion est ici tenue, et d'autant plus forte, faisant de ces *Peaux vives* non seulement une promesse, mais un bel élan vers d'autres odyssées littéraires.



★★★★☆
PEAUX VIVES
ALICE RENARD
128 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 17 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
BOMBUS
LENKA HORŇÁKOVÁ-CIVADE
192 P., ALMA, 19 €



Un soir d'automne, Bombus vient au monde, c'est le fruit d'un viol. À l'aube, sa mère sort des forêts montagneuses pour le présenter au maire du village, devenu officiellement l'oncle du nouveau-né. Dans cette communauté, tout le monde connaît la nature de l'enfant. Tentée de l'assassiner à la naissance, Berthe choisit malgré tout de l'élever, lui transmettant sa vision du monde, en décalage avec celle des autres. Lorsqu'elle disparaît, Bombus est recueilli par sa tante et son oncle, avant de les quitter pour retrouver sa vallée et la grotte originelle, où le poids du monde semble s'alléger. En cherchant sa place, il oscille entre traditions ancestrales et réalité dans un voyage existentiel. Lenka Horňáková-Civade compose un roman d'une magnifique poésie. **Marie Jouvin**

★★★☆☆
LA PART DES VIVANTS
SOPHIE BOUTIÈRE-DAMAHI
336 P, LE BRUIT DU MONDE, 21 €

La Ciotat, 19 décembre 1987 : le dernier navire produit par les chantiers navals est mis à flot, sur fond de conflit social. Ce fait réel ouvre ce premier roman car il change tout chez les Ricci : le père, syndicaliste, veut poursuivre la lutte. Le fils, Sacha, veut quitter Marseille, et le père s'énerve. Tania, 15 ans, sent que la tension monte, mais sent aussi que l'oncle a des histoires de famille au bord des lèvres. Alors elle l'écoute. Ces secrets partent de l'Italie du Sud en 1919, pour se poser à Marseille, derrière le Vieux-Port, dans le *« Quartier réservé »*, raflé puis dynamité par les Allemands en janvier 1943. Sa destruction avait changé le cours des amours et des non-dits chez les Ricci. Liant l'historique et l'intime, Sophie Boutière-Damahi offre une fiction sobre mais puissamment incarnée. **Hubert Artus**

ÉVELYNE BLOCH-DANO

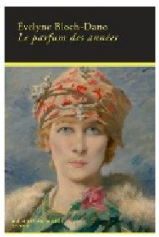
Le temps retrouvé au présent

Sa déambulation nocturne à Cabourg, avec Proust, parmi les œuvres de la Villa du Temps retrouvé a inspiré à la romancière et biographe un texte libre et habité, où le passé affleure sans jamais se refermer sur lui-même.

Évelyne Bloch-Dano l'avoue d'emblée : *« Je suis une femme de jour. La nuit, je dors. »* À l'image de son illustre devancier dont le narrateur s'est *« longtemps [...] couché de bonne heure »*. Le problème, c'est qu'elle doit rester éveillée à la Villa du Temps retrouvé pour mener à bien son savoureux exercice de la collection « Ma nuit au musée », en compagnie d'un Proust en filigrane et d'une ribambelle d'artistes aux portraits accrochés aux murs. Mais rien d'hallucinné dans ce *Parfum des années* : on retrouve davantage l'essayiste inspirée (Prix Renaudot de l'essai 2004 pour *Madame Proust*), que la romancière affirmée plus tardivement.

Commençons par la fin sans pour autant divulgâcher : dans une méditation philosophique en guise d'épilogue, le temps est bel et bien retrouvé en ce qu'il est magnifié par le présent, qu'il soit celui de l'écriture, celui de la nuit au musée ou encore celui de quelques éclats d'actualité internationale inquiétante. Le présent *« donne sa couleur au passé, il déborde sur lui, de même que le passé coule en nous, à la façon d'une rivière souterraine »*. Cette circulation constante irrigue tout le livre, lui donne sa tenue et son rythme, sans jamais peser. Si l'autrice se moque du cliché marketing de la madeleine de Proust, elle égrène quelques poncifs autour des femmes artistes libres, à voile et à vapeur, de la Belle Époque, mais les dépasse par des rapprochements plus inattendus. Passionnant, notamment, son regard sur Sarah Bernhardt, mise en perspective avec la Sarah matriarche de la Bible et tout un héritage de malédictions et d'injustices patriarcales. Puis viennent Rosa Bonheur, et surtout Louise Breslau, figure moins attendue, dont elle fait un portrait très incarné.

On visualise les salons d'antan, les cadres qui ont nourri la *Recherche* et *Les Plaisirs et les Jours*. Bloch-Dano, autrice d'une mémorable chronique des maisons d'écrivains dans *Le Magazine littéraire*, maîtrise cet art d'évoquer les lieux comme des réservoirs de mémoire. À l'ouverture, on peut redouter un énième livre sur Proust quelque peu déguisé – depuis l'anniversaire, quelle curée ! – mais l'ouvrage bifurque ailleurs. La contrainte de la collection presque transgressée, au profit d'un texte libre, érudit sans lourdeur, qui tient autant de la déambulation que de la conversation intérieure. On referme un livre habité, qui fait de la nuit un espace de résonance plutôt que de révélation. ■ **Simon Bentolila**



EXTRAIT

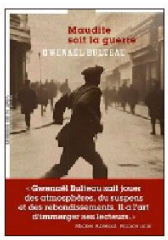
★★★★☆
LE PARFUM DES ANNÉES
ÉVELYNE BLOCH-DANO
240P., STOCK/MA NUIT AU MUSÉE, 19,90 €

ASTRID DI CROLLALANZA

Vies tranchées

En 1917, les poilus en permission hantent les rues de Paris, tout comme les invalides de la Grande Guerre. Les femmes travaillent dans les usines de fabrication d'obus, douze heures par jour, pour un salaire minoré, les restrictions se multiplient, le froid cingle… C'est dans cette atmosphère délétère, où les sentiments anti-Boches s'exacerbent (on va jusqu'à interdire de jouer Beethoven ou Wagner) et les délations les plus farfelues vont à gogo, que Gwenaël Bulteau plante son quatrième et formidable roman, *Maudite soit la guerre*, après, notamment, *La République des faibles* (2021) ou son prix des lecteurs de Quais du Polar 2025, *Malheur aux vaincus*. Au centre de son tableau hyperréaliste, Jean-Jo, de retour du front (où les morts pourrissent dans les barbelés), sa fille, Jeanne, 20 ans et une folle envie de vivre, et un certain Philippe Ménard, que l'on retrouve occis, chez lui, au 37, rue Lecourbe. Au cours de son enquête, le commissaire Soubielle met au jour tout un réseau de trafic de faux papiers en faveur de militaires réfractaires, terrifiés par l'idée de repartir. Tandis qu'au 2e bureau, le capitaine Ledoux traque les espions œuvrant pour l'Allemagne. Tout est largement documenté ici, on le sent, mais rien ne pèse pour autant. La marque de fabrique des vrais romanciers. ■

Marianne Payot



★★★★☆
MAUDITE SOIT LA GUERRE
GWENAËL BULTEAU
280 P., LA MANUFACTURE DE LIVRES, 20,90 €

Une perdante magnifique

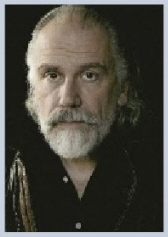
Alors que vient de paraître, grâce au coup de crayon de Cati Baur, l'adaptation en BD de *La Gosse*, le récit autobiographique qui l'a consacrée en tant qu'écrivaine, la journaliste Nadia Daam est de retour avec un roman, cette fois, comme une pierre ajoutée à son entreprise de dynamitage des injonctions faites aux femmes. Si vous avez aimé le personnage de mère, pleine d'autodérision, qui illuminait *La Gosse*, vous allez adorer Blanche, antihéroïne de *Des filles comme il faut*. À 30 ans, elle a tous les attributs de la perdante magnifique. Un rôle qu'on confie rarement aux femmes dans la fiction. Au chômage après un dérapage causé par son penchant pour l'alcool, elle ne cesse de se saboter pour dissimuler une souffrance liée notamment à un accouchement traumatique. Heureusement, elle peut compter sur Athéna, une ancienne camarade devenue influenceuse féministe, qui l'embarque dans un projet de podcast sur les disparitions volontaires de femmes. Avec le style qui la caractérise, cash, cru et sans filtre mais pas sans verve littéraire, Nadia Daam se sert de l'enquête menée par Blanche pour croquer les mauvaises habitudes persistantes du patriarcat et la lassitude des femmes que la société essore. Piquant. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
DES FILLES COMME IL FAUT
NADIA DAAM
416 P., L'ICONOCLASTE, 21,90 €

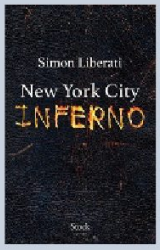
QUE VAUT ?

LE NOUVEAU SIMON LIBERATI

Où l'on retrouve, pour la dernière fois, les personnages des *Démons* (2020) et de *La Hyène du Capitole* (2024), Alexis Tcherepakine et sa sœur Nathalie, dite Taïné. Le premier volet se déroulait en 1967, le deuxième au début des années 1970 ; nous voici maintenant en 1974, à New York et Paris, avec les mêmes *guest-stars* prestigieuses, Truman Capote, Louis Aragon, Andy Warhol ainsi que d'autres plus inattendues, comme le vieux Paul Morand et les sœurs Bouvier. Les *sixties* ensoleillées sont finies ; l'ambiance de ce milieu de *seventies* que cherche à capturer Liberati est plus sombre, surtout dans les milieux underground que fréquentent les héros, monde à la fois pétillant et glauque, avec un fumet de décadence qui saisit les narines. Ce que l'auteur résume ainsi, dans sa langue inimitable : *« Un extraordinaire bal des maudits quand la musique rock ou disco, le poppers, la bière, les urines, la viande châtiée et le cuir noir se mélangeaient comme dans la marmite géante d'un tableau de Jérôme Bosch. »* À l'instar des deux premiers volets, *New York City Inferno* est un roman à la fois bancal et fascinant, élégant et désinvolte, avec des pointes de mauvais goût calculées qui lui confèrent des allures de bijou douteux au chic exubérant. Pour lecteurs avertis et connaisseurs.



Bernard Quiriny



★★★☆☆
NEW YORK CITY INFERNO
SIMON LIBERATI
320 P., STOCK, 22 €

PHILIPPE MATSAS/LA MANUFACTURE DU LIVRE - SIMON EUSEBIO./L'ICONOCLASTE - CLARA BENADOR

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LA FLEMME DE LA FORME
YOUNESS BOUSENNA
49 P., 49 PAGES, 7,49 €

Youness Bousenna, remarqué pour un premier roman sur le journalisme en déclin, sort du cadre qu'il connaît bien et pousse le curseur paranoïaque jusqu'aux lisières du fantastique. Une nuit de veille dans un musée, des corps monstrueux sous formol ; puis le lendemain surgit la fameuse *« flemme de la forme »*. Métamorphose ou psychose ? Ce narrateur lucide jusque dans l'aliénation rappelle Burroughs, Kafka et D.P. Schreber. À noter aussi la réédition de son *Albert Camus. L'éternité est ici* (Rivages poche). Simon Bentolila

★★★☆☆
LUPITA
MARIE-SABINE ROGER
224 P., BABEL, 8,20 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 JUIN.

Un vieil homme, des objets glanés dans la rue, et un théâtre de souvenirs qui ne demande qu'à revivre. Avec délicatesse, Marie-Sabine Roger fait entrer une enfant au cœur de cet équilibre fragile, et tout vacille doucement. Autour de Joseph, les présences se nouent, éclairent un passé resté en suspens. Sans appuyer, le livre touche juste, dans cette manière de faire surgir la poésie du quotidien. Une histoire simple en apparence, mais qui continue de résonner longtemps. S.B.

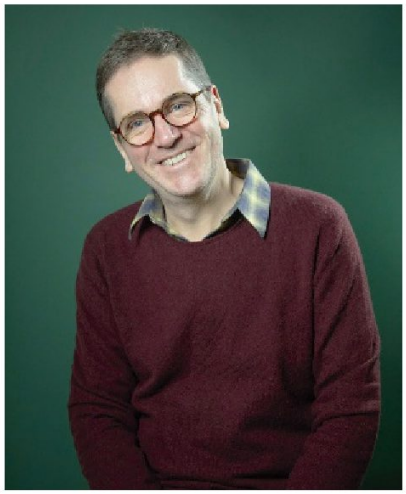
★★★☆☆
TON SEUL GARÇON
NELLY ALARD
256 P., FOLIO, 9,20 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 JUIN.

Ce roman inédit de Nelly Alard saisit d'emblée : un homme blessé dans une manifestation, une famille projetée dans l'effroi. Il ausculte les récits concurrents ou le soupçon politique avec une tension qui ne faiblit pas. La justesse des voix comme la précision des scènes hospitalières donnent au texte une force rare. Un livre dense et incarné qui fait d'une blessure singulière une question plus large sur la vérité et le pouvoir. S.B.

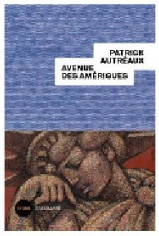
PATRICK AUTRÉAUX

S'écrire ailleurs

Avec ce récit singulier d'un changement de vie survenu outre-Atlantique, l'auteur signe un bijou introspectif sur la réinvention de soi.



S'il affirme ne pas aimer l'Amérique, pays aux mille reflets trompeurs qui échappe à nos clés de lecture traditionnelles et déçoit jusque dans ses indéniables qualités, Patrick Autréaux a choisi d'y vivre. C'est le fruit d'un amour et d'une envie d'ailleurs, partagés avec un homme authentiquement heureux d'habiter la côte Est. *Avenue des Amériques* débute ainsi par une auscultation sincère de ce rapport paradoxal avec sa patrie d'adoption. Enfant de Seine-et-Marne hermétique à la virilité comme aux certitudes, il ne rêvait pas du pays de Ronald Reagan, si cher à un père ouvrier auquel il ressemblait fort peu. Adulte, le voici qui oscille entre réquisitoire impitoyable et analyse plus fine de *« ce que j'y aime et qui j'y aime »*, dont un présent inestimable : la prise de distance lui ayant enfin permis d'écrire à plein temps. C'est auprès de Génia, grand-mère immigrée aux manières de courtisane canaille, qu'il fit l'apprentissage du précaire métier d'écrivain, *« une vie qui se dilapide à devenir »* et débute là où s'arrêtent ses certitudes de psychiatre de formation. Il lui fallut aussi renaître d'un cancer pour aspirer à *« la justesse aiguisée par le danger »* d'un tel saut dans le vide. On suit avec un plaisir sans cesse renouvelé cette introspection digne d'un Christian Guillet servie par une prosodie soignée, à la fois dénuée d'esbroufe stylistique et pleine de subtilités inattendues. ■ **Antoine Faure**



★★★★☆
AVENUE DES AMÉRIQUES
PATRICK AUTRÉAUX
256 P., GALLIMARD/SYGNE, 21 €

Mamma Corsica

Croire en une autre destinée, loin de cette île de Beauté qui l'a vu naître ? Fioravante y songe parfois depuis qu'il a vu son frère partir pour la guerre. Ou lorsque Catalina, au coin d'un feu, lui fait les yeux doux. Mais le jeune paysan demeure attaché à ce sol malgré son ingratitude, malgré la misère et les incessantes invasions. *« On ne quitte pas les Terres, s'entendrait-il presque prononcer, on les défend. »* En 1564, la Corse est sous domination génoise. Un homme, Sampiero Corso, chef des mercenaires, rêve d'indépendance pour son île. Allumant les feux de la révolte, il tente de lever une armée pour renverser la puissance ligure. Le destin d'un homme comme Fioravante se résume-t-il dès lors à la guerre ? Mêlant l'atmosphère du conte aux faits historiques, la beauté des paysages à la cruauté des hommes, Marc Biancarelli signe son *Roman national*, celui d'un peuple en quête d'autodétermination, ainsi qu'une réflexion solidement incarnée sur le sentiment d'appartenance à un lieu. ■ **Laëtitia Favro**

★★★☆☆
ROMAN NATIONAL
MARC BIANCARELLI
192 P., ACTES SUD, 20 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

PATRICIA REZNIKOV

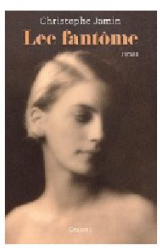
La femme surréelle

Un homme mélancolique remonte la rue de Rennes vers Montparnasse, s'abîme dans ses souvenirs et ses regrets d'un monde enfui. Lieux, artistes, auteurs aimés, époques flamboyantes, le narrateur de *Lee fantôme* doit bien ressembler un peu à l'auteur, Christophe Jamin. Parvenu chez lui, après l'angle du boulevard Raspail et de la rue Schœlcher, rue Victor-Considérant, il se remémore l'appartement de sa grand-mère, le sien à présent, d'où, enfant, il pouvait apercevoir l'atelier d'une artiste d'exception: Lee Miller, mannequin américaine née à Poughkeepsie, New York, croqueuse d'hommes à la beauté irradiante, mais aussi immense photographe et reporter de guerre au courage insensé. Amante de Man Ray chez qui elle fit ses classes dans son atelier voisin de la rue Campagne-Première, elle se rendit célèbre grâce aux clichés de ses amis Picasso, Éluard, Ernst et tous les autres qui formèrent l'avant-garde convulsive des années de l'entre-deux-guerres. Puis ce furent les photos surréalistes de Londres sous le Blitz, où elle vécut avec Roland Penrose, son grand amour, et enfin celles de Buchenwald et de Dachau, camps qu'elle découvrit avec les premiers reporters au printemps 1945, sans oublier la célèbre photo d'elle à Munich, dans la baignoire de Hitler.

Rêver à Lee, pour le narrateur, c'est aussi songer aux origines de sa famille, des Allemands venus en France en 1931. C'est se remettre dans les traces d'un passé familial complexe dont une photo mystérieuse, prise à Mougins l'été 1937 et dont il a hérité, se veut l'écho. Cliché où figure la petite bande autour de Lee, Man Ray, Picasso, Dora Maar et les autres, et ses propres grands-parents! Il semblerait qu'ils furent de cette aventure, qu'ils fréquentèrent ce monde intellectuel et artistique unique, si attirant, si libre. Mais alors qu'est-ce qui les relie à Georg Elser, ami du grand-père, qui tenta d'assassiner Hitler dans une brasserie de Munich en novembre 1939? Par des chemins en demi-teintes, Jamin nous emmène dans ses rêveries, ses questionnements, son enquête au plus près de Lee dont la vie extraordinaire et surréaliste et l'âme brûlée, comme « solarisée » – procédé qu'elle inventa avec Man Ray – par la guerre, le hantent, nous hantent. Ce destin de la magnifique sorcière du XX^e^ siècle qu'elle fut. Un livre riche, aux multiples facettes, à la vibration puissante, navigant dans une réalité poétique et esthétique alternative. Comment survivre à la disparition des époques, des artistes qui nous fascinent et qui ont forgé notre sensibilité? Qui nous ont tant inspirés? L'auteur, proustien patenté, sectateur de Modiano, nous envoûte magnifiquement.

JAMIN ENQUÊTE AU PLUS PRÈS DE LEE MILLER DONT LA VIE ET L'ÂME BRÛLÉE NOUS HANTENT

Pour ceux qui voudraient approfondir la vie de Lee Miller, Jennifer Lesieur nous offre une belle biographie foisonnante, qui nous fait approcher les mille aspects de ce destin hors norme: sa bohème à Montparnasse; son ennui existentiel; ses multiples amants; son travail si original à *Vogue*; son mariage égyptien et sa passion du désert; sa haine des convenances et son goût de la transgression; ses beuveries avec ses camarades reporters; les femmes combattantes qu'elle immortalisa; son tandem avec David Sherman, le photographe avec qui elle sillonna l'Europe dévastée et contempla les horreurs inimaginables des camps; sa complicité virile avec Picasso; ses terribles traumas qui l'empêchèrent d'aimer tout à fait son fils. La vie de cette femme magnétique et drôle, icône, amie, amante, cuisinière compulsive, artiste inégalée. ■



★★★★☆
LEE FANTÔME
CHRISTOPHE JAMIN
208 P., GRASSET, 19 €

★★★☆☆
LES CHAMBRES NOIRES DE LEE MILLER
JENNIFER LESIEUR
304 P., ROBERT LAFFONT, 21 €

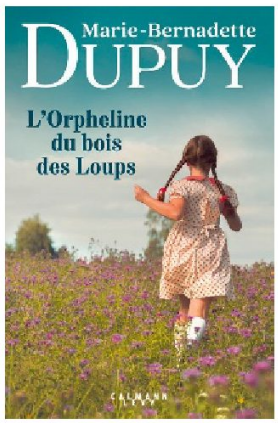
AUDREY SOVIGNET

Marie-Bernadette Dupuy

L'Orpheline du bois des Loups

D'abord publié il y a vingt ans aux Presses de la Cité (collection « Terres de France »), le diptyque des « Bories » est réédité en ce printemps par Calmann-Lévy. *L'Orpheline du bois des Loups* – dont voici les premières pages –, sera suivi le 17 juin par *La Demoiselle des Bories.* Ce premier volet se déroule de 1906 à 1946, et on y découvre Marie, petite fille du village corrézien d'Aubazine, non loin de Brive. À l'âge de 3 ans, elle avait été placée à l'orphelinat agricole, tenu par les sœurs du Saint-Cœur de Marie ; celui-là même où étaient aussi passées trois sœurs Chasnel, dont l'une, Gabrielle, deviendra célèbre sous le nom de Coco Chanel. En ce mois de mars 1906, elle a 13 ans, et va être placée en famille d'accueil. C'est-à-dire : servante, dans une riche famille et une grande propriété charentaise. Non loin d'un bois qui sera aussi bien un refuge, un paradis, un horizon et un piège, durant toutes ces années qui la verront devenir femme. Des années de servitude extrême, d'humiliations, d'exploitation. Prise entre l'acariâtre maîtresse des lieux, Amélie Cuzenac, le très pervers neveu Macaire et le mari propriétaire, Jean Cuzenac, le seul allié d'une Marie que nous suivrons pendant quarante ans (la suite dans le tome suivant). Fresque rurale et villageoise, l'ouvrage fait voir une évolution régionale et nationale en traversant les champs et deux guerres. Tout en soignant l'approche psychologique, et retournements de destins.

Hubert Artus



L'ORPHELINE DU BOIS LES LOUPS
MARIE-BERNADETTE DUPUY
400 P., 21,90 €. COPYRIGHT CALMANN-LÉVY.

ASTRID DI CROLLALANZA/CALMANN-LÉVY

BIO EXPRESS

1952

Le 30 octobre, Marie-Bernadette Dupuy naît à Angoulême, où elle vit toujours. Son père est militaire, et elle grandit auprès d'une mère passionnée par Sissi et autres impératrices célèbres. Adolescente, elle s'intéresse à la généalogie et se découvre une passion pour les histoires de (sa) famille.

1985

Après un voyage en Autriche, durant lequel elle rencontra des descendants des Habsbourg, elle écrit *Femmes impériales*, son premier roman. Elle décide de l'autoéditer et se consacre à l'écriture, alternant les séries familiales, régionales ou même policières.

2020

Pour la première fois, elle entre, à la neuvième place, dans le classement annuel des meilleures ventes. En 2025, la susnommée « reine française de la saga » avait vendu 5 millions d'exemplaires de ses quarante-sept livres. Depuis 2011, elle est éditée par Calmann-Lévy.

1

ADIEU À L'ORPHELINAT D'AUBAZINE

Mars 1906

— Marie? La mère supérieure te demande dans son bureau. On t'attend au parloir. Dépêche-toi et ôte donc ton tablier…

Quelques minutes auparavant, Marie avait bien entendu sonner la cloche à l'accueil. Mais, à vrai dire, il y avait si peu de chance que la visite lui soit destinée…

La fillette rêvait souvent. Ainsi, elle s'était imaginé qu'un jour un couple élégant, au doux visage, viendrait… Un homme, une femme, ses parents, ils lui ouvriraient les bras. Elle s'y réfugierait, folle de bonheur. Oui, un joli rêve qui jamais ne se réaliserait.

S'empressant d'obéir à sœur Julienne, elle abandonna l'épluchage de légumes que les « grandes » effectuaient à tour de rôle et enleva son tablier maculé de taches. Puis, hâtivement, elle ôta le foulard réglementaire pour les travaux de cuisine. Qui donc désirait la voir? Elle hésita un instant et défit aussi le ruban qui retenait sa chevelure brune, remit en ordre les plis de sa robe grise. Quels que soient le visiteur ou la visiteuse, un brin de coquetterie lui dictait de se montrer dans une tenue correcte. Elle se reprocha un instant ce péché de vanité que les religieuses du Saint-Cœur-de-Marie, garantes de valeurs morales irréprochables, n'auraient pas manqué de condamner.

Pour la deuxième fois ce mois-ci, on la faisait venir au parloir et cela l'inquiétait un peu.

Elle traversa la cour à la hâte pour rejoindre les bâtiments monastiques à colonnes géminées, construits en pierre claire et lumineuse. Son regard effleura le décor qu'elle affectionnait particulièrement les autres jours: d'un côté la treille qui donnait à l'automne du si bon raisin chasselas et de l'autre le verger-potager où murmurait une fontaine. Les arbres fruitiers commençaient à faire quelques bourgeons, le ciel était lumineux, mais l'air, froid et humide.

Marie pensa qu'elle était mieux au chaud aux cuisines, un des lieux les plus accueillants de l'orphelinat. À juste titre, on appelait ces vastes cuisines « le château », sans doute en raison de la tour carrée qui chapeautait le bâtiment. On se sentait si bien dans cette grande salle aux belles voûtes! L'immense cheminée et les fourneaux y dispensaient une chaleur bienfaisante.

« C'est peut-être le monsieur de l'autre jour qui est revenu? se demanda-t-elle, le cœur battant. Non, c'est impossible! Il ne m'a pas posé de questions. Il m'a seulement regardée longuement. Je ne lui ai pas plu. »

Rares étaient les enfants adoptés en ce tout début du XX^e^ siècle. L'orphelinat d'Aubazine, situé tout près de Brive et niché à l'ombre de l'église abbatiale Saint-Étienne, en hébergeait un petit nombre, toutes des petites filles. Rien à voir cependant avec les effectifs un peu plus importants que les religieuses avaient comptés, dans les années 1860, lorsque la misère avait multiplié le nombre d'indigents dans les quartiers pauvres de Brive, nécessitant l'ouverture de bureaux de bienfaisance. À cette époque, la congrégation de religieuses du Saint-Cœur-de-Marie avait fondé l'orphelinat dans la belle abbaye cistercienne d'Aubazine datant du XII^e^ siècle. La mairie et l'évêché avaient fait appel à la générosité des notables de la ville afin d'obtenir des dons de vêtements et de nourriture.

À présent, les religieuses accueillaient des fillettes à partir de l'âge de 5 ou 6 ans, à la fois des enfants d'indigents morts de misère ou partis au gré des routes, et des pensionnaires ou externes qui suivaient, à titre payant, les cours de l'école ménagère.

Le cas de Marie était un peu différent. Elle avait été une des plus jeunes pensionnaires. L'hospice de Brive l'avait confiée à l'orphelinat alors qu'elle était âgée d'environ 3 ans. Marie considérait cet endroit comme son foyer. Elle en connaissait les moindres recoins.

Son histoire était assez banale pour l'époque. La femme qui avait conduit l'enfant avait expliqué brièvement à la mère supérieure qu'une sage-femme était venue un soir, un bébé dans les bras. Elle avait affirmé que la maman avait à peine eu la force de dire avant de mourir: « Nommez-la Marie. »

La fillette pouvait-elle se juger malheureuse? À vrai dire, en ce début de siècle, les enfants confiés à la congrégation ne manquaient matériellement de rien. C'était à qui donnerait noix, châtaignes, huile, lait, viande et fruits. De plus, l'orphelinat possédait deux jardins potagers, cultivés par les religieuses, qui fournissaient des légumes à volonté. À cela venaient s'ajouter un vivier, quelques arbres fruitiers et… une ferme, avec volailles, lapins, porcs et même une vache! Sous le vivier, avait été aménagé un moulin permettant aux sœurs de produire leur électricité.

MARIE PARTAGEAIT LE LOT COMMUN DES ENFANTS ABANDONNÉS QUI IGNORAIENT TOUT DE LEUR PASSÉ

Grâce à la générosité des notables de Brive, les sœurs habillaient les pensionnaires. Elles faisaient de la réfection et de la confection l'objet des cours de couture de l'ouvroir, qui était réservé à cette activité. Pour ce qui est de la misère morale, Marie partageait le lot commun des enfants abandonnés qui ignoraient tout de leur passé. Selon le caractère de chacun, ce fardeau semblait lourd ou plus léger. Marie ne se plaignait jamais. Elle était d'un caractère joyeux et conciliant. Mais que sait-on des peines secrètes d'un enfant?

Marie monta l'escalier de pierre qui menait au premier étage vers le bureau de la mère supérieure. En entrant dans la pièce, elle eut un sourire très doux. Elle vénérait mère Marie-Anselme, qui élevait les fillettes non seulement dans l'amour de Dieu, mais aussi dans la tendresse, un cadeau du ciel inestimable pour les orphelines.

La religieuse l'attendait. Elle avait longuement hésité avant de se résoudre à placer cette petite, car une solide affection la liait à Marie. Toutefois, un sentiment de justice lui interdisait un quelconque favoritisme. La ferveur religieuse de la petite fille lui avait souvent fait songer pour elle à un avenir dans les ordres. Mais était-ce un critère de choix pour Marie? Si le Tout-Puissant avait désigné cette fillette pour le servir, la destinée bienveillante saurait bien la replacer, tôt ou tard, sur la voie de sa lumière.

Elle avait aussi longtemps pensé la confier à quelque couple aisé de la bonne société de Brive. Puis il y avait eu cette proposition d'un couple habitant un département plus éloigné, bien au-delà de Limoges, près de Pressignac, en Charente limousine. Il •••

cherchait une adolescente pour seconder la maîtresse de maison dans sa vaste exploitation. Seule Marie était dans les âges souhaités.

Mère Marie-Anselme avait cependant attendu avant de rendre une réponse. Pressignac semblait bien éloigné. Reverrait-elle Marie ? Elle avait songé, aussi, à l'intelligence vive de la fillette. N'était-ce pas la seule de ses protégées à avoir réussi brillamment le prestigieux certificat d'études, quelques mois auparavant ? Elle pouvait envisager pour elle un meilleur placement que dans une métairie.

Mais elle avait considéré la mine pâle de l'enfant, ses grands yeux sombres et cernés. Cette petite avait toujours eu une santé précaire. Peut-être un changement d'air et une vie saine à la campagne lui seraient-ils salutaires ? Le couple avait un excellent train de vie et accordait des subsides à l'orphelinat depuis plus de cinq ans, une générosité rare « hors département ». De plus, l'homme et la femme n'avaient pas d'enfants. Peut-être Marie aurait-elle la chance de trouver chez eux la chaleur d'un foyer ?

JE T'AURAIS BIEN GARDÉE ENCORE, MAIS JE PENSE QU'IL EST PRÉFÉRABLE QUE TU PARTES. ALORS, MONTRE-TOI AIMABLE ET POLIE

D'un geste affectueux mais déterminé, la mère supérieure saisit l'enfant par les épaules :

— Écoute-moi, Marie ! Il y a au parloir une femme qui cherche une jeune fille capable de tenir une maison, de cuisiner. Tu as maintenant 13 ans, l'âge de gagner ton pain. Tu sais aussi que nous manquons de place. Je t'aurais bien gardée encore, mais je pense qu'il est préférable que tu partes. Alors, montre-toi aimable et polie. Si tu conviens à Mme Cuzenac, tu iras à la campagne, dans une grande ferme. Cela te fera du bien et tu ne manqueras de rien.

La religieuse ajouta d'un ton plus doux, en saisissant un petit cadre rangé sur une étagère, derrière elle :

— Tiens, voici une photo miniature de la statue de la Vierge à l'Enfant. Tu sais que tu es placée sous la bénédiction de notre sainte mère Marie. C'est mon cadeau d'adieu, elle te protégera. Maintenant, nous allons voir ensemble ta maîtresse. Et rappelle-toi : surtout, si quelque chose ne convenait pas dans ta nouvelle famille, tu aurais toujours ta place ici.

La fillette saisit, incrédule, ce merveilleux présent. Seul le visage de la Madone, très doux et patiné par le temps, était représenté.

Elle avait prié tant de fois, devant cette statue de pierre dorée, placée au parloir. Que de fois elle l'avait interrogée de façon muette : « Bonne Dame, où sont mes parents ? »

— Merci… Oh merci, ma mère ! Rien ne saurait me faire plus plaisir, balbutia Marie, rouge de contentement.

Elle serra un instant ce trésor contre son cœur et l'enfouit dans la poche de sa robe.

Elle se sentait déchirée entre deux sentiments. Elle avait peur de partir de l'orphelinat où elle avait vécu si longtemps. Elle quitterait bientôt les sœurs auxquelles elle s'était attachée, ses compagnes de l'institution et aussi les livres qu'elle aimait tant. Elle comprenait instinctivement que de tels loisirs seraient sans doute incompatibles avec la vie qui l'attendait.

Pourtant, pour Marie, âme simple et tranquille qui s'émerveillait de la naissance des premières feuilles des jardins potagers de l'orphelinat, les seuls mots de « campagne » et de « ferme » suffisaient à éveiller la rêverie.

Son univers se réduisait à ces couloirs clairs mais un peu austères, à cette bâtisse pourtant accueillante et bien entretenue, à son lit dans le grand dortoir aux portes noires.

Elle aimait ces lieux et s'était toujours sentie rassurée par la proximité tutélaire de l'église abbatiale.

Et puis, il y avait les vallons bleutés, si beaux le matin dans leurs écharpes de brume, qu'elle et ses compagnes admiraient de la cour. Une vision à couper le souffle…

Oui, une partie d'elle-même la rattacherait toujours à sa Corrèze natale…

Elles descendirent l'escalier, traversèrent de nouveau la cour intérieure pour rejoindre le parloir.

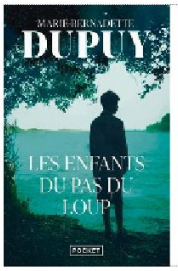
Émue, Marie passa devant mère Marie-Anselme, qui avait ouvert la porte. Une femme marchait de long en large dans la pièce et elle s'arrêta pour fixer le visage de la fillette.

— Alors, c'est toi, Marie ? Tu ne me parais pas bien solide pour ton âge !

— Oh si, Madame ! Je fais les lits des plus jeunes, je vide les cendres des cheminées et je sais cuire la soupe.

La mère supérieure, qui se tenait derrière l'enfant, lança d'un ton complaisant :

— Marie est sage, pieuse et obéissante. Elle est très habile à la couture et à la broderie. C'est une enfant courageuse qui ne rechigne jamais à la tâche. Et n'oubliez pas, madame Cuzenac, que ce serait un acte de charité de la prendre. L'air de la campagne serait salutaire pour sa santé, qui n'est pas des meilleures.



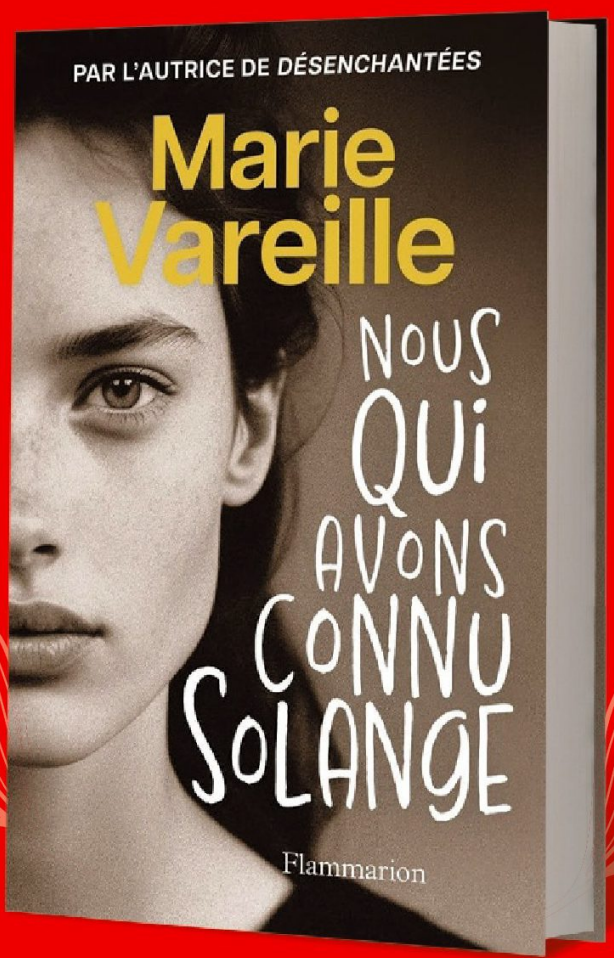
L'INFO EN PLUS

À l'heure où nous écrivons ces lignes, Marie-Bernadette Dupuy enchaîne les livres. Comme toujours, depuis sa première publication. En pleine écriture d'un roman dont son éditeur certifie ignorer s'il sera un « unitaire » ou le début d'une série, Calmann-Lévy a programmé la réédition d'un autre opus de sa « reine française de la saga familiale » : *Les Enfants du Pas du Loup*, initialement publié en 2004 chez JCL puis en 2005 aux Presses de la Cité, qui sera donc à nouveau disponible.

MAISON DE LA PRESSE

MARIE VAREILLE

NOUS QUI AVONS CONNU SOLANGE



PRIX MAISON DE LA PRESSE 2026

Retrouvez tous nos livres, romans, BD, polars, mangas sur
maisondelapresse.com

SALMAN RUSHDIE

Avant que minuit sonne

Deux ans après *Le Couteau*, dans lequel il revenait sur la tentative d'assassinat dont il a été victime, *La Onzième Heure* signe le retour de l'auteur anglo-américain à la fiction, en cinq histoires hantées par l'inexorabilité du temps qui passe.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Dans le *Nouveau Testament*, la onzième heure est celle qui précède le coucher du soleil. Dans le langage courant, elle désigne le dernier moment (pour entreprendre quelque chose) avant qu'il ne soit trop tard. Et dans la première des cinq nouvelles composant le nouveau livre de Rushdie, elle est une métaphore du troisième âge qu'ont atteint Junior et Senior, voisins et presque frères, inséparables et pourtant insupportables l'un pour l'autre. « *Ils avaient quatre-vingt-un ans. Si le grand âge est un crépuscule qui s'achève à minuit, ils avaient déjà bien entamé leur onzième heure. "Tu as une mine horrible, dit Junior à Senior, comme tous les matins. Tu as l'air d'un homme qui n'attend plus que la mort." Senior, hochant la tête d'un air grave, répondit conformément à leur tradition personnelle: "Au moins j'ai meilleure mine que toi, tu as la mine d'un homme qui en est encore à attendre de vivre."* » Cadre supérieur pour la société des chemins de fer, professeur de mathématiques, de chant et de véda « *histoire de passer le temps* », Senior a eu une vie bien remplie, contrairement à Junior auquel l'existence n'a réservé « *que des déceptions* ». Une même amertume les unit pourtant, née du regret d'avoir intensément ou insuffisamment vécu. Quand l'un des deux disparaît, son absence devient pour celui qui reste un calvaire plus pénible encore que ne l'était sa présence. « *La mort et la vie n'étaient que des terrasses mitoyennes. Senior se tenait sur l'une d'elles, comme il l'avait toujours fait, et sur l'autre, perpétuant leur tradition vieille de plusieurs années, se trouvait Junior, son ombre, son homonyme, poursuivant leur dispute.* »

ÉLOGE DE LA DISPUTE

En écho, la dernière nouvelle du recueil, « Le vieil homme de la piazza », peut se lire comme une défense et illustration de la dispute dans nos sociétés, ou plutôt de la *disputatio* valorisant la liberté de chacun de penser différemment. Chaque jour, un vieil homme se rend sur la place centrale de sa ville, parmi ses concitoyens. « *Il semble que rien n'unisse ces gens si ce n'est l'amour de la querelle en soi, la querelle comme forme d'expression artistique publique, comme le cœur même de notre culture.* » Si le vieil homme apprécie autant ce « *spectacle* », c'est parce qu'il a connu l'époque dite du « oui », durant laquelle « *toute discussion avait été rendue illégale* ». « *Il fallait, en toutes circonstances, approuver* », même

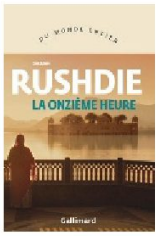
lorsqu'un principe, « *si risible fût-il* », était énoncé comme une vérité. Mais dans ces deux époques, la langue s'appauvrit. À travers cette parabole, Salman Rushdie dénonce la tentation de simplification de notre monde. « *Nous ne sommes pas des créatures de mélodrame. Nous préférons le drame pur et simple* », écrit-il, avant de refermer son recueil sur le constat amer selon lequel « *les mots nous font défaut* ».

VIVRE SUR LA LUNE

Le 12 août 2022, Salman Rushdie est victime d'une attaque au couteau. Grièvement blessé, l'auteur des *Versets sataniques* perd un œil et l'usage partiel d'une main. « *Le seul moyen de survivre en tant qu'artiste était de reconnaître le chemin littéraire que je suivais, d'accepter le voyage que j'avais choisi et de poursuivre dans cette voie* », indique-t-il dans *Le Couteau*, son premier livre écrit après la tentative d'assassinat dont il a été l'objet, un ouvrage qu'il définit comme « *le moyen de reprendre le contrôle sur l'événement* ». *La Onzième Heure* est la preuve que les mots ne lui ont pas fait défaut, ni l'humour constitutif de ses narrateurs, témoins des gesticulations de personnages insatisfaits de leur sort. Ainsi, dans la nouvelle intitulée « La musicienne de Kahani », un couple se déchire-t-il après avoir donné naissance à une artiste d'exception, le père abandonnant sa femme et sa fille « *pour aller vivre sur la Lune* », non pas le satellite de notre planète mais une « *commune expérimentale* » où il espère trouver un sens à sa vie en servant de la soupe aux disciples de ce qui s'apparente très vraisemblablement à une secte. « *Il a voulu aller sur la Lune ? Ça lui va bien, à ce lunatique, ironise l'épouse délaissée devant sa fille. Laisse-le préparer de la soupe pour tous les autres cinglés, nous, nous allons continuer à vivre comme des gens respectables sur la planète Terre.* »

EXTRAIT

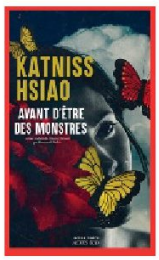
Les nouvelles de cette *Onzième Heure*, qu'elles soient rédigées dans un style baroque ou épuré, mêlent la fantaisie à une mélancolie qui, si elle pouvait affleurer avant le 12 août 2022, imprègne davantage cette lecture que celle de *La Cité de la victoire* (2023), *Quichotte* (2020) ou *La Maison Golden* (2018). Constituent-elles pour autant la coda (en musique, le passage final d'une pièce ou d'un mouvement) de son œuvre, comme a pu le suggérer la critique anglo-saxonne ? Dans *Le Couteau*, Salman Rushdie évoque une suite à la *Cité de la victoire*, « *un roman sur une université mystérieuse et énigmatique* » qui serait inspiré par *La Montagne magique* de Thomas Mann et *Le Château* de Kafka, « *deux grands livres sur des microcosmes étranges et mystérieux du même genre que l'université à laquelle je rêvais* », précise Salman Rushdie. Nous en rêvons avec lui en savourant ces nouvelles comme des amuse-bouches. ■ **Laëtitia Favro**



★★★☆☆
LA ONZIÈME HEURE [THE ELEVENTH HOUR]
SALMAN RUSHDIE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GÉRARD MEUDAL, 315 P., GALLIMARD, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 11 JUIN.

Une odeur de trépas

Depuis le décès de son petit frère, Yang Ning a perdu son sens de l'odorat surdéveloppé. Employée chez Next Stop Company, une société de nettoyage post-mortem de Taipei, elle est envoyée dans l'appartement d'un jeune homme qui s'est suicidé, mort depuis quelques jours déjà. La technicienne se fond dans les lieux comme on se répare après un deuil : en présence de la mort, son odorat lui revient, jusqu'à en oublier l'essentiel. Ce point de bascule la fait migrer de simple nettoyeuse à suspecte principale. Premier roman de la Taïwanaise Katniss Hsiao, *Avant d'être des monstres* regorge d'une somptueuse vitalité organique, naviguant entre une langue poétique, habitée, et un goût marqué pour ces expériences sensorielles qui nous saisissent. ■ **Marie Jouvin**



★★★★☆
AVANT D'ÊTRE DES MONSTRES
KATNISS HSIAO
TRADUIT DU CHINOIS (TAÏWAN) PAR GWENNAËL GAFFRIC, 464 P., ACTES SUD, 23,50 €

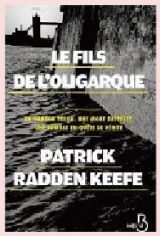
AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Londres interdit

Le 29 novembre 2019, Zac Brettler, 19 ans, fils de bonne famille londonienne, enjambe la balustrade d'un appartement de luxe pour se jeter dans la Tamise. Le lendemain, ses parents tombent à leur tour des nues quand ils apprennent que leur enfant – ado sympathique quoique obsédé par l'argent – se faisait passer pour le fils d'un oligarque kazakh ou russe, afin de frayer avec des hommes d'affaires d'âge mûr, ceci pour faire fortune. Certes, depuis que Flaubert s'est intéressé aux malheurs de Mme Delamare pour en tirer *Madame Bovary*, on sait qu'un fait divers peut servir de clé pour déverrouiller la chambre aux secrets d'une société. Il n'empêche : on reste bouche bée devant l'enquête de Patrick Radden Keefe et sa description d'une capitale anglaise métamorphosée depuis qu'elle a accueilli à bras ouverts et les yeux fermés les douteuses fortunes issues de l'ex-Empire soviétique. C'est que l'auteur applique les méthodes du magazine *The New Yorker*, où il a fait ses armes : au lieu de se circonscrire à l'affaire Brettler, il explore tout ce qui s'y relie. Soit mille histoires d'argent qui nous parlent d'un théâtre qui ne payait jamais ses créanciers, d'un escroc qui parvint à attirer Mme Thatcher dans l'usine qu'il avait soi-disant sauvée, d'une maison de disques dont les capitaux disparaissaient dans les narines de son patron… Que leurs protagonistes bien dessalés aient avalé sans sourciller les histoires à dormir debout d'un garçon de 19 ans en dit long sur ce monde des affairistes londoniens, si noyé de fastes et si porté sur la magouille qu'il semble avoir rompu les amarres avec le réel. En ce sens, *Le Fils de l'oligarque* constate le triomphe de la fiction.



★★★★☆
LE FILS DE L'OLIGARQUE [LONDON FALLING]
PATRICK RADDEN KEEFE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-SYLVIE HOMASSEL, 396 P., BELFOND, 22,90 €

Rêve de boue

Après avoir touché à l'univers du cinéma indépendant (*Vie et mort de Sophie Stark*, 2015), puis à celui du Far West (*Hors-la-loi*, 2022) aux côtés de ses précédentes intrépides héroïnes, la New-Yorkaise Anna North fictionnalise une petite ville du nord de l'Angleterre dans *De tourbe et d'os,* où elle réunit deux narratrices plutôt qu'une et deux époques. Plus proche de nous, en 2018, il y a Agnes, anthropologue spécialiste des os et des dents, dépêchée sur place pour aider à l'avancée d'une enquête policière. Et deux mille ans auparavant, il y a une jeune druidesse dévouée à son peuple, et portée par une sagesse et une curiosité qui la guident lors d'un voyage risqué. Dans une tourbière, écosystème aux propriétés de conservation uniques, c'est le corps de cette dernière qui est retrouvé, *« que la terre a rendu éclatant »,* que la mousse a protégé. Il va être au centre des recherches d'Agnes, qui seront quelque peu animées : collégiales, car requérant l'aide de plusieurs spécialistes, et questionnées par un groupe de militants écologistes. Limpides, riches, réflexives (interrogeant notre rapport à la mort, au passé, à l'environnement…), elles rythment la narration d'Anna North et font son originalité jusqu'à la résolution finale, dont la douceur finit de nous convaincre. ■

Juliette Savard

Cité des diables

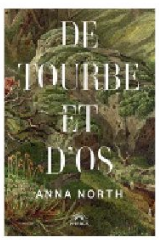
Et si le meilleur moyen de craqueler l'épais vernis dont se pare encore et toujours Los Angeles, capitale du faux, royaume des outrances et du vice, était de capturer la ville dans ses moments les plus critiques ? À la manière de Ryan Gattis dans l'inoubliable *Six jours* (2015) – consacré aux émeutes de 1992, toile de fond d'un thriller ultra-violent et féroce –, Bruce Wagner façonne avec *Amputation* une satire se déroulant pendant l'incendie historique qui a ravagé Los Angeles en janvier 2025. Le scénariste de *Maps to the Stars,* jeu de massacre hollywoodien orchestré par David Cronenberg, l'auteur de *Toujours L.A.* a vu dans cette catastrophe le symbole d'une ville qui n'a pas attendu de s'embraser pour ressembler à l'Enfer. Au milieu des flammes se dévoile un roman choral dans lequel des figures bien réelles – la maire de Los Angeles, Karen Bass, ou l'animateur Stephen Colbert – viennent se mêler aux personnages de fiction, comme une doublure de Timothée Chalamet en plein délire, une activiste pro-Palestine ébranlée dans ses certitudes ou un pillard prêt à profiter de l'anarchie. Le tout forme un petit théâtre cruel et grotesque, synthèse de James Ellroy, Bret Eaton Ellis, Robert Altlman : tous les peintres au vitriol d'une Cité des Anges qui porte si mal son nom. ■

Léonard Desbrières

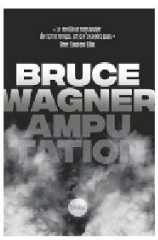
Premiers pas

Avant de rencontrer le succès qu'on lui connaît, Zeruya Shalev avait publié *Dansez sans moi*, premier roman maudit, rejeté par la critique puis renié par elle-même. Après les attentats du 7 octobre 2023, l'Israélienne s'est repenchée sur ce texte dont certaines intuitions troublent aujourd'hui : enlèvement d'enfants par des ennemis surgis de tunnels souterrains, transidentité… Mais le scandale qu'il portait, dans la société israélienne d'alors, vient sûrement d'ailleurs : une héroïne qui a priori n'aime pas sa propre fille, vit selon son désir, refuse les rôles proscrits et a recours à un chaman. C'est cette liberté-là, accouplée à son étrangeté, qui fut peut-être insupportable. Il y a dans cette figure quelque chose d'une sublime mante religieuse, prédatrice et vulnérable. L'écriture, toute en ruptures et en dissonances, avance comme une partition heurtée. Certes, le livre a les excès des premiers romans : quelques bavardages et des inventions parfois trop appuyées. Des débordements qui participent aussi de sa force. Cet imaginaire parfois naïf évoque les audaces d'un Boris Vian ou d'une Clarice Lispector, l'écriture automatique d'un Robert Desnos. Encore une preuve que l'absurde surgit souvent à contretemps, pour n'être reconnu qu'après coup. Une expérience littéraire d'une intensité rare. ■

Simon Bentolila

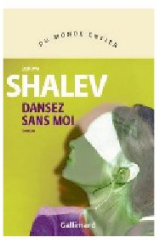


★★★☆☆
DE TOURBE ET D'OS [BOG QUEEN]
ANNA NORTH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LOU GONSE, 272 P., PHÉBUS, 23 €



EXTRAIT

★★★★☆
AMPUTATION [ID.]
BRUCE WAGNER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR KARINE LALECHÈRE, 304 P., SONATINE, 23 €



★★★★☆
DANSEZ SANS MOI
ZERUYA SHALEV
TRADUIT DE L'HÉBREU PAR LAURENCE SENDROWICZ, 192 P., GALLIMARD, 20,50 €

SETH POMERANTZ/PHBUS - MATT MAHURIN - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Une drôle d'autiste

Longtemps Fern Brady n'a pas su mettre des mots sur cette gêne infinie qui la faisait se sentir mal à l'aise partout. Humoriste écossaise plébiscitée outre-Manche (son dernier spectacle est visible sur Netflix), elle y est parvenue avec *Non conforme*, ce récit autobiographique à la fois drôle et sérieux, qui n'est pas celui qu'elle joue sur scène. Elle y détaille son trouble du spectre autistique, qu'elle a longtemps voulu « *masquer* » et qu'on lui a diagnostiqué tardivement. Au gré d'étapes de sa vie – sa jeunesse dans une ancienne ville minière, son séjour en unité psychiatrique, ses études, son job dans un club de strip-tease, etc. –, elle traduit les difficultés d'évoluer dans un monde dont les structures n'ont été pensées que pour nous autres allistes. Interactions sociales compliquées, extrême anxiété, crises qui la poussent à saccager son appartement… auxquelles s'ajoute le fait d'être une femme. L'expérience des femmes autistes serait souvent différente et moins mise en avant. Celle de Fern Brady était clairement matière à roman. Elle qui s'est volontiers servie des livres pour trouver des réponses offre ici une manne à qui en chercherait à son tour, et, à tous, un témoignage éclairant dont on aime l'esprit brut et caustique. ■

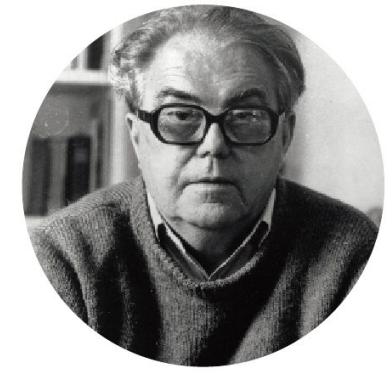
J.S.

★★★★☆

NON CONFORME [STRONG FEMALE CHARACTER]

FERN BRADY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR GEORGE DESMARAIS ET SOL TAILLARD, 308 P., RIVAGES, 22 €



L'ascension intérieure

Paru en 1937, *Réponse du silence* est le deuxième livre de Max Frisch, alors âgé de 26 ans : un roman de jeunesse renié par l'auteur, qui l'a exclu du premier tome de ses « Gesammelte Werke » en 1976. Ce n'est qu'en 2009 qu'il ressort en allemand, avec un accueil critique mitigé : récit annonciateur ou tentative maladroite et pleine de pathos ? Au risque de le surestimer, on ne cachera pas l'enthousiasme que nous inspire ce petit roman cristallin, qui raconte la crise d'un homme de 30 ans : il se rêvait artiste ou aventurier, mais s'apprête à embrasser une existence bourgeoise et sans éclat. Alors, avant d'entériner son échec en se mariant, il veut accomplir un exploit : gravir seul un sommet des Alpes. Pari insensé dont une jeune Danoise, logée dans la même pension, va tenter de le détourner… Le thème du jeune esprit romantique confronté à la platitude de la vie est convenu mais Frisch en tire un portrait poignant, sans doute parce que la détresse de son héros fut la sienne à l'époque. On reste frappé par la beauté fanée de ce roman d'aventures intérieure, avec son sublime décor de sommets découpés sur l'horizon, *« comme la signature rigide et argentée de Dieu dans la marge embrasée du monde »*. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆

RÉPONSE DU SILENCE [ANTWORT AUS DER STILLE]

MAX FRISCH

TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES, 122 P., GALLIMARD, 20 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★★

CONVERSATION À LA CATEDRAL

MARIO VARGAS LLOSA

800 P., FOLIO, 12 €

Chef-d'œuvre d'un Llosa trentenaire, *Conversation à La Catedral* emprunte à Faulkner ou à Balzac pour dire le Pérou des années 1950, sa dictature odriiste, ses fils de famille rebelles, ses pauvres domestiques, ses journalistes joyeusement débauchés, et le terrifiant Cayo Bermúdez, éminence grise du régime ! Et pour organiser ce chaos, Llosa déploie des prodiges formels : à la conversation initiale du titre – entre un jeune journaliste plein de rage et un pauvre noir qui servit bien des puissants – se greffent d'autres discussions, narrations, épisodes, la transformant en roman total. **Alexis Brocas**

★★★★☆

FLINT KILL CREEK

JOYCE CAROL OATES

POINTS, 336 PAGES., 8,95 €

Vous aimez les narrateurs pas fiables, les situations ambiguës, les abîmes qui s'ouvrent sous le quotidien ? Vous adorerez les nouvelles de la prodigieuse Joyce Carol Oates, qui vous précipite dans la tête d'un potentiel assassin, dans les pensées d'un ex-enfant adopté par des tortionnaires, ou dans le crâne d'une « fille sympa » qui ne peut avouer les envies de meurtre que lui inspire sa sœur. Et toujours cette écriture d'une nervosité inouïe qui nous maintient sur le gril… **A.B.**

★★★☆☆

FILS PRODIGUES

COLIN BARRETT

272 P., RIVAGES POCHE, 8,90 €

Un enlèvement ouvre ce roman situé dans une petite ville irlandaise où l'ennui pèse. Colin Barrett suit des personnages à la dérive, pris dans des situations qu'ils ne maîtrisent pas. Les dialogues donnent de la précision et du relief aux voix, quitte à désarticuler parfois la progression. Plus que par son intrigue, le livre tient par ses figures fragiles, imprévisibles, et par une justesse de ton qui capte l'usure et les élans contrariés. **S.B.**

RAPHAEL NEAL/RIVAGES - ANDREJ REISER/SUHRKAMP VERLAG/GALLIMARD

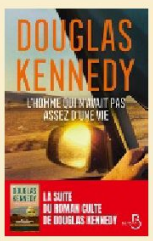
QUE VAUT ?

LE NOUVEAU DOUGLAS KENNEDY ?

L'homme qui voulait vivre sa vie (1997), deuxième roman de l'écrivain new-yorkais, en avait fait le chouchou des lecteurs français. Près de trente ans plus tard, le couvert est remis avec *L'homme qui n'avait pas assez d'une vie* : on ne change pas une recette qui gagne. Pour Ben Bradford, le « héros » de l'histoire initiale, les choses ne s'arrangent pas. Son existence n'est plus qu'une vaste comédie. *« Qu'est-ce que ça veut dire, être réel ? »*, *« Qui a raison et qui a tort ? »* Les questions n'ont pas changé. Ben rêvait d'être photographe ; il a tué un homme, a abandonné femme et enfants, a refait sa vie tant bien que mal et se terre depuis lors… Or voici que le passé revient frapper à sa porte. Son fils Jack (qui ne sait pas quel homme a été son père) a publié un article cinglant sur Adam Bradford, avocat new-yorkais accusé de plagiat qui, de son côté, ignore de qui il est le fils, et se révèle à présent introuvable. L'enquête de Jack prend de l'ampleur. Ben lui-même, qui se sent menacé, décide d'aller trouver Adam à Mountain Falls (Montana), où il n'a pas mis les pieds depuis des lustres. Mais est-il prêt à se confronter à ses démons ? Machinations, mensonges et faux-semblants… Rien de neuf, en somme, mais toujours ce talent pour les constructions alambiquées : étude de mœurs déguisée en thriller, cette suite tient bien ses promesses.

EXTRAIT

Fabrice Colin



★★★☆☆

L'HOMME QUI N'AVAIT PAS ASSEZ D'UNE VIE [MORE THAN A FACE]

DOUGLAS KENNEDY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHLOÉ ROYER, 352 P., BELFOND, 22,90 €

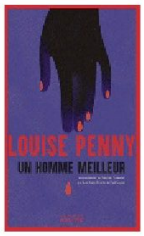
LOUISE PENNY

Québec noir

À défaut de surprendre, l'autrice torontoise réussit à nous tenir en haleine avec cette nouvelle enquête de l'inspecteur Gamache.

Avec *Un homme meilleur,* sa quinzième enquête, Louise Penny perpétue l'éternelle balade d'Armand Gamache dans des contrées psychologiques parfois plus sombres que les événements qui saisissent son quotidien. Après avoir été destitué pendant neuf mois de la Sûreté du Québec, suite à une série de mauvaises décisions ayant laissé une grande quantité d'opioïdes gagner les rues de la ville, Gamache n'a plus droit à l'erreur. Ce retour sonnerait comme un vent de renouveau s'il ne devait pas partager son poste avec Jean-Guy Beauvoir, son ancien subordonné, mais également son beau-fils. Alors qu'une crue menace d'engloutir le village québécois de Three Pines, Vivienne, en proie aux violences de son mari, disparaît. Si son époux alcoolique semble présenter le profil idéal du coupable, aucune place n'est permise aux à-peu-près, car le temps est compté et l'orage gronde. Plusieurs pistes s'offrent à eux, toutes plausibles, et Gamache n'a d'autre choix que d'enfreindre certaines règles : *« Un homme meilleur ? Un homme amer ? Ils seraient bientôt fixés. »* Sans jamais véritablement faiblir dans son sens du suspense, Louise Penny livre un roman porté par une mécanique bien huilée, un peu moins surprenant qu'on aurait pu l'espérer. ■

Marie Jouvin



★★☆☆☆

UN HOMME MEILLEUR [A BETTER MAN]

LOUISE PENNY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR LORI SAINT-MARTIN ET PAUL GAGNÉ, 480 P., ACTES SUD, 24 €. EN LIBRAIRIES LE 3 JUIN.

L'amour fait écran

Comment intégrer dans un roman les réseaux sociaux, le « scrolling », toute une nouvelle réalité qui s'écrit dans le virtuel mais a un impact bien réel sur nos vies ? Cette interrogation gagne la fiction contemporaine et donne à lire certains des objets littéraires les plus fascinants, les plus dérangeants aussi. Parmi eux, on ne saurait trop vous conseiller *Je suis fan* de Sheena Patel, *La Bossue* de Sao Ichikawa et désormais *Salut, tu vas bien ?* de Martina Hefter. Essorée par un quotidien où elle jongle entre sa vie de danseuse et les soins qu'elle apporte à son mari malade, Junon se réfugie la nuit dans de longues discussions sur Internet avec des *« love scammers »*, des arnaqueurs qui tentent de profiter de sa détresse pour lui soutirer de l'argent. S'inventer des vies, séduire, retourner leur rhétorique contre eux pour les faire fuir : ce petit jeu l'excite, l'aide à se sentir vivante. Jusqu'au jour où l'un d'eux, pourtant pris la main dans le sac, décide de continuer à échanger… ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆

SALUT, TU VAS BIEN ? [HEY GUTEN MORGEN, WIE GEHT ES DIR ?]

MARTINA HEFTER

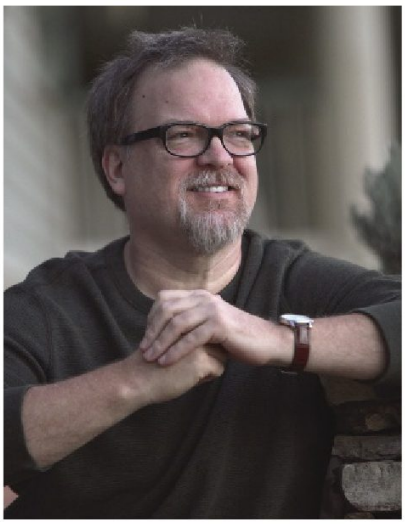
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR GUILLAUME DESCARTES, 336 P., GLOBE, 22 €

MAX KENNEDY - JEAN-FRANCOIS BRUB/ACTES-SUD

GREG ILES

Lutte finale

Roman politique et intimiste d'une ampleur rare, ode au Deep South américain, *L'Homme du Sud* est l'ultime tour de piste de l'écrivain, décédé l'an dernier.



Le polar est un genre romanesque, mais c'est aussi la formule littéraire qui expose le mieux le côté obscur de l'être humain. Au fond de cette formule pleine de vies, de morts, de culpabilités individuelles et universelles réside souvent un supplément d'âme. C'est le cas de *L'Homme du Sud*, et ce n'est pas peu dire quand on sait que son auteur, Greg Iles, avait hissé haut le niveau dans sa trilogie « Natchez Burning » (publiée entre 2018 et 2021), trois pavés remuant le passé ségrégationniste du Deep South des années 1960 à 2000. Au milieu du bourbier: Penn Cage, procureur à Houston (Texas) devenu auteur de thrillers à succès, puis revenu dans sa ville natale de Natchez (Mississippi) dont il a été le maire. Situé quinze ans après, *L'Homme du Sud* n'est pas une suite; mais quelques passages vous permettront de recoller les morceaux.

« LA PANIQUE DES BLANCS »

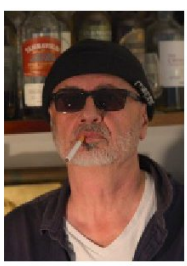
Nous voici en 2023. Cage s'est retiré dans la bourgade de Bienville, à 60 kilomètres de Natchez. Les élections présidentielles approchent, les républicains s'apprêtent à réadouber le candidat Trump, mais un homme s'y oppose: Robert E. Lee White, vétéran de la Delta Force, quadra conservateur, pro-IVG et star sur TikTok, lui aussi natif de Natchez. Prêt à tout pour financer sa précampagne. Mais une bavure policière vient de coûter la vie à un jeune noir – aussi un grand concert de hip-hop est organisé à Mission Hill, ancienne plantation située entre Bienville et Natchez. Bientôt, des coups de feu. Mortels. Un rappeur qui continue de chanter. Tout est filmé en direct sur les réseaux. Cage était sur place car sa fille Annie y était aussi. La suite sera exponentielle: représailles, incendies, émeutes. Tout est prêt pour une guerre raciale au niveau local. Certains l'attisent. Porté par Cage et par une foule de personnages pas du tout secondaires, rythmé par une multitude d'événements et de scènes marquantes, *L'Homme du Sud* est un gigantesque sprint pour tenter de *« juguler la force la plus dangereuse de ce pays: la panique des Blancs »*. Doublé d'un conte à la vie à la mort, car Cage y mène aussi un combat intime contre un myélome: un cancer du sang dont était atteint Greg Iles lui-même. Avant d'en mourir l'an dernier, il avait donc mis beaucoup de lui dans son héros si fragile. Voici 1 300 pages de lutte finale. Et à la fin surgit le verbe, cet éternel supplément d'âme. ■ **Hubert Artus**

EXTRAIT

★★★★★
L'HOMME DU SUD [SOUTHERN MAN]
GREG ILES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JESSICA SHAPIRO, 1 312 P., ACTES SUD, 29 €

De bruit et de silence

Les romans d'espionnage avancent régulièrement à travers une forêt de faux-semblants, d'informations étalées au grand jour et contredites la page d'après. C'est le plaisir du genre et ce *Cercle de Thor* en fait son miel comme nul autre. Manfred Kahn semble connaître sur le bout des doigts ce qui se trame derrière les murs silencieux de la DGSE, la Direction générale de la sécurité extérieure. Et même si tout était inventé dans ce roman que le plaisir de lecture, qui se mêle constamment à l'effroi de ce qui est raconté, ne serait pas diminué. C'est le principe du genre: difficile de faire la part des choses entre invention et vérité, fiction et réalité. Les détails échappent à l'entendement mais les eaux troubles dans lesquelles ils baignent sont reconnaissables. Jeanne, l'héroïne, membre éminente de la DGSE, plonge ainsi dans un dossier explosif que lui a laissé son ancien amant avant de mourir. Il y est question d'islamisme radical qui étend sa toile dans le monde et donc en France. Dans ce roman d'une passionnante densité, qui ne fait pas l'économie de l'action, Manfred Kahn raconte une époque agitée et inquiétante que des hommes et des femmes tentent de calmer au prix d'évidents sacrifices personnels. Les croise-t-on dans la rue? Sûrement. ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
LE CERCLE DE THOR
MANFRED KAHN
372 P., LA MANUFACTURE DE LIVRES, 21,90 €

GILES34/WIKIPEDIA - DR/LA MANUFACTURE DES LIVRES

Un tour de cochons !

Pour son deuxième roman, Adam Biles propose un prolongement osé de *La Ferme des animaux*. Dès le début, l'assemblée entonne l'hymne sacré *Bêtes d'Angleterre,* reprenant le chant révolutionnaire des vainqueurs dans l'œuvre de George Orwell – et qui donne son titre au livre. Ici, c'est pour fêter la sixième victoire de Bouton-d'Or à l'élection annuelle qui désigne la « *Première Bête* » de la ferme du Manoir. Les décennies ont passé, depuis la Grande Rébellion, les cochons dominent toujours, et l'exploitation tourne désormais à plein régime. La ferme de la célèbre dystopie est même devenue une attraction touristique, où les humains paient pour visiter. Six ans après *Défense de nourrir les vieux*, huis clos satirique situé dans une maison de retraite, Adam Biles offre une variation audacieuse de la fable orwellienne. Il la situe de nos jours, et ses animaux ne savent comment endiguer la pollution des sols, des eaux, et donc de leurs mères nourricières. Les voilà pris au piège de la sous-alimentation, des virus et des obligations d'abattre des espèces. Ajoutez-y la corruption et les *fake news*, et vous obtenez une comédie parfois trop codifiée, mais réjouissante et universelle. ■

Hubert Artus

Le loup dans l'Histoire

Parcourir le catalogue des éditions Monsieur Toussaint Louverture revient à entrer dans un cabinet de curiosités où ont été rassemblés d'étranges trésors littéraires du passé. Après le carton éditorial de la saga ressuscitée *Blackwater* de feu Michael McDowell, la maison s'est mis en tête de faire résonner le nom d'un autre champion des littératures de l'imaginaire, injustement méconnu en France, Robert McCammon. On était tombé raide dingue de *Swan Song*, fresque postapocalyptique en deux tomes, publiée il y a trois ans maintenant, on est aujourd'hui subjugué par *L'Heure du loup*, nouveau diptyque au carrefour du roman historique, de l'espionnage et du fantastique. Imaginez que le débarquement allié soit menacé par un projet secret des nazis. Imaginez maintenant qu'un espion britannique soit envoyé derrière les lignes ennemies pour s'assurer que l'opération censée faire basculer la guerre puisse être menée à bien. Imaginez enfin que ce soldat surentraîné soit un loup-garou bien décidé à faire d'une pierre deux coups en profitant de sa mission pour se venger de son pire ennemi. Vous voilà parti pour 1 000 pages d'une aventure grandiose qui n'a rien à envier à *Indiana Jones*. La chance. ■

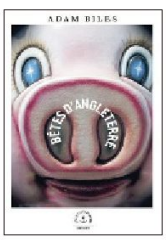
Léonard Desbrières

À quatre épingles

Un vêtement blanc, plusieurs générations, et une promesse qui semble indéfectible : celle selon laquelle l'amour change tout, ou presque. En tissant toute son intrigue autour d'une robe de mariée, objet hautement symbolique chez la reine de la romance, Danielle Steel renoue avec ses grands tableaux familiaux. À San Francisco, tout le monde connaît l'éminente famille

Deveraux, comptant parmi les grandes puissances économiques de la ville. Lorsque vient le temps de présenter leur fille unique, Eleanor, à la sphère mondaine, ses parents ne laissent rien au hasard. Entre les guirlandes de lys, l'argenterie et le cristal scintillant, tout est orchestré pour lui trouver un époux à sa hauteur. C'est Alexander Allen, riche banquier, qui devient l'heureux élu. Pour l'occasion, la styliste Jeanne Lanvin est chargée de créer sa robe de mariée : une pièce à la française, pensée comme un symbole d'élégance absolue. Mais le bonheur du couple est de courte durée : le krach boursier de 1929 les frappe de plein fouet. La robe de mariée, ultime témoin d'un monde en mutation, traverse alors les générations pour devenir le fil rouge d'une succession de voix ancrées dans l'Histoire. Danielle Steel y déploie une fresque prenante où plusieurs portraits féminins se répondent à travers le temps. ■

Marie Jouvin



★★★☆☆

BÊTES D'ANGLETERRE [BEASTS OF ENGLAND]

ADAM BILES

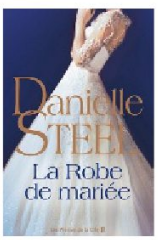
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CHARLES RECOURSÉ, 368 P., GRASSET, 23 €

★★★★☆

L'HEURE DU LOUP [THE WOLF'S HOUR]

ROBERT McCAMMON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR THIERRY ARSON, 960 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 25,80 €



★★☆☆☆

LA ROBE DE MARIÉE [THE WEDDING DRESS]

DANIELLE STEEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JULIE LOPEZ, 336 P., LES PRESSES DE LA CITÉ, 20,90 €

JF PAGA - SDP - BRIGITTE LACOMBE/PRESSES DE LA CITÉ

NILS KLAWITTER

Une vie à résister

Le destin hors norme de la résistante Mélanie Berger, raconté par un journaliste allemand, puis traduit par l'auteur jeunesse Jean-Claude Mourlevat.

Tout, dans ce livre, est exceptionnel. D'abord l'histoire, celle de la vie de Mélanie Berger, jeune résistante pendant la Seconde Guerre mondiale, 104 ans aujourd'hui et installée en France. Ensuite, la façon dont un journaliste et historien allemand, Nils Klawitter, entreprend il y a deux ans de raconter cette histoire méconnue. Enfin, l'arrivée dans l'aventure de Jean-Claude Mourlevat, auteur jeunesse à succès, couronné du prestigieux prix Astrid-Lindgren, qui joue les traducteurs pour que ce livre paraisse en français.

Dès les premières pages de *La Petite Main de la Résistance*, on suit donc une enfant de 13 ans qui parcourt les rues de Vienne, la nuit, pour coller des affiches antinazies. À 17 ans, elle fuit en France. Arrêtée en 1942, condamnée à quinze ans de prison, elle endure l'enfermement et les coups avant de s'évader en 1943 et de devenir messagère de la Résistance.

Au-delà du récit, Klawitter raconte aussi son enquête, ses entretiens, et redonne sa place à cette « petite main » longtemps restée dans l'ombre d'un mari décoré. Une histoire de courage ordinaire, qui se lit comme un *page-turner* et résonne aujourd'hui avec une acuité troublante. Car Mélanie Berger continue de témoigner dans les écoles, rappelant une question brûlante : que faire face à la montée de l'extrême droite ? ■ **Mathieu Charrier**

★★★★☆
LA PETITE MAIN DE LA RÉSISTANCE [DIE KLEINE SACHE WIDERSTAND]
NILS KLAWITTER
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR JEAN-CLAUDE MOURLEVAT, 240 P., ROBERT LAFFONT, 20,90 € (À PARTIR DE 14 ANS)

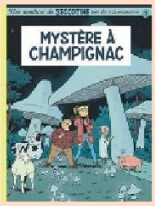
Savoir se jeter à l'eau

Alba rêve de devenir surfeuse, fascinée par celles qu'elle observe depuis son balcon. Alors elle prend son vélo, traverse la forêt de pins et rejoint l'océan. Mais la mer est parfois d'huile, et il faut apprendre à attendre avant d'oser se lancer sous le regard du phare Paros. Les premières tentatives sont hésitantes, les chutes nombreuses, mais Alba persiste, portée par les phrases rassurantes que le phare semble lui souffler. *Sur les vagues* respire l'été, les embruns, le sable chaud et l'odeur des pins. Au crayon de couleur, l'autrice compose des images vibrantes, baignées de lumière, pour un album délicat et lumineux sur l'apprentissage et la persévérance. ■ **M.C.**

★★★☆☆
SUR LES VAGUES
CAROLINE PÉRON
40 P., ACTES SUD JEUNESSE, 16,90 € (À PARTIR DE 3 ANS)

ET AUSSI...

★★★☆☆
MYSTÈRE À CHAMPIGNAC
SOPHIE GUERRIVE, ELRIC
56 P., DUPUIS, 13,50 €
(À PARTIR DE 9 ANS)



Créée par Franquin dans *Le Journal de Spirou*, Seccotine méritait bien sa propre série ! La voilà propulsée dans le village de Champignac, venue chercher un peu de calme… et immédiatement rattrapée par le mystère. Disparitions d'animaux, arrivée d'un chat noir, tensions entre écologistes d'Arthur Nature et chasseurs du GSC (le Groupement pour la sécurité de Champignac)… Sollicitée par Spirou et Fantasio (qui vont même finir par l'y rejoindre), la journaliste mène l'enquête avec vivacité. Dans la tradition du cosy mystery, cette aventure mêle humour, observation sociale et intrigue bien menée, tout en installant une héroïne moderne, indépendante et attachante. **M.C.**

★★★★☆
LÀ OÙ DANSE LE VENT
ENORA BOUTLE
144 P., GLÉNAT, 20 €
(À PARTIR DE 12 ANS)

Enora Boutle signe un premier roman graphique d'une grande délicatesse, consacré au lien qui unit Yaëlle à son grand-père. De l'enfance à l'entrée dans l'âge adulte, le récit suit une jeune fille ballottée par les tensions familiales, envoyée loin des siens, au rythme des marées. Dans cette maison battue par les vents, face à un homme discret mais profondément attentif, la colère laisse peu à peu place à l'écoute. Entre silences, gestes simples et transmission invisible, se construit un refuge essentiel. L'autrice capte avec justesse les émotions à vif de l'adolescence et la puissance des attachements discrets. Un récit initiatique sensible et universel. **M.C.**

COLLECTION PARTICULIÈRE

3 RAISONS DE LIRE

HERO ORGANIZATION

Une formidable galerie de méchants
Alors que la Terre est menacée d'extinction, l'espèce humaine lance en pleine moitié du XXIe siècle une vaste campagne de colonisation spatiale et doit affronter alors d'horribles créatures. Pour y faire face, ils construisent de gigantesques armures robotiques. Avec sa vaste galerie de monstres hideux et de robots géants, impossible de ne pas penser à *Patlabor.* Une référence pleinement assumée par *Hero Organization* qui multiplie les morceaux de bravoure pour le plus grand plaisir des amateurs de « mechas », ces robots géants qui ont traversé tout un pan de la pop culture.

Une passionnante relation père-fils
En filigrane, *Hero Organization* raconte aussi et surtout une histoire d'amour : celle d'un père, Ryu, prolétaire de son état, prêt à tout pour rendre son fils fier et lui offrir enfin la vie dont il a toujours rêvé en rejoignant les rangs des forces spatiales. Entre deux combats titanesques, ce seinen de Kei Seikawa traite avec pudeur de transmission et de sacrifice. Une pointe d'émotion dans un déluge de feu ? C'est possible !

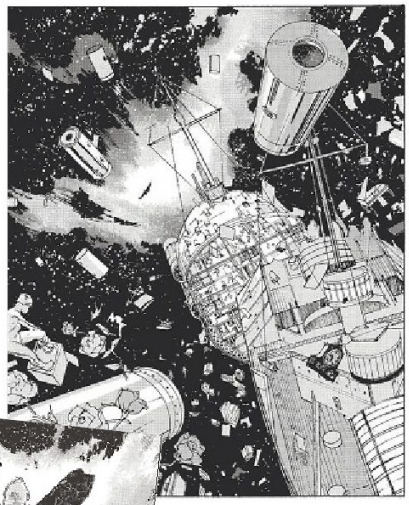
Un riche propos politique
Derrière son intrigue somme toute basique à base de robots géants et de monstres visqueux, *Hero Organization* cache un propos ô combien subversif sur la propagande d'État. Chaînon manquant entre *Pacific Rim* et *Starship Troopers*, il nous invite à réfléchir à la notion même de héros et ses limites parfois floues. **Ilan Ferry**

★★★★☆
HERO ORGANIZATION
KEI SEIKAWA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR KARINE RUPP-STANKO, 210 P. GLÉNAT, 7,20 €.

ALEX ALICE

Vengeance dans l'espace

***Le Chant du Cygne noir* s'avère un formidable space opera rétrofuturiste aux accents manga.**



Il y a des livres qui, dès les premières pages, frappent par l'ampleur de l'univers qu'ils déploient et la profondeur des personnages. C'est le cas de ce *Chant du Cygne noir*, dont la beauté et la finesse du dessin ne font qu'amplifier cette première impression. Rien d'étonnant, au regard du pedigree de son autrice, Alex Alice, figure majeure de la bande dessinée française, révélé avec *Le Troisième Testament*, puis confirmé par *Siegfried* et surtout la fresque rétrofuturiste *Le Château des étoiles*.

Nous voilà en 1880, dans la ceinture d'astéroïdes : Benesh, jeune aventurière en quête de vengeance, s'embarque dans une histoire de pirates de l'espace à bord du légendaire *Cygne noir*. Dans ce XIXe siècle alternatif où les empires ont conquis le ciel, la quête de trésors et de liberté croise des enjeux plus vastes : rivalités impériales, exploration des confins et indices troublants d'une civilisation disparue… Série conçue en trois tomes et indépendante du *Château des étoiles*, l'œuvre marque aussi un tournant formel : Alex Alice s'approprie ici pleinement les codes du manga, adoptant un rythme et une narration renouvelés, portés par une influence assumée, d'*Albator* à *Akira*. ■
Mathieu Charrier

★★★★☆
LE CHANT DU CYGNE NOIR (T. 1)
ALEX ALICE
216 P., RUE DE SÈVRES, 13,90 €

Viser les étoiles

Alice rêve de devenir la première femme astronaute japonaise commandante de vaisseau. Mais le chemin s'annonce tortueux : si Alice est une collégienne populaire, elle est profondément seule depuis le décès de ses parents et peine à suivre les cours, ne maîtrisant pas totalement le japonais. Sa rencontre avec un jeune génie solitaire, Inuboshi, fait basculer le récit d'*Alice au-delà des étoiles* vers une chronique d'apprentissage délicate, où le rêve spatial se heurte à la réalité de l'enfance. Avec son trait lumineux et un découpage rythmé, Kiko Urino (révélée avec *Internet Love*) explore subtilement la fabrication sociale des vocations, entre ambition et quête intime. ■ **M.C.**

★★★☆☆
ALICE AU-DELÀ DES ÉTOILES
KIKO URINO
TRADUIT DU JAPONAIS PAR DJAMEL RABAHI, 208 P., GLÉNAT, 7,90 €

RUE DE SÈVRES, 2026

ÉRIC SAVOLDELLI

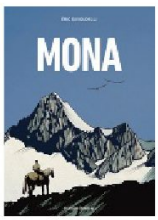
À l'ombre des cimes

La nature, la montagne, les hommes et les bêtes… *Mona* est un premier album émouvant, tendu, sobre, qui déborde d'humanité. Le nom de son auteur est à retenir.

Le trait est immédiatement reconnaissable : il y a du (Jean-Marc) Rochette dans l'air. Rien de surprenant après tout : *Mona* d'Éric Savoldelli est publié par Les Étages, la maison dirigée par Christine Cam avec l'auteur de *La Dernière Reine* (designé livre de l'année par *Lire Magazine* en 2022). Mais Éric Savoldelli sait aussi garder son cap : d'abord parce que *Mona* s'inspire d'une histoire personnelle, ensuite parce que le crayon de l'auteur est plus anguleux et plus ombreux que celui de Rochette. Mais l'amour de la montagne et de la nature y est également présent. Comme l'ampleur romanesque du récit.

Mona est le nom de la jument dont s'occupe Melchio, obligé d'aller trouver du travail en France, avec son jeune frère Renzo et son ami Andrea, après la mort de leurs pères, bûcherons dans le nord de l'Italie dans les années 1940. La traversée est longue, éreintante, laborieuse. Les voilà qui s'installent dans la vallée de La Guisane en octobre 1954 ; Renzo bosse à la mine, Melchio et Andrea sont bûcherons. La vie y est rude, les amitiés se nouent, les inimitiés aussi, la solidarité s'oblige quand le racisme perdure, les drames adviennent… Éric Savoldelli est allé chercher dans les replis des destins familiaux pour imaginer cette histoire qui s'enracine dans la froideur de l'hiver, quand la nature vient mesurer la bonté des hommes et des bêtes. Le dessin alterne les grands espaces montagneux et la rudesse des visages qui affrontent tous les jours leur propre survie. Le souffle de l'intime au service d'une histoire poignante qui raconte le monde. ■

Éric Libiot



★★★★☆
MONA
ÉRIC SAVOLDELLI
176 P., LES ÉTAGES, 32 €

ÉRIC SAVOLDELLI/LES ETAGES 2026 - ELIE VINCENT

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
PETIT BONHOMME
ALEXIS BACCI, GRÉGROY PANACCIONE
280 P., MORGEN, 27,90 €

Un exercice de style impressionnant doublé d'une profusion d'images et de couleurs : en 280 pages muettes (!), Alexis Bacci au crayon et Grégory Panaccione au clavier racontent l'histoire du monde, l'apparition du vivant, le temps qui passe et la vie amoureuse de Petit Bonhomme. À la première lecture, les pages se tournent vite pour suivre les mille péripéties, à la seconde, il faut s'arrêter sur les dessins qui fourmillent de détails et d'idées souriantes. E.L.

★★★☆☆
LE HAUT DE LA VAGUE
CHRISTOPHE DABITCH, THIERRY MURAT
160 P., FUTUROPOLIS, 25 €. EN LIBRAIRIES LE 6 JUIN

Une enquête littéraire, une mise en dessins de (deux) nouvelles, une vraie-fausse biographie, une initiation au surf : il y a tout ça dans *Le Haut de la vague*, vaste récit autour de Jack London et de sa seconde épouse, Charmian Kittredge, alors qu'ils découvrent Hawaï et ses plages en 1907. Christophe Dabitch mêle temps et événements avec brio tandis que Thierry Murat joue des couleurs brunes et des larges cadres pour offrir à London ces instants de bonheur et d'écriture. E.L.

★★★☆☆
MAMIE LUGER (T.1). LA TENTATION DU MÂLE
KÉRAMIDAS
80 P., CASTERMAN, 18 €

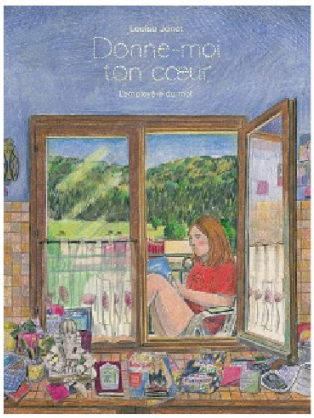
Les nombreux lecteurs se souviennent de la fringante Mamie Luger imaginée par Benoît Philippon. Huit ans plus tard, Kéramidas en livre une adaptation réjouissante. Impossible de dévoiler les nombreux tours et détours de l'intrigue : Berthe, 102 ans, est en garde à vue et raconte sa vie qui ne manque ni de sel ni de sang… Kéramidas, qui possèdeun trait très vivant, s'amuse visiblement de cette histoire pas réaliste pour un clou. Son dessin est drôle, disneyien et sa mise en page est dans le même moule. On attend le tome 2. E.L.

Louise Janet

Donne-moi ton cœur

Une fois n'est pas coutume : place aux jeunes ! Et à Louise Janet, véritable talent en herbe du neuvième art, qui est aussi peintre. *Donne-moi ton cœur* est son premier album et, dès les pages d'ouverture, la singularité de l'autrice est là. Un dessin coloré et crayonné, un univers qui fourmille de détails et qui impose déjà un récit : un salon, un canapé, la campagne, une vache, une jeune fille en pleine lecture et cette phrase inaugurale – *« J'y étais pour un mois »* –, qui semble prendre l'histoire en cours. Celle de Loulou en visite chez ses grands-parents alors qu'elle vient de se séparer de son ami Timtim et que sa vie prend des chemins incertains. Rien de grave ni de romanesque. Et pourtant, Louise Janet raconte les faits et gestes du quotidien avec beaucoup d'à-propos. Son style artistique vient nourrir cette histoire où les souvenirs remontent à l'enfance… Mais il est aussi beaucoup question de littérature dans cet album. Les références s'enchaînent au gré des pages – John Fante, Stig Dagerman, Foster Wallace, Laurent Mauvignier, Heidegger… L'amateur du philosophe allemand est Philippe Dasein, surnommé « Joe Dasein », voisin de la famille, et qui présentement se demande, comme Georges Perec, comment classer les livres dans sa bibliothèque. Il a opté pour un rangement très personnel basé sur un critère chrono-spatial dont il faut goûter le charme. Ce n'est pas la moindre des qualités de Louise Janet que de distiller par petites touches un humour absurde, touchant et délicat. ■

Éric Libiot



DONNE-MOI TON CŒUR
LOUISE JANET
160 P., 26 €. COPYRIGHT L'EMPLOYÉE DU MOI. EN LIBRAIRIES LE 19 JUIN.

DR/L'EMPLOYÉE DU MOI.

BIO EXPRESS

1999

Naissance de Louise Janet à Paris. Elle grandit en banlieue parisienne (aujourd'hui installée à Montreuil) et entre à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris dont elle sort diplômée en 2023. Si ses premiers désirs vont vers la bande dessinée, elle intègre l'atelier de peinture de François Boisrond puis de James Rielly.

2020

Louise Janet remporte la bourse Diamond et fut finaliste du prix de dessin Pierre-David-Weill en 2021. Elle est également professeure de dessin et de peinture.
« Je pratique essentiellement la peinture à l'huile et le dessin. Je peins beaucoup les personnes de mon entourage, les lieux que j'habite, des scènes de mon quotidien. »

2024

L'artiste expose son travail de peintre en France et à l'étranger dans différentes galeries parfois seule, parfois avec d'autres artistes : chez Scroll (New York, 2024), Taymour Grahne (Londres, 2024) ou Private Choice (Paris, 2024), Tube Culture Hall (Milan, 2025) ; aux galeries Mathilde Le Coz ou Elsa Meunier à Paris.

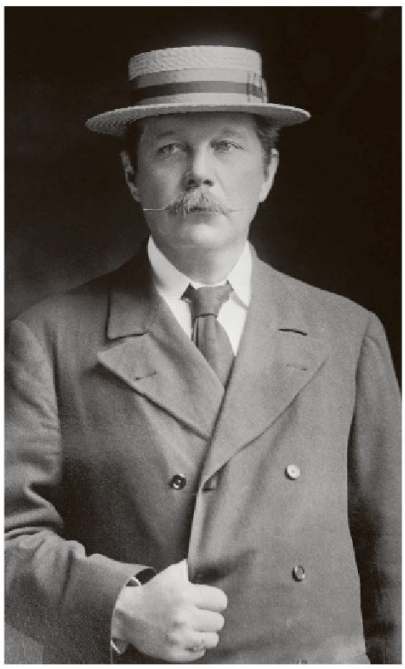
LOUISE JANET/L'EMPLOYÉE DU MOI 2026

LOUISE JANET/L'EMPLOYÉE DU MOI 2026

ARTHUR CONAN DOYLE

Mémoires d'outre-Holmes

Le créateur de Sherlock Holmes aurait aimé exister en dehors de son fameux détective. Son autobiographie offre l'occasion de redécouvrir l'homme et l'écrivain.



Il y a trois ans, François Rivière mettait Conan Doyle en vedette dans une belle biographie. L'année dernière, c'est la Pléiade qui accueillait l'intégrale des aventures de Sherlock Holmes, avec en outre un *Album Holmes* signé Baudouin Millet. Voici que ressortent aujourd'hui les Mémoires de Conan Doyle, dans la traduction donnée en 1932 par Louis Labat pour Albin Michel. Publié huit ans auparavant par un Conan Doyle âgé de 65 ans, *Ma vie aventureuse* passionnera les amateurs du détective pour toutes les informations qu'il révèle à son sujet. Conan Doyle y raconte comment il s'est inspiré de Joseph Bell, son professeur de médecine à l'université d'Édimbourg; comment il a eu l'idée de faire de Sherlock le personnage récurrent d'une série de nouvelles indépendantes pour le magazine *Strand*; et surtout… comment il a fini par déplorer le succès de son héros, coupable à ses yeux d'éclipser le reste de son œuvre, en particulier ses romans historiques, dont il était bien plus fier que des aventures du détective! Au-delà de ces aperçus, ce document est aussi intéressant pour tout ce qu'il nous apprend sur la vie et les centres d'intérêt de Conan Doyle en dehors de Sherlock. Il relate notamment ses années de vaches maigres, quand il exerce comme médecin; l'illumination de 1891 qui, à la suite d'une maladie, le convainc d'abandonner la médecine pour se consacrer à l'écriture; son engagement en faveur de l'Angleterre, durant la guerre des Boers; ou encore son engouement teinté de méfiance pour le spiritisme, qui fait fureur à l'époque… Les forces invisibles et les questions religieuses sont un peu le fil rouge du livre, Conan Doyle ne cessant d'y revenir tout au long de son existence, tiraillé entre son penchant naturel pour le matérialisme athée et une conception mystique des *« limites de ce que nous appelons la matière, et du besoin de la spiritualité, si nous voulons garder le contact avec la vérité profonde des faits qu'apporte la vie »*. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆

MA VIE AVENTUREUSE [MEMORIES AND ADVENTURES]

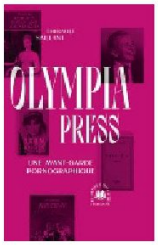
ARTHUR CONAN DOYLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LOUIS LABAT, 234 P., LES BELLES LETTRES, 15 €

Éros passé

Depuis le début du XX^e^ siècle, la bohème littéraire anglo-irlando-américaine s'était expatriée à Paris, terre de liberté morale. Joyce y publia *Ulysse* en 1922. The Olympia Press, la plus importante maison d'édition pornographique de langue anglaise des années 1950, poursuivit cette tradition. Son fondateur, Maurice Girodias, un Franco-Britannique d'ascendance juive, avait appris les ficelles du métier auprès de son père, Jack Kahane, lui-même éditeur à la tête d'Obelisk Press pendant l'entre-deux-guerres, qui publia Henry Miller. Girodias, le fils au tempérament très audacieux, monta en pleine Occupation les Éditions du Chêne. Après une période de vaches maigres, il crée en 1953 sa grande œuvre, The Olympia Press, un nom en forme de clin d'œil au nu de Manet. Dans un livre richement illustré et enrichi de longs extraits d'écrits sulfureux qui donnent du corps au sujet, l'historien Thibault Saillant retrace l'odyssée de la maison du flambeur et noceur qui révéla *Lolita* de Nabokov, *Plexus* de Miller, *Watt* de Samuel Beckett. Girodias excella de concert dans une littérature érotique à visée masturbatoire, écrite par des plumitifs lettrés et destinée aux vacanciers et aux GI's stationnés en France. *« No to be imported into England or the United States »*: cet avertissement inscrit sur la couverture d'un classique de l'érotisme anglais signe son art du commerce. Girodias avait de la dynamite dans les mains. Un de ses pairs dit qu'il *« fit en un temps record ce que Churchill ou Roosevelt eux-mêmes n'auraient jamais pu réaliser en un siècle de vie publique: il a foutu en l'air la censure anglo-saxonne »*. Un champion hors pair. ■

Olivier Cariguel



★★★☆☆

OLYMPIA PRESS. UNE AVANT-GARDE PORNOGRAPHIQUE

THIBAULT SAILLANT

360 P., L'ÉCHAPPÉE, 24 €

LIBRARY OF CONGRESS

Un amour ressuscite

C'est un de ces miracles comme l'histoire de la littérature en réserve parfois. À la mort de Sebastian Haffner, en 1999, ses enfants ont retrouvé dans une malle conservée par les archives fédérales un manuscrit inédit, resté là à cause de la guerre: celui d'*Adieux*. Haffner, qui fuira le régime nazi en 1938, l'avait écrit en 1932, racontant une histoire d'amour pour une femme juive vécue par lui l'été précédent (le héros porte son vrai nom, Haffner n'est que son nom de plume) à Paris sur fond de montée du nazisme. Publié enfin en 2025, le livre connaît un grand succès en Allemagne (100 000 exemplaires vendus) et est déjà beaucoup traduit. Il est passionnant de le comparer à l'autre grande œuvre de Haffner, *Histoire d'un Allemand*, qui avait déjà connu une similaire et rocambolesque résurrection. Autant cette dernière est une analyse remarquablement intelligente de la montée du nazisme, autant *Adieux* est un roman léger, une ode à la beauté de Paris et à la vie de bohème qu'on pouvait y mener alors, un hommage aux petits moments qui tissent les grandes histoires d'amour. La sienne ne prend que bien malgré elle des lueurs tragiques face aux flammes de l'incendie nazi qui va bientôt éclater. ■

Hubert Prolongeau

Délires de princesse

Sorti de l'oubli par l'écrivain Pascal Pia dans *La Quinzaine littéraire* en 1966, *Le Tutu* est un étrange roman publié en 1891, sous le pseudonyme Princesse Sapho, à l'enseigne du libraire Léon Genonceaux, connu pour avoir publié *Les Chants de Maldoror*. Il ne subsiste presque aucun exemplaire de l'édition d'origine, au point que certains se sont demandé si ce n'était pas un faux de Pia. La BNF a toutefois fini par acquérir un exemplaire, ce qui élimine la piste du canular. Reste la question de l'identité de l'auteur, irrésolue à ce jour malgré les enquêtes de Pia (qui parie pour Genonceaux), de Jean-Jacques Lefrère (qui donne sa langue au chat) ou de Chloé Delaume, préfacière de la présente réédition, qui aimerait que ce soit Rachilde (l'autrice de *Monsieur Vénus*) mais qui penche plutôt pour un homme. Ce qui est sûr, c'est que ce roman loufoque et inconvenant à souhait, rempli de « freaks » et de délires scatologiques ou sexuels, n'a rien perdu de son charme vaguement faisandé, dans la pure tradition des déliquescences fin-de-siècle. Il y a là-dedans du Rabelais, du Jarry, beaucoup de fumisterie et de provocation, ainsi qu'une plume sensationnelle qui justifie son statut de livre culte. ■

Bernard Quiriny

Les chants infinis

Ni Dante ni Hugo n'avaient rien vu. Quant à l'Apocalypse de Jean, c'est un entrefilet à côté des 42 500 versets de cet extraordinaire torrent stylistique et mystique qu'est *Le Chant cathédral,* dont la deuxième partie est publiée aujourd'hui. Il est vrai que la démesure est l'élément naturel de Maxence Caron. Agrégé de philosophie à 22 ans, docteur ès lettres à 26 ans, il inaugure un système philosophique global d'élaboration de la pensée avec *La Vérité captive*, réflexion qui a ouvert la voie à cette déflagration verbale qu'est la rédaction du plus long poème de l'histoire littéraire. La première partie de cette somme apparaissait comme un forage jusqu'aux sources telluriques et sacrées du verbe. Le poète faisait répéter les chœurs, accordait cuivres et cordes,

nous enivrait de sa rythmique. Sa voix symphonique occupe maintenant toute la scène, qui est le monde, comme dirait Paul Claudel. Ces soixante nouveaux chants, psaumes, hymnes à la Vierge, portraits des apôtres et des rois emportent le lecteur, qu'il soit croyant ou non. Après tout, on peut apprécier une messe de Bach sans être chrétien. Attaché à la Province dominicaine de Toulouse, Maxence Caron est ermite consacré. Une posture qui peut rappeler Bloy ou Huysmans. Possédé d'une sorte de génie qui semblait réservé à des temps révolus, il fait son chemin en dehors des modes. L'absolu a encore des défenseurs, et c'est tant mieux. ■

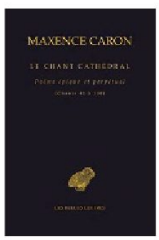
Serge Sanchez

★★★★☆

ADIEUX [ABSCHIED]
SEBASTIAN HAFFNER
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR OLIVIER MANNONI, 224 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

★★★☆☆

LE TUTU
PRINCESSE SAPHO
250 P., TRISTRAM, 21 €



★★★★★

LE CHANT CATHÉDRAL. POÈME ÉPIQUE ET PERPÉTUEL (CHANTS 41 À 100)
MAXENCE CARON
1 291 P., LES BELLES LETTRES, 75 €

SDP - TRISTRAM - DR/LES BELLES LETTRES

MAZARINE M. PINGEOT

L'empire du ressenti

Après les énergies fossiles, qui ont permis la Révolution industrielle, après le divertissement à grande échelle, qui a fait éclore la société de loisir et orienté les industries culturelles, arrive le nouveau carburant du technocapitalisme : nos émotions. C'est le cœur du nouvel ouvrage d'Eva Illouz, *Le Futur des émotions*, où la sociologue tire les conséquences ultimes de ce qu'Alvin Toffler nomme la « *prosommation* », amalgame de « consommation » et de « production » : dans ce processus d'apparence contradictoire, l'individu transforme un bien de consommation en une source de production de valeur économique. À titre d'exemple, la voiture que l'on achète génère du profit via la plateforme BlaBlaCar.

Mais Eva Illouz va plus loin car, désormais, nul besoin d'objet médiateur, c'est le moi qui produit de la valeur en consommant et cette valeur, c'est lui-même. Ainsi fonctionne par exemple le nouveau métier des influenceurs, qui transforment leur quotidien et leurs émotions « authentiques » en une performance publicitaire. L'authenticité devient label de certification en même temps que vecteur de « partage ». Kim Kardashian est à cet égard emblématique de la marchandisation radicale de soi-même. Or que peut produire de plus rentable la subjectivité, sinon des émotions ? Le marché et les technologies numériques ne se contentent pas de les solliciter et de les convertir en marchandises : « *les émotions elles-mêmes deviennent source de valeur* ». Pour le montrer, Eva Illouz revient sur le succès phénoménal des entreprises qui produisent les émojis, stickers, gifs, langage des réseaux sociaux qui a l'immense avantage d'exprimer en un clic des émotions et de permettre par la même occasion de les comptabiliser. Un like est une fonctionnalité à la fois numérique et émotionnelle qui amplifie la diffusion d'un message, mais qui permet aussi d'affiner la connaissance que les entreprises peuvent avoir des profils d'utilisateurs. Ainsi, l'expression de ces émotions par l'intermédiaire de pictogrammes de plus en plus inventifs permet un « minage » des données affectives, lesquelles sont sources de profits considérables pour les multinationales de la tech. « *L'engagement émotionnel de l'utilisateur est revendu à des annonceurs qui exploitent ces informations pour cibler leur publicité.* »

Les plateformes numériques ne s'y sont pas trompées : elles ont massivement investi dans la santé mentale, le bien-être, la gestion positive des émotions, alimentant en retour un nouveau marché. L'univers du gaming n'est pas en reste : la prolifération des jeux vidéo mise également sur l'investissement affectif des joueurs. Dans l'expérience virtuelle, le sujet a en effet le sentiment de s'impliquer dans le monde : ses émotions sont peut-être imaginaires, elles n'en sont pas moins existantes. Ce paradoxe le coupe de la réalité. Le problème est que l'expérience émotive du joueur n'est pas ressentie comme une absence de réalité, précisément parce qu'elle est subjective et émotionnelle. Ce qui donne lieu à une sociologie nouvelle, celle de moi isolés qui peinent à accepter les contraintes et les exigences externes, enfermés dans leur bulle émotive qui souffre de moins en moins la frustration. « *L'authenticité* » remplace la réalité, sous son régime, « *la réalité se réduit à une expérience émotionnelle* » dont on voit et dont on peut craindre pour l'avenir les conséquences politiques. C'est en effet tout l'écosystème démocratique qui s'en trouve transformé. Livre passionnant et utile. ■

> DÉSORMAIS, C'EST LE MOI QUI PRODUIT DE LA VALEUR EN CONSOMMANT

EXTRAIT

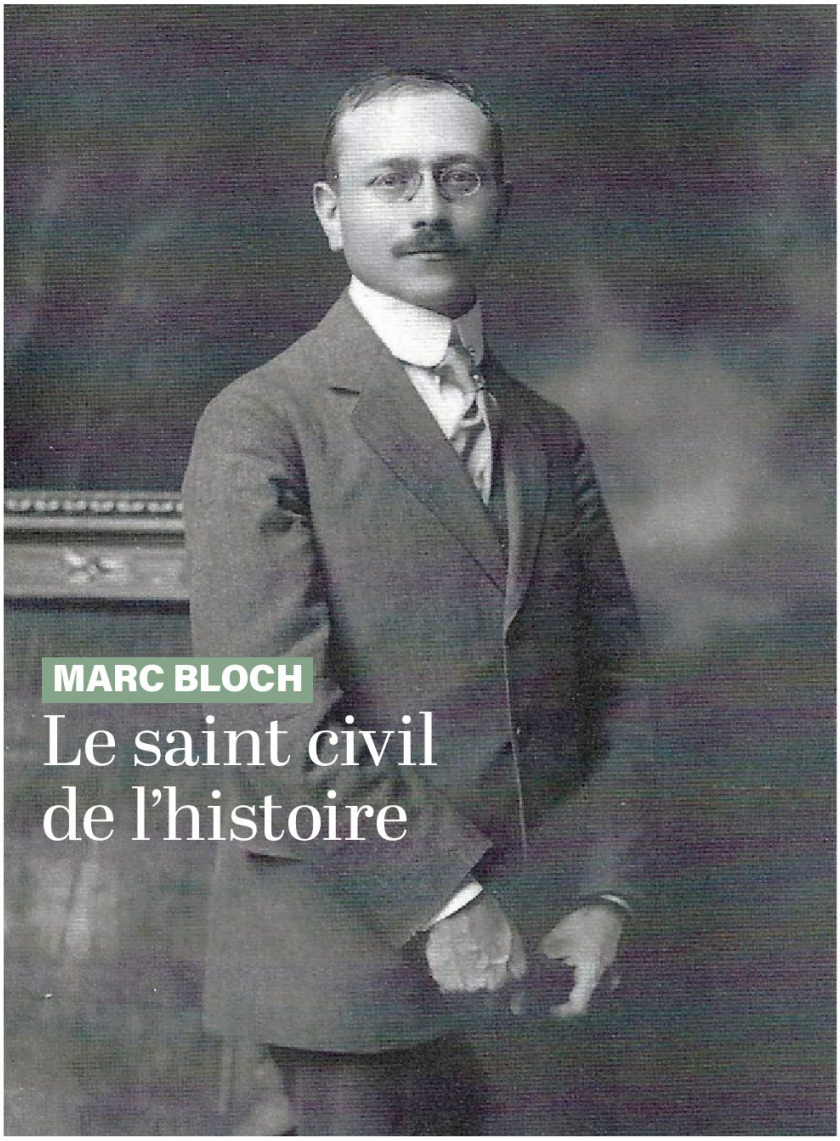
★★★★☆

LE FUTUR DES ÉMOTIONS. COMMENT LA TECHNOLOGIE ET LE CAPITALISME EXPLOITENT NOTRE SUBJECTIVITÉ

EVA ILLOUZ

128 P., GALLIMARD, 10 €

AUDREY SOVIGNET



MARC BLOCH

Le saint civil de l'histoire

La panthéonisation de l'auteur des *Rois thaumaturges* amène à redécouvrir sa conception de l'histoire comme une science humaine totale et impartiale. Une vision professionnelle mais aussi morale et politique en ce qu'elle traduisait chez lui un attachement aux principes républicains.

Veritas vinum vitae, « La vérité est le vin de la vie » : c'était la phrase que Marc Bloch, abattu par la Gestapo le 16 juin 1944, avait fait graver, en dessous du dessin d'un vigneron foulant des grappes de raisins dans une cuve, sur les ex-libris qui ornaient les livres de sa bibliothèque personnelle. La sentence paraît naïve, mais n'est-ce pas toujours le cas de ce genre de maxime ? Normalien, agrégé d'histoire, spécialiste reconnu du Moyen Âge, le professeur de la Sorbonne savait bien que, dans une histoire définie par le changement perpétuel, on ne peut que s'efforcer à chercher la vérité, celle-ci dépendant des sources dont on dispose et de leur interprétation, elle-même dépendante des questions du présent. Bref, cette sentence n'avait pour lui valeur que de tendance, mais elle était impérative. Et elle explique qu'il fut, avec l'historien Lucien Febvre (1878-1956), l'initiateur d'une nouvelle méthode de la recherche historique, la célèbre « école » (au sens de courant) des Annales. Liée à la revue éponyme qu'ils avaient fondée en 1929, elle reste un des grands moments de la pensée « française » du XX^e^ siècle.

« AVANT TOUT ET TRÈS SIMPLEMENT FRANÇAIS »

Décrire cette nouvelle façon de « faire de l'histoire » est l'objet de l'ouvrage monumental (500 pages et 1 300 notes) de l'universitaire allemand Peter Schöttler, *Marc Bloch, une biographie intellectuelle*. À part la vie de l'homme-Bloch, apparemment sans grandes aspérités, tout s'y trouve. Comme Febvre, Bloch se définissait d'abord par son opposition à l'histoire « historisante », centrée sur les événements et lesdits « grands personnages ». Cherchant à comprendre plus qu'à raconter, son maître mot était celui de « structure ». Bien qu'il n'ait jamais été marxiste, il avait repris à l'auteur du *Capital*, livre qu'il « *admirait* », le rôle décisif de l'économie. *Les Annales* s'appelaient, à leurs débuts, *Annales d'histoire économique et sociale*. La sociologie y était donc une matière essentielle, avec l'étude des mentalités, la psychologie, l'anthropologie, etc. On pourrait parler à ce propos de « pluridisciplinarité ». Sur le plan de la méthode, Bloch insistait sur l'importance des sources documentaires et de leur critique. Toutes les assertions d'un historien devaient, selon lui, pouvoir être vérifiées par le renvoi à une archive que tout le monde pouvait consulter. Comme il l'expliquera dans son testament théorique inachevé, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*[1], ce dernier ne devait non plus jamais s'ériger en « *juge* » des événements et de leurs acteurs, simplement exposer leurs raisons : « *Partisans de Robespierre, adversaires de Robespierre, nous vous supplions : dites-nous simplement qui était vraiment Robespierre !* » Empiriste, Bloch savait également que, pour chercher, il faut disposer d'hypothèses de départ. Un historien devait donc aussi savoir imaginer, créer…

Bien sûr, ses recherches n'illustrent pas toujours ces beaux principes. Sa volonté scientifique dérivait parfois en scientisme.

DR

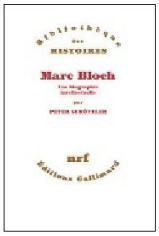
Ses *Rois thaumaturges,* sur l'étude du rôle de guérisseurs des souverains français et anglais, le fameux « *toucher des écrouelles* », se conclut par la remarque qu'il s'agissait là d'une « *erreur collective* ». Bien qu'il ait été un des premiers à intégrer dans l'histoire les acquis de l'ethnologie, le rationaliste voltairien semblait incapable de concevoir que le surnaturel pût avoir une fonction… En même temps, c'est ce caractère laïque voire athée qui explique qu'il ait rejoint les rangs du groupe résistant Franc-Tireur.

Fils d'un Alsacien juif qui, en 1872, avait « choisi la France » et, plus tard, grand dreyfusard, Bloch éprouvait une indifférence presque absolue pour la religion de ses ancêtres. Il se sentait « *avant tout et très simplement français* », ne revendiquant « *jamais [son] origine que dans un cas : en face d'un antisémite* ». Capitaine de réserve, revenu du charnier de 14-18 avec quatre citations, il s'était réenrôlé fin 1938 alors qu'il avait 52 ans et six enfants, par patriotisme autant que par volonté d'« *expérimentation* ». De là, son célèbre « témoignage », *L'Étrange défaite*. Il y déplore, on le sait, l'impréparation de l'Armée française, son « *retard intellectuel* » face à une armée plus jeune, plus rapide et plus « *démocratique* », pour, dans un second temps, l'expliquer par la faillite de la société française, en particulier d'une « *classe bourgeoise* » ayant accepté par avance la défaite par haine du Front populaire.

Cet essai d'histoire « en direct », son œuvre aujourd'hui la plus lue, donne la clé de son engagement dans la Résistance à 55 ans : Marc Bloch appliquait son exigence de recherche de vérité aussi bien au passé qu'au présent, et conscience professionnelle et conscience tout court, c'était, pour lui, tout un. Une leçon de probité qu'en nos temps de surmédiatisation et d'idéologisation rampante de la pensée, il serait urgent de réapprendre… ■

Patrice Bollon

1. Armand Colin republie ce titre (à paraître le 10 juin), mais il s'agit presque d'un nouveau livre, son éditeur, l'historien italien Massimo Mastrogregori, en ayant reconstitué la continuité à partir des notes éparses qu'en avait laissées Marc Bloch. À noter aussi la réédition de *La Société féodale* (Albin Michel) et la parution de *Marc Bloch. L'Histoire en résistance,* ouvrage collectif sous la direction de Florian Mazel et Yann Motin (Seuil – voir notre numéro d'avril 2026).



★★★★★
MARC BLOCH. UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE
PETER SCHÖTTLER
580 P., GALLIMARD, 27,50 €

★★★★★
L'ÉTRANGE DÉFAITE. TÉMOIGNAGE ÉCRIT EN 1940
MARC BLOCH
304 P., GALLIMARD, 22 €

Survivre contre son camp

Benjamin Jacobs a été déporté adolescent à Auschwitz. Enfant, il a vu monter la haine des Juifs en Pologne, sous l'influence du voisin nazi. Mais il a surtout été mis face à la Shoah, dès 1940. Bien sûr, *Le Dentiste d'Auschwitz* n'est pas le seul témoignage sur le génocide. Depuis l'œuvre magistrale de Primo Levi, *Si c'est un homme*, tant de grands textes ont éclairé cette histoire. Mais celui de Benjamin Jacobs aborde d'autres facettes de cet enfer. Au jour le jour, il documente la brutalité, les crimes. Il travaille de près avec les SS au dispensaire et parvient à faire renvoyer l'un d'eux, son bourreau quotidien qui se curait les ongles avec les instruments de soin. Il réussit à survivre aux camps, à la marche de la mort et aux bombardements britanniques de la fin du conflit. Un survivant devenu, par la force de ce livre, un témoin unique. ■

Fabrice d'Almeida

★★★★☆
LE DENTISTE D'AUSCHWITZ [THE DENTIST OF AUSCHWITZ : A MEMOIR]
BENJAMIN JACOBS
TRADUIT DE L' ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PATRICK HERSANT, 416 P., TALLANDIER, 22,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

Littérature de combat

Après Mai 68, les journaux militants, les affiches, les lettres sur les murs se multiplient. Très vite, une profusion inédite de publications, faisant tourner à plein régime les *« rotatives de la colère »*, s'imposent comme les véhicules essentiels du désir de changement que porte la société française. C'est sur cette éclosion, ce moment post-68, que s'attarde et qu'analyse Jean-François Hamel, professeur d'études littéraires à Montréal, dans *Les Feuilles de l'après-mai*. Une *« explosion graphique »* qui prend la suite de celles qu'on observait en 1789, 1848 ou en 1871, lors de la Commune. Des écrits de rue qui narguent l'autorité par la subversion, usant des biffures, jeux de mots et détournement des images, aux publications militantes en tant que telles (*L'Idiot international*, *La Cause du peuple*, *Tout !*, *Le Torchon brûle*, *Les Cahiers de mai*, *Action*…), qu'elles soient maoïstes, trotskistes, anarchistes, féministes, qu'elles flirtent parfois avec le surréalisme, ces lettres ne prétendent pas seulement annoncer un avenir meilleur, elles luttent contre les attaques lancées en direction de la liberté de la presse : *« La presse du moment gauchiste,* écrit notre auteur, *persiste à revendiquer haut et fort une distribution égalitaire de l'accès à l'expression publique et un élargissement radical du périmètre des écritures licites. »* Soutiens des mouvements sociaux (mise en lumière d'une grève d'ouvrières dans une bonneterie à Troyes, dans le dixième numéro de *Tout !*), sources de pensée ou de divertissement, elles aboutissent toutes à la politisation de la littérature, instrument de l'agir et du faire agir.

★★★☆☆
LES FEUILLES DE L'APRÈS-MAI. UNE HISTOIRE LITTÉRAIRE DU GAUCHISME
JEAN-FRANÇOIS HAMEL
272 P., AMSTERDAM, 21 €

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

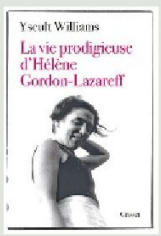
LA VIE PRODIGIEUSE D'HÉLÈNE GORDON-LAZAREFF

Une existence romanesque
Qu'on se figure une fillette ukrainienne fuyant les bolcheviques avec sa famille en 1919, et gagnant la France via la Turquie puis l'Italie. Dans cette biographie signée Yseult Williams, c'est une jeune femme qui ressemble à *« une gravure de mode »*, fait son trou au musée de l'Homme, participe à l'expédition ethnologique « Sahara-Soudan », fuit le nazisme à New York, où elle importe le chic français, lance les premiers féminins, *Marie Claire* puis *Elle*... Un roman ? Non, une existence accomplie.

Une figure de femme forte
Hélène Gordon-Lazareff, c'est avant tout une femme libre et qui entend le rester. Influencée par ses pairs, notamment Simone Téry, sa professeure de lettres au lycée Duruy qui deviendra journaliste et romancière, elle saura s'imposer dans des métiers alors réservés aux hommes (ethnographie, journalisme). C'est aussi une femme qui aime qui elle veut, quand elle veut.

Un aréopage de personnalités
De Nadejda Teffi, écrivain à l'immense notoriété de l'entre-deux-guerres, à Marcel Pagnol, qu'elle pousse à l'écriture du récit de sa jeunesse, Hélène Gordon-Lazareff aura fréquenté de grandes figures de son temps : Irène Némirovsky, Breton, Chirico, Apollinaire, Leiris, Fernand Léger, Lévi-Strauss, Germaine Tillon, Paul-Émile Victor, Antoine de Saint-Exupéry, Philippe Soupault, Françoise Giroud, Coco Chanel ou encore Marcel Mauss.

Solange Bied-Charreton



★★★☆☆
LA VIE PRODIGIEUSE D'HÉLÈNE GORDON-LAZAREFF
YSEULT WILLIAMS
288 P., GRASSET, 23 €

PIERRE VALENTIN

Le péril jeune

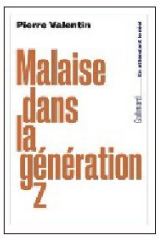
Malaise dans la génération Z pose le bon diagnostic mais passe à côté des causes réelles du pessimisme ambiant qui frappe aujourd'hui la jeunesse.

Diplômé en sciences politiques, collaborateur au *Figaro* et à Fondapol, un think tank proche de la droite libérale, Pierre Valentin a publié en 2023 *Comprendre la révolution woke*. Alors âgé de 25 ans, il y regrettait que ce mouvement qu'il qualifiait d'*« idéologie victimaire »* séduisît à ce point la génération Z née, comme lui, au XIe siècle. Dans son nouvel opus, *Malaise dans la génération Z*, il déplore qu'elle soit *« plus déprimée, plus anxieuse, plus fragile, plus malheureuse que toutes celles qui l'ont précédée »*. À raison : la dépression y règne en maître, attestent les spécialistes. L'auteur livre ses explications de ce « malaise » : l'individualisme exacerbé, le rapport addictif au smartphone, le sentiment d'isolement aggravé par la période du covid, l'obsession du jugement des pairs sur les réseaux sociaux. Un *« pessimisme foncier »* lié au sentiment d'une *« perte générale du sens »* est également pointé par l'auteur. C'est sur cette question que son essai trouve ses limites : la paupérisation d'une classe d'âge frappée par des inégalités systémiques, l'incertitude professionnelle dans une société bouleversée par l'IA, la loi d'airain d'un management obsédé par la performance ou l'avenir d'une planète frappée par la crise climatique, une pollution et des extinctions massives ne sont pas évoquées. Englué dans une lecture culturaliste de la société, Pierre Valentin préfère incriminer la *« crise de la masculinité occidentale »*, la *« remise en question du lien paternel »*, un *« hédonisme exacerbé »* doublé d'une *« tendance au cocooning »* voire un *« négativisme »* hérités d'un *« wokisme »* et d'un *« complotisme »* rampants pour expliquer le désengagement des jeunes à l'égard de la société en général (il parle « d'*« asocialisme »*) et du *« travail »* en particulier.

OÙ SONT LES SOLUTIONS ?

Côté politique, le désarroi de la génération Z se traduirait par une attitude *« antisystème »* qui mènerait au chaos si l'on n'y remettait pas un peu d'ordre. Lecture achevée, on pense aux barbons qui brocardaient il y a plus d'un demi-siècle la « bof génération », ces baby-boomers qui tentaient à coups de slogans rageurs de faire exploser les vieilles structures patriarcales. Cette génération-là était arrimée à un optimisme inébranlable. On n'a pas trouvé, dans l'essai de Valentin, la martingale (si elle existe) qui triompherait du pessimisme de la génération Z. Sans doute parce que son malaise existentiel est bien plus profond que ne semble le croire l'auteur : il interroge rien moins que l'avenir de notre espèce. ■

Jean-François Paillard



EXTRAIT

★★★☆☆
MALAISE DANS LA GÉNÉRATION Z
PIERRE VALENTIN
288 P., GALLIMARD, 21 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

STÉPHANIE GENAND

Mme de Staël passée au scanner

Pour ne rien ignorer de l'immense femme de lettres qui fit trembler Napoléon.

La vie de Germaine de Staël est pleine de rebondissements. Jeune femme à la prodigieuse intelligence, sa conversation lui donne accès au monde. La voici présentée à la cour, où ses difficultés commencent. La Révolution lui ouvre des portes que l'Empire lui referme. Elle connaît les hommes au sommet du pouvoir et doit supporter l'exil, car Napoléon la redoute. Romancière, dramaturge, penseuse politique, elle incarne la culture, mais se montre si naïve dans ses affaires amoureuses. Une vie en carrosse, à pleine vitesse. *Germaine de Staël. Le prix de la liberté* de Stéphanie Genand, une de ses meilleures spécialistes, n'est pas un exercice de béatification mais plutôt une enquête cherchant à démêler les mythes de la réalité. Quel a été le poids de ses parents ? Immense ! Mme de Staël était-elle vraiment laide ? Les biographes antérieures tiennent le fait pour acquis, car Germaine n'a pas eu de mots assez durs contre elle-même.

Mais Stéphanie Genand y voit plutôt le fruit d'une légende construite pour valoriser son intelligence. Était-elle riche ? Oui, elle est une héritière, mais sa fortune fluctue aussi. Avait-elle vraiment du génie ? Sans doute, pensera le lecteur ou la lectrice en refermant ces pages, tant cette femme sut être immense, en un temps dévolu aux grands hommes. Et sa santé ? Elle s'effondre brutalement. Elle meurt, en 1817, dans son sommeil, mais après de longs mois de douleurs, elle croit emporter ses secrets dans la tombe. Pourtant, sa famille lui découvre un enfant caché, ultime dépositaire de cette existence hors norme. ■ **Fabrice d'Almeida**

★★★★☆
GERMAINE DE STAËL. LE PRIX DE LA LIBERTÉ
STÉPHANIE GENAND
368 P., PERRIN, 23,50 €

Une forêt de civilisations

Territoire gigantesque, l'Amazonie représente près de douze fois la France. Plus de 30 millions d'habitants y résident encore. Et pourtant, les chercheurs ont longtemps nié que ces habitants aient une histoire aussi grande que celle des Incas ou des Mayas. Stéphen Rostain nous prouve le contraire avec *Amazonie. Une histoire des civilisations de la forêt*. Il a bien existé de grandes villes dans la jungle et, depuis l'arrivée des hommes voici treize mille ans, cette vaste forêt n'a cessé d'être travaillé par des techniques agricoles qui, encore aujourd'hui, marquent le paysage. En fait, la forêt vierge ne l'est pas du tout. Sur ce terreau autochtone est venue s'ajouter une autre logique après les colonisations espagnoles et portugaises. Mais l'histoire des Amérindiens continue sa route singulière. ■ **F. d'A.**

★★★☆☆
AMAZONIE. UNE HISTOIRE DES CIVILISATIONS DE LA FORÊT
STÉPHEN ROSTAIN
352 P. TALLANDIER, 27,90 €. EN LIBRAIRIES LE 3 JUIN.

ET AUSSI...

★★☆☆☆
LE TÉMOIN. CONSEILS POUR L'EXERCICE SPIRITUEL AU QUOTIDIEN
ABDENNOUR BIDAR, INÈS WEBER
288 P., GALLIMARD, 21,50 €

Philosophe et essayiste, méditant engagé, Abdennour Bidar livre dans *Le Témoin* un guide de vie spirituelle, fruit d'un long dialogue avec la psychologue Inès Weber. L'essai s'avance sans dogme, invitation à viser une conscience *« au plus loin et au plus près de soi »*, vers un point dont l'altitude *« doit être supérieure à celle du ciel »* et la profondeur égale à *« la fosse océanique la plus abyssale »*. Le but étant de rejoindre chaque jour la présence divine en nous, au-delà du tumulte du moi. Un regret toutefois : l'ouvrage pose d'emblée philosophie et religion comme faux amis du spirituel, puis quitte peu à peu l'élan universel pour resserrer autour de la prière initiatique, laissant à distance le lecteur qui ne partage pas cet horizon. **Sophie Di Malta**

★★★☆☆
ÊTRE UNE FEMME NOIRE EN FRANCE
SARAH FILA-BAKABADIO
176 P., SEUIL, 19 €

Comment une femme noire vit-elle en France au quotidien, quelles sont ces *« petites choses »* qui, au fil des jours, la renvoient à sa condition, laquelle mêle deux situations, celle d'être femme et celle d'être noire ? Après qu'une étudiante métisse la confronte à cette question, l'historienne Sarah Fila-Bakabadio mène l'enquête auprès d'elle et de trois autres femmes aux origines et aux parcours variés. Qu'elles soient Afro-Américaine aujourd'hui professeure de pilates dans le quartier de Bastille et mannequin, Martiniquaise installée à Amiens pour vivre de petits boulots, Congolaise fille de diplomates, leur précieuse parole soulève un vrai *« malaise identitaire »* : l'impossible envie de ne pas être définie par une couleur de peau dont les termes, aussi intrusifs que brutaux, leur sont constamment imposés. **Eugénie Bourlet**

TRETYAKOV GALLERY

SOPHIE GILBERT • PATRICK BOUDET

Imposture de masse

Deux essais remettent en question le caractère prétendu libérateur de ladite « culture populaire ». Avec des arguments plus ou moins convaincants, selon le cas…

Parce qu'elle est apparue dans les années 1950 avec la figure de l'adolescent rebelle avant de rejoindre le mouvement contestataire de la décennie 1960, la pop culture garde dans notre imaginaire une aura progressiste. Dans *Girl on Girl*, la journaliste Sophie Gilbert montre à quel point ce préjugé est erroné pour ce qui concerne la place des femmes dans nos sociétés. Son analyse porte de 1990 à la fin des années 2010. Comme elle est née en 1983, son livre raconte donc la façon dont la culture de masse a pu « façonner » la génération Y. En musique, on passe alors des « riot grrrls » (pour *riot girls*, « les filles de l'émeute »), ces amazones post-punks politisées, aux « filles de la pop » à la Spice Girls, pour qui « *le consumérisme est la voie de l'épanouissement personnel* ». Dans la mode triomphe le style porno chic. À croire, ironise Gilbert, que les femmes « *sont au sommet de leur libération quand elles se mettent à genoux* »… Au cinéma, les comédies genre *American Pie* dérivent de sous-entendus égrillards vers un machisme décomplexé. Et, avec la téléréalité, les candidates se muent en de purs objets en concurrence pour décrocher les hochets dérisoires concoctés par les mâles. Ainsi de suite : la pop culture a ancré dans la tête des femmes des normes « post-féministes » qui nient leur émancipation. CQFD.

Par rapport à cette analyse ponctuelle très fouillée, *Le rock est-il réac ?*, du documentariste Patrick Boudet, est plus centré, car limité à une forme de la pop culture, et plus ambitieux, puisqu'il entend juger de son histoire entière. Cela mène son auteur à dresser un solide panorama du rock à la Wikipédia, quoique, hélas, souvent naïf. Il n'a en revanche aucun mal à montrer la misogynie crasse de ses paroles ni que l'argent est au cœur de son business, même chez les artistes engagés comme Bob Dylan. Mais en quoi seraient-ce là des preuves de son caractère régressif ? Le dollar régnait en maître à Hollywood, mais cela n'a pas empêché les films subversifs. Quant aux paroles du rock, elles ne sont qu'un élément, marginal, de cet art total. *Dirt* (« saleté »), des Stooges (1970), n'a ainsi pas la moindre visée émancipatrice. Mais ses riffs rageurs et le jeu de scène d'Iggy Pop en font en live une cérémonie de révolte existentielle. Bref, pour décider de son côté libérateur ou « toxique », il aurait fallu s'appuyer sur une analyse esthétique du rock, ici totalement absente. Résultat : au bout de 270 pages, la question que pose Boudet reste désespérément sans réponse… ■ **Patrice Bollon**

★★★★☆
GIRL ON GIRL [ID.]
SOPHIE GILBERT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLÈNE FRAPPAT, 304 P., ACTES SUD, 304 P., 23,50 €

★★★☆☆
LE ROCK EST-IL RÉAC ?
PATRICK BOUDET
272 P., CERF, 21,90 €

Fait migratoire et fantasmes

Droit du sol, entrées illégales, OQTF, grand remplacement … Connaît-on sujet plus clivant que l'immigration en France ? Démonter les mots totems, savoir ce qu'ils impliquent au regard de l'histoire, tout en étant force de propositions pour améliorer la politique migratoire, tel est le dessein de Patrick Weil, directeur de recherche au CNRS et auteur de plusieurs ouvrages de référence sur le sujet – dont ce récent *De l'immigration en France*. Il revient sur la genèse du droit du sol, sur l'immigration algérienne en lien avec la politique coloniale, il relie djihadisme et mondialisation, revisite la laïcité. À deux mille lieues du fantasme de la submersion, données à l'appui, Patrick Weil oppose l'aspiration à une « *assimilation juridique* », à savoir cette « *exigence d'être traité en semblable* ». L'immigration produit-elle de la « *créolisation* », comme Jean-Luc Mélenchon l'affirme, reprenant l'écrivain Édouard Glissant ? Elle est l'une des formes que peut prendre la diversité que l'on rencontre aujourd'hui en France, sans en être le modèle exclusif. Une lecture essentielle. ■ **Solange Bied-Charreton**

★★★★☆
DE L'IMMIGRATION EN FRANCE
PATRICK WEIL
208 P., GRASSET, 18 €

SDP - DR/EDITIONS DU CERF

Machine à laver nos cerveaux

Réimpression quasi inchangée de *L'Époque de la technique*, paru en 2009, *Penser la technique avec Marx et Heidegger* le complète avec une très substantielle seconde partie intitulée « Machination et capitulation. Heidegger et Marx revisités ». À partir d'analyses des deux philosophes, il s'agit de montrer la « *catastrophe* » (entendre le dénouement d'une logique à l'œuvre depuis le passage de l'outil à la machine) à laquelle l'humanité est exposée. Selon Jean Vioulac, le régime ontologique de la « *machination* » dans lequel nous vivons réduit le monde à de l'information manœuvrable, à des flux calculables et à la cybernétique généralisée (pilotage automatique des comportements via algorithmes, données, IA, etc.). L'auteur nomme « *capitulation* » face à la machination le fait que la domination technique n'est plus seulement subie (telle une aliénation extérieure), mais est aussi consentie, intériorisée et même désirée par l'homme devenu incapable d'être au monde, sinon par la numérisation et la virtualisation de ses rapports sociaux. Ainsi s'instaure une masse de plusieurs milliards de fonctionnaires et d'informateurs volontaires de la machinerie planétaire. Sombre conclusion d'un livre remarquable. ■

Jean Montenot

La mémoire vive d'Act Up

À l'automne 1987, *Let the Record Show* est présentée au New Museum de New York : sur fond d'images des procès de Nuremberg, défilent des photos de personnalités politiques et médiatiques notoirement hostiles à la lutte contre le sida. À l'origine de cette installation, le groupe d'artistes Gran Fury, créé au sein d'Act Up, appelle l'histoire à juger ces hommes coupables de tant de morts qui auraient pu être évitées. Dans l'ouvrage *Let the Record Show*, formidable travail d'archives en immersion dans les temps forts d'Act Up, se déploie une impressionnante et tout aussi fluide compilation de témoignages et d'informations (carte des lieux d'action, chronologie, glossaire des noms propres et des termes médicaux), destinée à rendre accessible et complète cette histoire. Au cœur du projet, un peu moins de deux cents entretiens ont été réalisés par son autrice, Sarah Schulman, elle-même ancienne activiste du mouvement à New York et historienne. Retranscrits intégralement dans des archives en ligne, ils sont ici dilués au gré de l'analyse et des souvenirs de l'autrice dans le récit indispensable de ce qu'elle considère comme « *la dernière mobilisation de gauche victorieuse en date* ». ■

Eugénie Bourlet

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU PASCAL PICQ

Pascal Picq est l'auteur d'une foule d'ouvrages de vulgarisation scientifique dans lesquels il questionne des aspects de notre société contemporaine – intelligence artificielle, management en entreprise, sport, Covid-19… – au prisme de l'évolution de l'humanité, revenant à ses prémices pour mieux comprendre ce qu'ils disent de nous aujourd'hui. Dans *Anthropologie des violences faites aux femmes au XXIe siècle*, le paléoanthropologue observe une persistance systémique de ces violences sur l'ensemble des continents, et malgré les changements de régimes : elles seraient caractéristiques de la modernité que nous vivons depuis deux siècles et constitueraient un véritable *« cancer anthropologique »*, faisant preuve d'une *« plasticité préoccupante »*. Contre l'ineptie des discours pseudo-savants qui justifient ces violences par l'existence d'une nature humaine – ou masculine – indépassable, l'ouvrage déroule pas à pas des comparaisons avec d'autres espèces, dresse un panorama vertigineux des violences subies, survole des siècles d'histoire et évoque l'ensemble des sociétés humaines afin de tenter d'établir les causes de « *l'une des formes d'oppression les plus massives et les plus destructrices de notre époque* », à laquelle il appelle à mettre fin urgemment pour la bonne marche de l'humanité. Un projet un peu démesuré pour un seul livre, malgré des observations de terrain souvent convaincantes.

E.B.

★★★★☆

PENSER LA TECHNIQUE AVEC MARX ET HEIDEGGER

JEAN VIOULAC

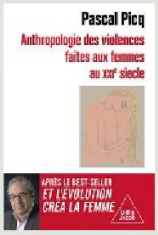
760 P., PUF, 24 €

★★★★☆

LET THE RECORD SHOW [ID.]

SARAH SCHULMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR A. CHEVRIER-BOSSEAU, H. COTTET, M. DUPLAY, L. GERVAIS, C. OSTER ET H. QUANQUIN, 1 232 P., LIBERTALIA, 20 €



★★☆☆☆

ANTHROPOLOGIE DES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES AU XXIe SIÈCLE

PASCAL PICQ

416 P., ODILE JACOB, 24,90 €

DR - LOLA FLASH

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
CHALEUR HUMAINE
NABIL WAKIM
400 P., POINTS, 11,95 €

Dans son podcast « Chaleur humaine », Nabil Wakim apporte des solutions en allant directement à la source : les scientifiques. Il s'empare ainsi de grands sujets liés à l'écologie, orientée vers l'action, y compris dans sa dimension politique. Cet ouvrage retranscrit ces grands entretiens sous la forme d'une collection remplie d'informations précieuses. **M.D.-B.**

★★★☆☆
LES DESSOUS LESBIENS DE LA LITTÉRATURE
LOU LOOTGIETER
336 P., SEUIL/POINTS FÉMINISMES, 12,90 €

La comtesse Élisabeth Báthory, réputée vampire, en réalité bisexuelle ? Érotisme masochiste d'une employée pour sa supérieure, au Japon, dans *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb ? Amitié amoureuse adolescente dans *Les Inséparables* de Simone de Beauvoir, publié pour la première fois en 2020 ? Dans ce prolongement aux *Dessous lesbiens de la chanson*, qui levait le voile sur les codes propres pour déclamer l'amour entre femmes, Lou Lootgieter décrypte le désir lesbien, dans des romans de la Belle Époque à aujourd'hui. **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
LES RICHES FONT-ILS LE BONHEUR DE TOUS ?
ZYGMUNT BAUMAN
120 P., DUNOD POCHE, 6,90 €

La lutte contre les inégalités est devenue un thème central en économie et en politique. Dans un court essai très subtil datant de 2013, le célèbre sociologue anglais d'origine polonaise Zygmunt Bauman, critique de la « société liquide », montre que le discours libéral selon lequel l'inégalité serait « naturelle » et profitable à tous est un mythe qui mène nos collectivités à la dislocation. À relire alors qu'on reparle, à New York et dans le projet du Parti socialiste pour 2027, de la taxe Zucman. **Patrice Bollon**

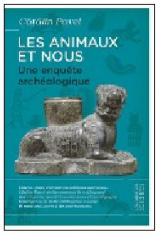
CĂTĂLIN PAVEL

Une bête d'enquête

L'archéozoologie le confirme : notre histoire est indissociable de celle des animaux. Un livre savant et sensible pour repenser ce lien fondateur.

La science révolutionne toujours un peu plus la frontière entre les humains et les animaux, que nous comprenons davantage qu'auparavant, en particulier sur le plan émotionnel. Mais n'oublions pas un autre vecteur à comprendre : notre relation elle-même avec les bêtes. Celle-ci n'a rien de nouvelle. L'iconographie de l'Égypte antique, que beaucoup connaissent, est intimement liée aux chats et aux chiens. Alors, pour décrypter cette relation, il faut remonter loin dans le temps… et mener l'enquête. C'est là qu'intervient une discipline dont même le nom n'est pas sans charme : l'archéozoologie. Dans cet ouvrage à la plume joliment incarnée, l'écrivain roumain Cătălin Pavel s'attelle à la tâche de nous intégrer à cette investigation. Comme beaucoup de disciplines, l'archéozoologie a allègrement bénéficié des évolutions scientifiques, jusqu'à percer toujours plus de secrets. De facto, vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Cette relation n'est pas qu'une simple interaction, elle relève d'échanges mutuels, nourrissants. En réalité, cela va jusqu'à participer à l'évolution de notre cerveau, sur le plan neurologique. *Les Animaux et nous* s'inscrit dans le mouvement littéraire de vulgarisation scientifique visant à renouveler notre vision du monde animal : celui-ci n'est pas indépendant ni dominé par l'humanité, nous en faisons partie. Notre histoire est commune. Et quand cette vulgarisation se fait avec amour, c'est encore mieux. ■

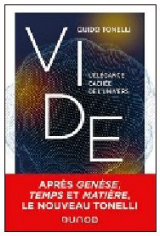
Marcus Dupont-Besnard



★★★☆☆
LES ANIMAUX ET NOUS [ANIMALELE CARE NE FAC OAMENI]
CĂTĂLIN PAVEL
TRADUIT DU ROUMAIN PAR FLORICA COURRIOL, 464 P., FLAMMARION, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 JUIN.

Ex nihilo nihil

Le vide est passionnant. Il crée tantôt de l'angoisse, tantôt une certaine forme d'attraction. Mais, rebondissement : le vide n'est pas rien, loin de là. Il n'est pas non plus inutile. En son sein se cachent certains des fragments les plus déterminants du cosmos et c'est bien ce qu'entend narrer Guido Tonelli dans *Vide. L'élégance cachée de l'Univers*. L'auteur, grand nom de la physique ayant participé à la découverte du boson de Higgs, n'a plus à démontrer son talent pour nous décrire les subtilités matérielles de l'Univers. En s'intéressant au vide à travers l'histoire des sciences, la philosophie et les dernières trouvailles, Guido Tonelli dessine une vision très mouvementée du monde. La nature a-t-elle tant que ça horreur du vide ? Non, à en croire « *l'incroyable beauté du vide* ». ■ **M.D.-B.**



★★★☆☆
VIDE. L'ÉLÉGANCE CACHÉE DE L'UNIVERS [L'ELEGANZA DEL VUOTO]
GUIDO TONELLI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SOPHIE LEM, 240 P., DUNOD, 19,90 €

SDP

MURIEL GILBERT

On dit « une espace » !

Vous ai-je déjà avoué que les fautes d'orthographe provoquaient chez moi des démangeaisons? Mais imaginez-vous jusqu'où va se nicher cette pathologie ? Dans les questions qui précèdent, par exemple, j'ai glissé des erreurs de blancs entre les mots. Cela vous a-t-il sauté aux yeux ? Oui ? Vous êtes fait (ou faite) pour être correcteur (ou trice). Non ? Vous avez de la chance. Quant à moi, je ressens une sorte de mini-vertige à la vue d'une espace en trop ou en moins – oui, en typographie, l'espace est féminine… Or, il est fréquent que, en saisissant du texte, l'on tape sans s'en rendre compte deux fois au lieu d'une sur la barre d'espace, ou que, revenant sur son écrit pour le fignoler, on ajoute par mégarde un blanc intempestif. C'est d'ailleurs la première chose qu'est censé vérifier le correcteur à qui l'on confie un texte. Pourtant, il n'est pas rare que ce type d'erreur se trouve imprimé, et même parfois affiché en quatre mètres par trois sur les murs de nos cités. Alors, la correctrice ressent comme un hoquet. Quand elle tente de partager sa douleur, son entourage ne comprend pas. Au mieux, il rigole, l'entourage. Mais l'espace, c'est crucial !

Savez-vous qu'il fut un temps où les espaces entre les mots n'existaient pas ? Vousimaginezunpeucequeçadonnait ? Ah, il aurait fait moins le malin, l'entourage. Ces petits trous d'air qui, que l'on soit correcteur ou non, nous sont devenus si indispensables, ne se sont pas répandus dans les manuscrits avant le VII^e^ siècle. Gloire au génie anonyme qui est à l'origine de cette invention. De même, la ponctuation n'a pas toujours existé. Le point d'interrogation et le point d'exclamation seraient l'œuvre des moines copistes de l'époque médiévale, tandis que la virgule est une création d'imprimeurs vénitiens de la Renaissance. Et, puisque nous parlons d'espaces, celles qui entourent les signes de ponctuation sont strictement réglementées en français : le point est collé au mot qui le précède et suivi d'une espace, idem pour la virgule. En revanche, le deux-points, le point-virgule, les points d'interrogation et d'exclamation sont à la fois précédés et suivis d'espaces.

> GLOIRE AU GÉNIE ANONYME QUI EST À L'ORIGINE DE CETTE INVENTION

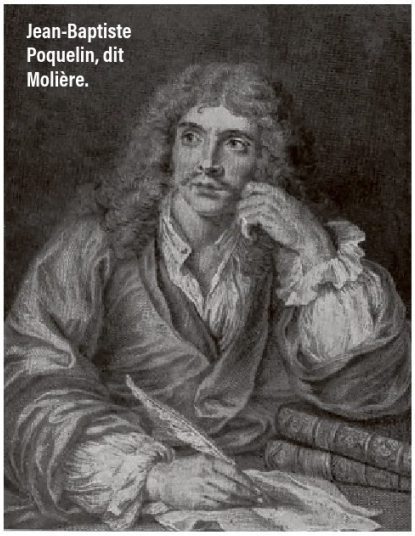
Voilà qui me rappelle un souvenir… Avoué-je ? Allez, j'avoue. J'ai vécu un drame personnel au moment de la sortie en poche de mon livre *Un bonbon sur la langue* (Points, 2019, collection « Le goût des mots »). En ouvrant le paquet de cinq « exemplaires auteur », comme ils disent, que la poste venait de déposer, j'étais tout heureuse de découvrir ce petit bouquin gai comme tout, coloré, mignon tout plein. Soudain, malaise typographique aigu. Le livre est sous-titré « On n'a jamais fini de découvrir le français! ». Au premier coup d'œil, l'erreur m'avait sauté au visage. Vous avez remarqué, ou non ? Il manquait l'espace entre le dernier mot et le point d'exclamation. Bon, j'ai eu le temps de m'en remettre. D'autant que le livre a été depuis épuisé, puis réimprimé – et corrigé. Et aucun éditeur n'a plus JAMAIS omis de me soumettre la couverture d'un de mes livres.

PS – Les curieux et les incrédules peuvent aller constater l'horrible absence d'espace avant le point d'exclamation sur la couverture du livre qu'affiche le site Internet de l'éditeur.

PS2 – Au cas où elles vous auraient échappé, les doubles espaces de cette chronique se trouvent après le mot « provoquaient » et avant le mot « pathologie ». Hormis celle du titre du livre, il manque une espace avant le premier point d'interrogation. Qui avait tout vu ? ■

* Muriel Gilbert est correctrice au *Monde*, chroniqueuse dans l'émission *RTL Matin Week-end* avec « Un bonbon sur la langue » et autrice de nombreux livres sur la langue française.

AUDREY SOVIGNET


Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière.

Jean Racine.

De Molière à Racine

Des deux livres présentés le mois dernier, *La grammaire se rebelle* d'Anne Abeillé et *Avec la langue* de Julie Neveux, il ressort que nos tabous orthographiques relèvent plus du credo que de la raison. C'est peu dire que l'on n'attendait ni moins ni plus d'une langue qui s'est forgée au cours des siècles, à force de brouillons et de ratures, mais cela méritait d'être redit par des sachants n'ignorant rien de son histoire. De quoi purger nombre d'usagers de leurs complexes, pour peu qu'ils fussent aussi traumatisés que l'affirment les autrices. Nous permettra-t-on d'en douter, vu la désinvolture avec laquelle s'écrit de plus en plus le français ?

Pour le reste, que fait-on ? Établir des « règles robustes », comme le réclame Anne Abeillé ? Mais n'était-ce pas déjà la tâche, louable en soi, que s'étaient fixée les « rectificateurs » de 1990 ? Le moins que l'on puisse dire, et l'« atterrement » proclamé de nos linguistes l'atteste, c'est qu'au-delà de la production militante les fruits tardent à tenir les promesses des fleurs. Quant à la robustesse, elle est loin d'être toujours au rendez-vous : après avoir juré que le circonflexe serait maintenu partout où sa disparition créerait de possibles équivoques, comment les tenants de l'orthographe nouvelle osent-ils prôner, pour le synonyme de « certain », ce modèle repris sans pincettes superflues par Larousse et Robert : « *sûr, sure, surs, sures* » ? Le risque de confondre conviction et acidité s'arrêterait-il au masculin singulier ? Était-il bien utile d'ajouter aux inconséquences d'hier les absurdités d'aujourd'hui ?

Ne parlons pas du pluriel des noms composés dont la réforme s'était fait un étendard. Faute d'avoir pu dégager un consensus au sein d'un Conseil de la langue française moins supérieur que divisé (soudure ici, généralisation de la marque du pluriel là), la manœuvre se sera soldée par une explosion des variantes, celles-là mêmes dont on s'était engagé à réduire drastiquement le nombre. Avec raison, d'ailleurs, car tous les « apprenants » le confirmeront : mieux vaut une règle bancale que pas de règle du tout. Si nous ne sommes pas de ceux, nous l'avons avoué ici, qui brandissent tous azimuts la « langue de Molière », fort éloignée en effet de l'idée que s'en font les traditionalistes, nous aurons moins de scrupules à chanter les louanges de notre théâtre classique, souvent critiqué, jamais égalé. Lui aussi reposait sur des préceptes de pure convention : l'unité d'action était une insulte au foisonnement de la vie, celle de ton un défi aux disparités de la société, celles de lieu et de temps des monstres d'invraisemblance. C'est pourtant en s'y soumettant qu'un Racine a accouché de ses chefs-d'œuvre.

Preuve que le génie est moins à attendre de la règle que de l'effort consenti pour s'y plier. ■

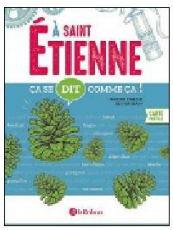
Bruno Dewaele

À LIRE

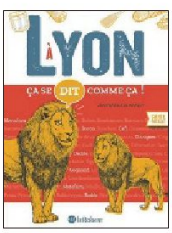
COMME UN PARFUM DE DERBY…

C'est le footeux Bernard Pivot qui aurait apprécié, en gone amoureux fou des Verts ! Ce n'est tout de même pas un hasard si ces deux ouvrages consacrés aux « parlures » de Lyon et de Saint-Étienne ont été publiés simultanément par les éditions Le Robert : on n'en prendra que plus de plaisir à souligner ce que la proximité géographique n'est pas parvenue à gommer. Nous ne saurions trop conseiller au lecteur de mettre à profit le temps, probablement court, qu'il faudra aux Stéphanois pour réintégrer la Ligue 1 : rien n'est plus utile, dans un derby, que de maîtriser les codes langagiers du camp d'en face si l'on veut passer inaperçu. Sachez déjà que, s'il bruine le jour du match, il *mouillassera* au Groupama Stadium mais *mouillanchera* dans le Chaudron de Geoffroy-Guichard. Que, mené au score, le Lyonnais *fait la bobe* alors que le Stéphanois *a la ronfle.* Mais, qu'ils le restent jusqu'au coup de sifflet final, ils *chougneront* l'un et l'autre. Vous nous direz : tant qu'ils ne se *chapotent* (ni ne se *raclent*) ouvertement dans les tribunes, c'est *franc bien* (pour tout le monde) ! ■

B.D.



À SAINT-ÉTIENNE, ÇA SE DIT COMME ÇA !
JEANLUC ÉPALLLE ET OLIVIER GLAIN
144 P., LE ROBERT, 13,90 €

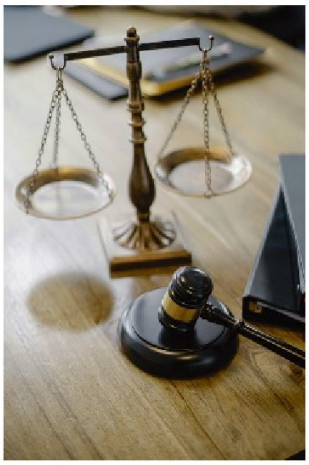


À LYON, ÇA SE DIT COMME ÇA !
JEAN-BAPTISTE MARTIN
144 P., LE ROBERT, 13,90 €

WIKIPEDIA - RIJKSMUSEUM

➔ NE CONFONDONS PAS

Partial et impartial !



La faute est plus courante qu'on ne l'imagine, jusques et y compris dans les colonnes des plus respectables de nos journaux. Et pas seulement dans les pages qui traitent de sport, quand l'actualité récente et l'exemple qui suit pourraient le laisser croire. Un quotidien du Sud-Ouest, il y a quelques semaines, s'est ainsi fait l'écho de la grogne qu'ont suscitée, lors de la demi-finale contre Lens, les commentaires du service public : « *Les supporters toulousains*, pouvait-on lire sur son site, *pointent du doigt le manque de partialité des commentaires de France 2.* » Voilà pourtant qui aurait dû valoir à cette dernière des applaudissements, la *partialité*, cette propension à prendre parti pour l'un ou pour l'autre, au mépris de toute neutralité, étant un vilain défaut : que les journalistes en aient manqué à cette occasion aurait dû, au contraire, être porté à leur crédit ! Mais c'est que l'impartialité, plombée par un préfixe qui connote souvent une carence (*injuste*, *imbuvable*, *impatient*), peine, chez plus d'un, à passer pour une qualité. Ce n'en est pas moins le cas chaque fois que l'adjectif originel est lui-même négatif (*insoupçonnable*, *immortel*, *imperturbable*). Tous les mathématiciens vous le diront : moins et moins, ça finit souvent par faire plus ! ■

B.D.

➔ LE VOCABLE DU MOIS

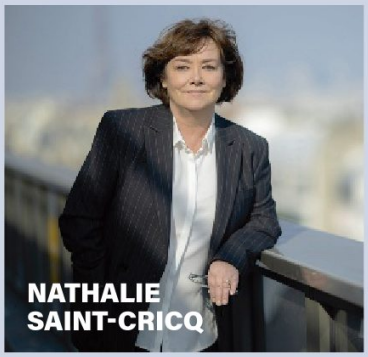
Renversant

Vous pouvez vérifier : il ne se passe plus une semaine sans que le qualificatif fleurisse sur les lèvres de nos commentateurs sportifs. Fulgurante promotion pour un adjectif qui, jusqu'ici, vivait dans l'ombre sage des intouchables *extraordinaire*, *impressionnant*, *bouleversant*, *stupéfiant*… C'est qu'au royaume des superlatifs, les places sont nécessairement chères et peu sujettes à la redistribution ! Que s'est-il donc passé pour que, récemment, l'élève surpassât ainsi ses maîtres ? Ce que les adeptes du jargon footballistique appelleraient probablement un « dépassement de fonction » : il y a peu, notre adjectif se satisfaisait des cas, par définition rares, où le David messin, sur un malentendu, terrassait le Goliath parisien. Vous aurez compris que pareille surprise ne se trouvait pas sous le sabot du premier cheval venu et que les victoires « renversantes » ne couraient pas les rues de l'hippodrome. Mais voilà que quelqu'un – pas facile d'identifier le patient zéro ! – a eu l'idée d'associer ledit adjectif à un retournement de situation, à une remontée au score. Et n'allez pas forcément imaginer de légendaires « remontadas », comme disent les gens du cru : il suffit souvent de l'emporter 2-1 après avoir été mené 0-1 à la pause pour que le vainqueur soit qualifié de *renversant*. À cette aune, vous l'aurez compris, ça fait du monde ! ■

B.D.

SORA SHIMAZAKI/PEXELS - DIONISIO CASTIGOTVANE/PEXELS - ELIOT BLONDET

LE MOT PRÉFÉRÉ DE



« Chagrin »

« "Chagrin", c'est un mot que j'aime depuis toujours, parce qu'il exprime quelque chose de profond, sans être démonstratif. Ce n'est ni la tristesse, ni le désespoir, ni la mélancolie. Ce n'est pas un moment où l'on pleure, mais quelque chose de plus intérieur, qui vous marque et dont on ne se libère pas. On peut continuer à vivre, sourire même, mais on le transporte avec soi. Je l'associe à une forme de deuil au long cours. La peine peut passer, mais le chagrin reste, il devient constitutif de vous-même. Ce n'est pas un sentiment spectaculaire, au contraire, c'est très silencieux. Enfant, on ne me demandait pas "pourquoi tu pleures ?", mais "pourquoi tu as du chagrin ?", comme si l'on reconnaissait déjà quelque chose de plus profond. Je n'aime pas le chagrin romantique à la Musset, qui se regarde le nombril. Le vrai chagrin ne se met pas en scène. Il accompagne, il creuse, il rend lucide. Dans mon roman *La Petite Mère*, ce chagrin traverse les personnages et éclaire l'histoire, celle d'un ancien procès d'infanticide qui ressurgit des années plus tard. Nadège en est habitée depuis l'enfance, mal aimée, jamais vraiment écoutée ni plainte. L'avocat qui l'a défendue porte, lui, un chagrin plus tardif, lié à la perte et au temps qui passe. Chez l'un comme chez l'autre, c'est une présence constante, qui façonne leur vie. »

Propos recueillis par Simon Bentolila

*Dernier livre paru : *La Petite Mère* (L'Observatoire)

Une bonne correction

Vous avez probablement lu, dans notre numéro de mai, ces premiers mots des *Archanges de la nuit*, d'Éric Fouassier. Avec assez d'attention, n'en doutons pas, pour sursauter devant les neuf coquilles qui s'y sont glissées depuis lors !

« Parmi la foule des badeaux, un couple, surtout, retenait l'attention.
La jeune femme, âgée de vingt-cinq ans, portait une robe en tafetas fluide, ornée de motifs à rayures et à palmettes dans des tons pourpres et jaunes. Les manches gigots retrécissaient et s'ajustaient aux poignets au moyen de trois boutons de nâcre. Le corsage échancré et fronçé d'un gallon de satin rose mettait particulièrement en valeur une jolie poitrine ronde. Un chapeau paillé à rubans maintenait en place une opulente chevelure brune et dégageait une face charmante, au menton volontaire, au nez retroussé et aux yeux couleurs de chataigne dorée. C'était là une beauté pétillante, dont le sourire espiégle s'avérait propre à capter les regards des mâles les plus blasés. »

Révisez vos opérations sur le sable

Il s'agit moins, ici, de devoirs de vacances et d'arithmétique que d'opérations militaires menées par la France. Combien sont-elles, selon vous, à insulter l'orthographe ?

A. Agapenthe ; **B.** Alcyon ; **C.** Amaryllis ; **D.** Balbusard ; **E.** Barkhane ; **F.** Baraccuda ; **G.** Corymbe ; **H.** Harmattan ; **I.** Résilience.

Le mot mystère

Je suis un de ces rares verbes qui peuvent dire une chose et son contraire, servir à celui qui est reçu comme à celui qui reçoit ! J'y ai gagné le joli nom d'*énantiosème*, et je n'en suis pas peu fier. Devinerez-vous qui je suis ?

Ôte-toi de mon soleil !

Visiblement, chaque écrivain a le sien. Saurez-vous lui rendre la phrase qui lui revient ?

A. « Aimer, c'est n'avoir plus droit au soleil de tout le monde. On a le sien. »
B. « De deux choses lune, l'autre c'est le soleil. »
C. « Il faut un double soleil pour éclairer le fond de la bêtise humaine. »
D. « La gloire est le soleil des morts. »
E. « Le courage n'existe pas : même le soleil se couche. »
F. « Le soleil n'est jamais si beau qu'un jour où l'on se met en route. »
G. « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. »
H. « Le soleil se lève avant moi, mais je me couche après lui : nous sommes quittes. »

1. Honoré de Balzac ;
2. Jean Giono ;
3. Marcel Jouhandeau ;
4. François de La Rochefoucauld ;
5. Jacques Prévert ;
6. Jules Renard ;
7. Jean-Paul Sartre ;
8. Sylvain Tesson.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

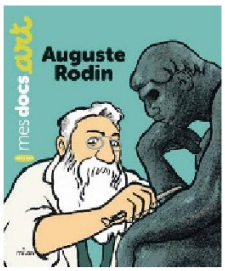
Une épitaphe

Emma vient de mourir. Charles, son mari, est en proie au désespoir le plus profond. Flaubert, quant à lui, ne renonce en rien à son ironie ravageuse. Dans le dernier chapitre de *Madame Bovary* (1857), il donne une large place au personnage qu'il adore détester, le pharmacien Homais, incarnation même de la fatuité et de la bêtise.
Homais accompagne Charles chez un *« entrepreneur de sépultures »*. Prenant les choses en main, il imagine d'abord *« une pyramide »* ou *« un temple de Vesta »* (déesse romaine du foyer), autant dire des édifices qu'on n'associe ni à un petit cimetière de campagne normand, ni aux finances d'un homme ruiné. On frise le comique de situation. Même logique de décalage avec l'épitaphe choisie pour le mausolée : *« Quant à l'inscription, Homais ne trouvait rien de beau comme :* Sta viator, *et il en restait là ; il se creusait l'imagination ; il répétait continuellement :* Sta viator. *Enfin, il découvrit :* amabilem conjugem calcas ! *qui fut adopté. »* Comprenons : « Arrête-toi voyageur, tu as sous tes pieds une épouse aimable [digne d'être aimée] ». Notre latiniste se croit inspiré. Mais la formule *Sta viator* (*sta* étant l'impératif de *stare*, « se tenir », « s'arrêter », d'où « stationnement ») n'avait vraiment un sens que lorsque, comme à Rome, les tombeaux étaient alignés le long des routes.
Ultime décalage, l'épithète *amabilem* : est-ce le mot le plus immédiat pour une épouse qui a trompé deux fois son mari ? Flaubert semble avoir son avis sur la question. ■

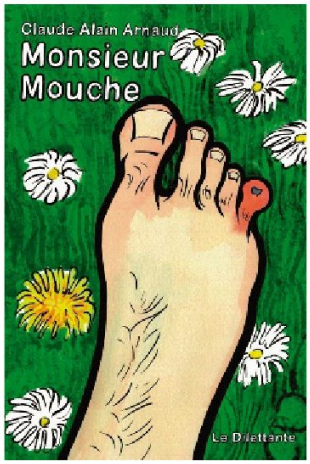
BRETT SAYLES/PEXELS

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

***Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres**
Cycles des règnes et des connaissances de l'ère en cours, édition initiée et documentée par Diderot et ses pairs



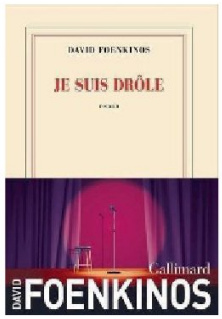
Auguste Rodin
Oui, tu es grand !
Bénédicte Le Loarer, Milan, 2019

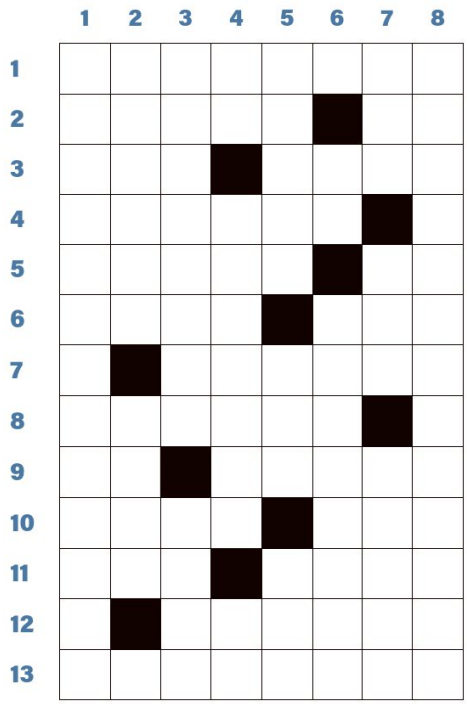


Monsieur Mouche
Garde-toi, tant que tu vivras, de
soucier un homme
Claude-Alain Arnaud, Le Dilettante, 2025

L'Usage du monde
Muse du goéland
Nicolas Bouvier, dessins de Thierry Vernet, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs, 2016

Je suis drôle
Roi des Jules
David Foenkinos, Gallimard, 2026





• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Il prise la vapeur. **2.** Sa couche est trouée. Action que l'on félicite. **3.** En un certain sens, peut accompagner les TOC. Astuce. **4.** Singes. **5.** Riche en iode. Saint en Normandie. **6.** À force de vouloir se presser, on y perd l'ordre. A pour père Noé. **7.** De droite à gauche, pas à toi ! **8.** Auteur, cinéaste ayant notamment dépeint Brooklyn. **9.** La moitié de la note. En un certain sens, un multiple de trois. **10.** De droite à gauche, montre les dents quand on la sort de son étui. Des lentilles brouillées. **11.** Des Helvètes s'y cantonnent. Dans une expression affirmant que l'on a constaté par soi-même. **12.** Il mate à mort ! **13.** Tombent à la Sainte-Touche.

Verticalement

1. Stentor doit être leur modèle. **2.** Angle formé par deux plans. Associer. **3.** Font de la représentation. Ce qui en tombe suscite la surprise. **4.** Cardinaux. Pas de tout repos. Symbole de pression. **5.** Cibles de certains chasseurs. Parfois épatés. Romains. **6.** Toujours dans toujours. Porteur d'étoiles sous l'Empire, notamment. **7.** Grand maître de l'ordre de la Gidouille. Circulent à Bucarest. À une forte charpente. **8.** Se consacrent à réparer.

Hypocoristique

Tout ce qui est petit est mignon, dit-on. Tel semble être le principe de l'hypocoristique, terme qui, selon le TLF, *« exprime une intention caressante, affectueuse, notamment dans le langage des enfants ou ses imitations »*. Ce procédé émaille notre langage quotidien : « Oh, qu'il était mimi le petit chaton ! » Imparfait, lexique de la petitesse, diminutif, redoublement des syllabes sont les principaux moyens de faire déborder dans la langue cet excès de tendresse, pas toujours désintéressé. Ainsi, dans *Les Voyageurs de l'impériale* (Aragon, 1947), Blanche tente-t-elle d'user de cette cajolerie verbale pour extorquer un aveu à sa fille Suzanne : *« Dis-le-moi, mon tout petit, ma Suzie, mon bébé. »* Ronsard, lui, est familier des suffixes en «-ette », adressés à la femme courtisée, mi-nymphe mi-friandise : *« Ma doucette, ma sucrée, / Ma Grâce, ma Cytherée, / [...]. Revien, revien, mignonnette, / Mon dous miel, ma violete »* (*Les Amours*, 1553). Si, dans l'intimité, ces emplois sont délicieux, ils peuvent se teinter de mépris, lorsqu'on souhaite infantiliser son interlocuteur. Excédée par l'obéissance de son ami à ses camarades lors d'une manifestation, Fedora s'insurge. *« Elle a persiflé. – Cours, gentil chien chien à sa mémère... »* (Stéphane Osmont, *Éléments incontrôlés*, 2013). Mais oublions la face sombre de l'hypocoristique pour nous rappeler que Colette en usait avec une grâce inépuisable à l'heure d'évoquer ses animaux. Au point, dans ses romans, de rendre un de ses protagonistes amoureux de la belle Saha : *« Mon petit ours à grosses joues... Fine-fine-fine chatte... Mon pigeon bleu... Démon couleur de perle... »* (*La Chatte*, 1933) ■

Faire ses gammes

Le mois dernier, nous avons parlé de la dernière étape avant envoi aux éditeurs, les bêta-lecteurs... Et si nous revenions au début ? Vous souhaitez écrire un roman. Imaginez-vous au piano, préparant un concert : vous feriez chaque jour des gammes... eh bien ce sera la même chose ! Un échauffement, une manière de travailler la technique, de développer votre style, et aussi de lancer le processus créatif ! Il y a déjà les propositions d'écriture de la newsletter de *Lire Magazine*. Mais elles ne suffiront pas à alimenter votre travail quotidien.

Voici quelques idées de gammes :

Les listes, bien sûr ! Georges Perec a prouvé leur pouvoir sur l'imaginaire, à partir des « Je me souviens » ou des « 25 choses à faire avant de mourir ». Chaque élément de la liste peut ensuite devenir le point de départ d'un texte long. Au Japon, en l'an 1000, Sei Shônagon, dame de cour, créa une célèbre série de listes : les *Notes de chevet* : « Choses qui rendent heureux », « Choses qui ont une grâce raffinée », « Choses qui ne font que passer » ... De quelles « Choses qui... » parlerez-vous ?

Autres gammes possibles : choisissez un livre dans votre bibliothèque et partez d'une phrase, pas nécessairement la première : je choisis *Un jour ce sera vide* d'Hugo Lindenberg, chapitre 15 : « *L'important, maintenant, c'est que personne ne bouge dans la maison.* » À vous d'écrire la suite !

Plus technique : toujours dans votre bibliothèque, un roman écrit à la troisième personne... Tentez d'en transformer un chapitre en utilisant le « je » du personnage principal. Le roman est écrit au passé, mettez-en quelques pages au présent... Et bien sûr, le classique : imaginez ce qui se passe après la fin !

Ainsi, vous ne connaîtrez plus la page blanche, vous améliorerez votre style, et vous sortirez un peu de votre projet de roman... pour mieux y revenir ! ■

→ **Vous avez des « questions d'écriture » ?**
N'hésitez pas à les envoyer à aterliers@lire.fr. Nous les transmettrons à Frédérique Anne qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Ôte-toi de mon soleil !
A 3, B 5, C 7, D 1, E 8, F 2, G 4, H 6.

Le mot mystère
Je suis le verbe **consulter**, qui sied aussi bien au malade (qui consulte son médecin) qu'à ce dernier (lequel consulte, lui aussi, au sens moderne de « donner des consultations »). *Hôte* aurait également pu faire l'affaire, à ceci près... qu'il n'est pas un verbe !

Réussissez vos opérations sur le sable
Trois ! **A**, **D** et **F** qui auraient dû s'écrire *agapanthe*, *balbuzard* (ne pas confondre avec *busard*) et *barracuda*. À noter que **H** peut également s'écrire *harmatan*.

Une bonne correction
badauds – **taffetas** – manches **gigot** (en apposition pour représenter des manches bouffantes dans leur partie supérieure, *gigot* est invariable) – **rétrécissaient** (ne pas oublier l'accent aigu de la première syllabe) – **nacre** – **galon** (ne pas confondre cette « bande tissée ou tressée servant d'ornement » avec l'unité de mesure de capacité utilisée en Grande-Bretagne) – **couleur** (« de la couleur de ») – **châtaigne** (la nouvelle orthographe a maintenu l'accent circonflexe sur les « a ») – **espiègle** (accent grave, et non aigu).

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	V	A	P	O	T	E	U	R
2	O	Z	O	N	E	■	B	A
3	C	I	T	■	T	R	U	C
4	I	M	I	T	E	S	■	C
5	F	U	C	U	S	■	L	O
6	E	T	H	A	■	S	E	M
7	R	■	E	N	N	E	I	M
8	A	U	S	T	E	R	■	O
9	T	N	E	■	Z	U	O	D
10	E	I	C	S	■	R	S	E
11	U	R	I	■	V	I	S	U
12	R	■	E	P	I	E	U	R
13	S	A	L	A	I	R	E	S

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Éloge de la répétition

Je revois ma copie d'écolier, rendue par l'institutrice avec ce trait rouge, ferme et sans appel, qui soulignait deux fois le mot « maison ». Dans la marge, en lettres calligraphiées, le verdict tombait : « répétition ». Et moi, je restais perplexe devant cette condamnation, parce qu'il me semblait, dans ma logique enfantine, qu'il s'agissait bien deux fois de la même maison, et que changer le mot reviendrait à mentir. J'ai mis longtemps à comprendre que j'avais raison.

Il est une maxime que l'on enseigne avec une telle gravité qu'on la croirait descendue du Sinaï du goût : éviter les répétitions. Et les élèves que nous sommes, l'esprit docile, la plume tremblante, partent aussitôt en chasse. Le mot « maison », pris en flagrant délit de revenir, est banni ; on le remplace par « demeure », « logis », puis par « retraite champêtre ». « Dire » devient « affirmer », « déclarer », « soutenir », « protester », « jurer ». La phrase scintille d'une variété factice et le texte est reçu dans la catégorie respectable du « bien écrit ». Sauf qu'il est mort. Mort d'avoir été lissé, peigné, poli, huilé. On a cru enrichir la prose ? On l'a momifiée.

ON A CRU ENRICHIR LA PROSE ? ON L'A MOMIFIÉE

Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Comme toutes les bêtises durables, le conseil part d'une bonne intention. La langue française est riche, et revenir deux fois sur le même terme peut signaler, c'est vrai, soit la paresse, soit la gaucherie. Il y a des redites insupportables, celles qui viennent faute de mieux, qui sentent le brouillon, l'ignorance, la distraction, le débraillé. Celles-là, traquons-les sans pitié. Mais les autres, celles qui portent la phrase, qui lui donnent son poids, son sang, son souffle – celles-là, il faut les chérir.

Si la répétition involontaire est un défaut, la répétition volontaire est un effet. Lorsqu'elle ne relève pas de l'accident, elle pense, elle structure, elle révèle, disant ce qu'aucun synonyme ne dirait à sa place. Quand Perec écrit deux cent cinquante fois « Je me souviens », croyez-vous qu'il manque de vocabulaire ? Il imite par la phrase le mouvement même de la mémoire, qui revient, qui ressasse, puis revient encore par vagues. Substituer « me reviennent en mémoire », « il m'apparaît », « j'ai en tête », ce serait remplacer l'expérience par un commentaire. C'est-à-dire trahir tout le projet du livre. Chez Duras, lorsqu'une femme pleure, elle pleure, et elle pleure encore, et elle dit qu'elle pleure. « Sangloter », « s'affliger », « verser des larmes » détourneraient le lecteur de la chose même. Le mot « pleurer », simple et nu, doit revenir parce que tout autre mettrait de la littérature entre la douleur et celui qui la lit.

La répétition opère aussi dans l'écriture du quotidien. Quand un narrateur dit « Mon père travaillait. Il travaillait à l'usine, il travaillait le samedi, il travaillait quelquefois le dimanche », il ne décrit pas seulement l'épuisement d'un homme : il incarne dans l'écriture le poids monotone de cette vie. Et quand sa mère dit « il est fatigué, laissez-le », et que la phrase suivante reprend « et nous le laissions », c'est tout un pacte familial qui s'inscrit dans la reprise du verbe. Substituer « exténué » à « fatigué », ou « obtempérer » à « laisser », c'est arracher le texte à son milieu, déformer la vérité sociale de la scène. Annie Ernaux revendique précisément cette « écriture plate » contre la tentation française de la belle phrase, et elle a raison : il existe une morale du lexique.

On objectera que ces exemples relèvent d'une esthétique minimaliste, et que la grande prose classique, elle, varie ses formules. Faux ! Quand Chateaubriand revient sur des lieux aimés et écrit « *les arbres avaient grandi, mais c'étaient les mêmes arbres ; le ruisseau coulait, mais ce n'était plus le même ruisseau ; et moi je marchais, mais ce n'était plus moi qui marchais* », la répétition fait apparaître la nuance et conduit le narrateur à sa propre dépossession. Pascal répète. Bossuet répète. Rousseau répète obstinément. Et lorsqu'ils varient, c'est qu'ils ont calculé qu'à cet endroit précis la variation produirait un effet supérieur. Le génie ne réside pas dans la règle, il loge dans la décision.

La répétition n'est donc pas une pauvreté, mais une insistance – et l'insistance est une forme du sens. Un mot répété ne se réduit pas à un mot identique : il se transforme en revenant, il se charge d'émotion, le voilà autre tout en restant lui-même – comme nous.

Mon conseil : au lieu d'éviter systématiquement les répétitions, apprenez à les écouter. Excluez celles qui n'apportent rien, chérissez les autres.

Certaines choses ne passent pas. Certaines vérités persistent. Certains sentiments reviennent. Pour les dire, il faut accepter d'y revenir aussi. Parfois, ce n'est pas le mot qui se répète, c'est la vie. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE JUIN

NE MANQUEZ PAS CES ATELIERS AVANT LA PAUSE ESTIVALE !

→ **De l'idée au roman, 5 secrets pour vous lancer**
animé par Frédérique Anne
● Mardi 2 juin à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
animé par Baptiste Liger
● Vendredi 12 juin à 18 heures

→ **Se lancer dans un récit familial**
animé par Lola Sorrenti
● Jeudi 18 juin à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
animé par Lola Sorrenti
● Lundi 22 juin à 18 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
animé par Clara Le Corre
● Dimanche 28 juin à 17 heures

Renseignements et inscriptions :
lire.fr/pages/promotion-le-printemps-des-ateliers

FAITES-VOUS PLAISIR SUR NOTRE BOUTIQUE

Si vous pouvez, bien sûr, vous abonner ou commander tous nos numéros sur notre site, ce dernier vous propose aussi de vivre votre passion pour les livres à travers différents objets. Ainsi, nous avons sélectionné pour vous toute une série de produits en lien avec les lettres et la lecture. Outre notre fameuse pince à gaufrer personnalisable, serre-livres à l'effigie de célèbres auteurs, tote bags, puzzles, bougies et lampes sont à découvrir. Nous vous conseillons aussi de goûter nos « thés des écrivains » – parfait en se délectant d'un bon bouquin…

Renseignements :
lire.fr/collections/cadeaux-litteraires

« Tous mes livres sont nés d'une nécessité viscérale, d'un choc avec le réel »

Dans ce livre d'entretiens mené avec Aurélie Barjonet, Ivan Jablonka défend une littérature du réel comme geste d'engagement. Enquêter, prouver, trouver la bonne distance consiste moins à refléter le monde qu'à le rendre plus intelligible.

Quand faut-il quitter le bureau pour aller enquêter sur le terrain ?
Ivan Jablonka. Dès qu'on le décide. Pour moi, l'enquête est consubstantiellement un voyage. On va vers des archives, des témoins, des lieux. Puis ces rencontres produisent d'autres questions, donc d'autres déplacements. C'est un cycle vertueux, où les questions s'enchaînent et où le terrain transforme l'enquête elle-même. Je me méfie de l'image du chercheur rat de bibliothèque : un enquêteur, c'est quelqu'un qui paie de sa personne. Il y a d'ailleurs une homologie entre le chercheur et le grand reporter : ce sont des métiers très proches, dans leur rapport au monde comme dans leur manière d'éprouver le temps. L'enquête n'est pas une collecte statique, c'est une expérience en mouvement.

Comment reconnaître qu'un sujet mérite un livre ?
I.J. Je ne crois pas qu'il y ait des sujets qui « méritent » un livre en soi. Il y a des questions vitales qui vous brûlent. Tous mes livres sont nés d'une nécessité viscérale, d'un choc avec le réel, qu'il soit intime, familial ou social. Dès lors qu'on ressent cette brûlure, l'enquête devient nécessaire. Le livre prolonge une question qu'on porte déjà en soi. Il n'y a pas d'un côté la vie et de l'autre les livres : les livres sont le prolongement d'expériences qu'on cherche à comprendre. L'enquête commence quand une question cesse de vous lâcher.

Comment trouver la bonne distance entre implication personnelle et effacement ?
I.J. C'est tout l'art. Si vous êtes trop proche, vous tombez dans l'empathie aveugle ; trop loin, dans l'érudition désincarnée. J'emploie aussi l'image d'un triangle : soi-même, l'objet qu'on étudie et le milieu intellectuel auquel on appartient. Il faut sentir les distances entre ces trois pôles. Quand les réglages sont bons, le livre peut apparaître. Toute la difficulté est de ne pas disparaître derrière son sujet, sans pour autant le recouvrir de soi. Entre le témoignage brut et la pure vitrine d'érudition, il y a ce point juste où quelque chose devient transmissible.

Qu'est-ce qu'une preuve réussie dans un texte ?
I.J. La preuve est ce qui distingue les sciences humaines des autres formes littéraires. Bien sûr, il y a les archives, les témoignages, les sources. Mais il y a aussi une démonstration littéraire. Il faut faire sentir ce que cela veut dire, par une atmosphère, un rythme, une sensation. Quand le lecteur comprend profondément ce dont vous parlez, alors la preuve est réussie. Démontrer, c'est aussi faire éprouver. La démonstration n'est pas seulement documentaire, elle est aussi narrative et cognitive : elle produit de l'intelligence par la forme même du récit. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

ÉCRIRE LE RÉEL. QUAND LE MONDE REDEVIENT LISIBLE
AURÉLIE BARJONET, IVAN JABLONKA (DIR.)
240 P., DENOËL, 20 €

VIRGINIE BONNEFON

« L'écriture est une affaire de talent, mais aussi de travail »

Présidente du concours de nouvelles *Lire Magazine*-Librinova 2026, Katherine Pancol accompagne cette édition alors qu'elle publie son nouveau roman, *Des choux et des reines*, sur la sororité et les rouages de l'emprise amoureuse.

Quels sont, selon vous, les ingrédients d'une nouvelle réussie ?
Katherine Pancol. C'est un genre à part. Dans un roman, on dispose d'un espace infini pour déployer une histoire, approfondir, ralentir ou accélérer. Dans une nouvelle, tout doit être condensé : c'est une véritable économie littéraire, souvent plus difficile qu'un roman. Pour qu'elle soit bonne, chaque mot doit devenir un petit moteur qui emporte l'histoire et ses personnages jusqu'à la chute.

Indépendamment du résultat, un concours comme celui-ci peut-il semer la graine d'un projet littéraire plus ambitieux ?
K.P. Proposer une phrase de départ pour un texte est un exercice que j'ai souvent effectué en milieu scolaire, bien avant ce concours. En deux ans, j'ai rencontré quelques collégiens et lycéens au vrai potentiel littéraire, pour lesquels j'ai immédiatement pensé qu'avec du travail ils pourraient aller très loin. L'écriture est une affaire de talent, mais aussi de travail.

Quel regard portez-vous sur l'autoédition ?
K.P. Beaucoup de gens souhaitent écrire, mais tous ne passent pas forcément par une maison d'édition, pour des raisons qui leur appartiennent. Chacun doit faire

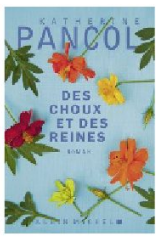
comme il le souhaite. Le monde de l'édition reste parfois mystérieux ! Je reçois régulièrement des messages de lecteurs qui me sollicitent ou me demandent conseil pour une première publication.

***Des choux et des reines* explore l'emprise amoureuse et le chemin vers la prise de conscience : qu'est-ce qui vous intéressait dans cette dynamique ?**
K.P. Je passe mon temps à parler aux gens. Sophie, mon héroïne victime de cette emprise, est inspirée de l'une de mes rencontres. Son drame, c'est de ne jamais avoir été aimée. Quand on n'a pas reçu l'amour d'une mère et qu'on ne connaît pas sa valeur, on peut plus facilement tomber entre les mains d'un prédateur. Ce processus m'intéressait.

Lucille, l'amie de Sophie, est un personnage clé dans l'intrigue. Quel rôle joue l'entourage dans ce type de situation ?
K.P. Il est primordial ! La solidarité, la sororité et l'amitié peuvent sauver.

Ce dernier roman ne fait pas exception : malgré la gravité du sujet, une légèreté demeure. Est-ce, selon vous, une manière de résister à la dureté du réel ?
K.P. Bien sûr. C'est l'une des raisons pour lesquelles la littérature américaine a été une véritable révélation pour moi. Cette pointe de légèreté et d'humour au cœur d'un sujet grave peut tout changer dans notre compréhension des choses. Je n'écris jamais sans elle. ■

Propos recueillis par Marie Jouvin



EXTRAIT

DES CHOUX ET DES REINES
KATHERINE PANCOL
192 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

CONCOURS DE NOUVELLES LIRE MAGAZINE-LIBRINOVA 2026 : À VOS PLUMES !

Amis des écureuils, crocodiles et autres tortues, préparez-vous : c'est Katherine Pancol (lire ci-dessus) qui endossera le double rôle de marraine et présidente du jury de la 9e édition du concours de nouvelles organisé par *Lire Magazine* et la plateforme Librinova. Fidèlement à la tradition, c'est elle qui a suggéré le postulat de départ, nous permettant d'établir ce qui devra alors être le début de toute nouvelle en lice pour le concours : *« Je souris, soudain heureuse, placide. Laisse échapper un soupir. Il lève la tête. Me regarde, aperçoit le livre sur mes genoux et s'exclame, ravi : — Quel hasard ! Nous lisons le même livre ! »*
À vous donc d'imaginer la suite – qu'importe la direction ou le genre littéraire –, sur un format entre 12 000 et 16 000 signes (espaces compris).
Il appartiendra au jury, composé de professionnels, de départager les participants – avec, à la clé, une publication dans les pages de *Lire Magazine* pour le premier prix et une parution dans un recueil numérique chez Librinova. **Baptiste Liger**
→Pour déposer vos textes : https://concours-ecriture.com/
→Date limite d'envoi : 19 juin

SYLVIE LANCRENON

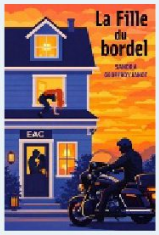
LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

VOYAGES EN PAYS DE WA
FLORIAN THOMAS
LIBRINOVA

Au bord d'un lac japonais, un simple geste d'hospitalité bouleverse un voyageur et fait naître en lui un attachement profond au Japon – le pays de Wa. Trois années durant, Florian Thomas parcourt l'archipel à pied, à vélo, en bateau ou en auto-stop. Ces errances deviennent un refuge, puis un voyage intérieur. Au fil des rencontres et des paysages, l'auteur dévoile dans son récit un Japon loin des clichés, intime, sensible et profondément humain.

→ ISBN : 9791043900518
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 336 PAGES



LA FILLE DU BORDEL
SANDRA GEOFFROY JANOT
LIBRINOVA

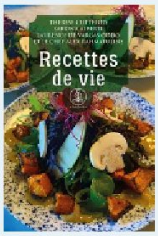
Née un 25 décembre dans un club libertin, Rati grandit entre des murs trop minces et des parents trop absents. À bientôt 26 ans, il est temps pour elle de se prendre en main. Elle accepte de devenir cuisinière itinérante pour M. M., un patron solitaire lancé sur les routes à moto. Des Alpes au Pays basque, entre éclats de rire et confidences, ces deux naufragés découvrent qu'on peut choisir sa famille. Un roman lumineux, tendre et réparateur !

→ ISBN : 9791043903205
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 187 PAGES

BRISER LES CHAÎNES DU SILENCE
COLEENE CASTILLO
LIBRINOVA

Lorsqu'elle avait 17 ans, Coleene Castillo a subi les viols de son beau-père pendant 6 mois. Cet ouvrage raconte les années qui ont suivi : la parole arrachée, la plainte, les années de procédure qui brisent autant qu'elles reconstruisent, les effondrements, les trahisons, le corps qui dit ce que la bouche n'arrive plus à porter. C'est le récit d'une jeune fille qui a failli ne pas survivre, à qui on a tout pris, mais pas son histoire.

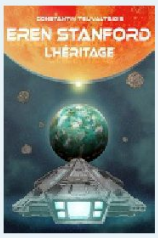
→ ISBN : 9791043904332
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 226 PAGES



RECETTES DE VIE
THÉRÈSE CUTTELOD, SABRINA ALBERTI, LAURENCE DE VARGAS ET LE CHEF ALEX RAHMATULINS
LIBRINOVA

Livre de « cuisine de l'âme », *Recettes de vie* s'inspire des parcours personnels et professionnels de trois psychologues, à l'origine des Cures Régénérescence. Au programme : des préparations culinaires simples et saines, réalisées par le Chef Alex pendant les cures, des rituels et des conseils pratiques pour trouver, pas à pas, sa propre voie de guérison. Un livre qui invite à transformer son assiette en un véritable soin de l'âme et du corps !

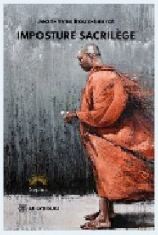
→ ISBN : 9791040589167 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 152 PAGES



EREN STANFORD L'HÉRITAGE
CONSTANTIN TSUVALTSIDIS
LIBRINOVA

Depuis plus de quinze siècles, le vaisseau Eureka traverse l'univers, défiant les lois de l'espace-temps. Lorsqu'il revient dans l'orbite de Gaïa (EXP123), c'est toute la destinée de l'équipage qui vacille. Au centre de la mission : la xénologue Eren Stanford, héritière d'une lignée sacrée marquée par un legs qu'elle n'a jamais choisi. Tandis que l'Eureka fait face à des choix décisifs, Eren devra affronter ce qui la lie à Gaïa… et à son propre passé.

→ ISBN : 9791040595519 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 417 PAGES



IMPOSTURE SACRILÈGE
JEAN-YVES ROUX LEVRAT
ÉDITIONS LE LYS BLEU

En 1998, un attentat frappe le Temple de la Dent à Kandy et bouleverse la vie de Shan, devenu orphelin. Recueilli par des moines, il grandit entre deux visions opposées du bouddhisme : celle d'Isuru, figure charismatique du nationalisme religieux, et celle de Supun, défenseur d'une voie pacifique. Lorsque la relique sacrée - la dent de Bouddha - disparaît, le Sri Lanka bascule dans le chaos. Accusations, violences et manipulations se multiplient, tandis qu'Isuru s'impose en chef d'une insurrection fondée sur la foi. Shan, seul détenteur d'une vérité capable de tout faire vaciller, est réduit au silence. Dans l'isolement, la méditation devient une arme inattendue. Sa rencontre avec Romain, militaire français revenu de la mort et désormais diplomate, ouvre une brèche décisive. Ensemble, ils se retrouvent au cœur d'un affrontement où se mêlent pouvoir, spiritualité et mensonge.
Un thriller spirituel sur les dérives de la foi, la manipulation des consciences et la frontière trouble entre éveil et imposture.

→ ISBN : 9791043701108 - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE - 236 PAGES

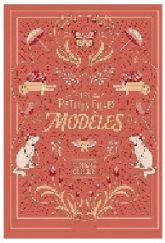
UNE QUESTION ?
contact@lire.fr - 01 47 00 03 23

LiRE magazine

Inoubliables autrices

Jane Austen, les soeurs Brontë, Agatha Christie, Colette, Marguerite Duras, George Sand, Françoise Sagan, la Comtesse de Ségur, Virginia Woolf

UN NUMÉRO COLLECTOR DE 228 PAGES EN VENTE ICI



VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE ?

« Oh, enfant, j'avais hâte de savoir lire ! Je me rappelle entre autres des *Petites Filles modèles* – je devais avoir 8 ans. Puis il y a eu les « Lagarde et Michard », avec tous ces extraits de classiques, qui me barbaient un peu. Chez moi, je lisais les BD qui traînaient à la maison, notamment des volumes de *Hakim*. Il y a eu aussi la « Bibliothèque verte » et tous les romans d'aventures de Jack London, en premier lieu *L'Appel de la forêt*, et de James Oliver Curwood, auquel je rends d'ailleurs hommage en préambule de mon roman, *Le Dernier Sanctuaire*. J'ai aussi aimé très tôt toutes les littératures de l'imaginaire. »

JOSIANE BALASKO

Récemment distinguée par un Molière pour *Ça, c'est l'amour*, la comédienne et réalisatrice réussit encore à nous surprendre avec un nouveau roman, sous le signe de l'aventure, *Le Dernier Sanctuaire*. Une plongée dans des contrées sauvages qui nous a donné envie d'en savoir plus sur ses amours littéraires.

JUSTEMENT, VOTRE ROMAN FANTASTIQUE OU DE SCIENCE-FICTION PRÉFÉRÉ ?

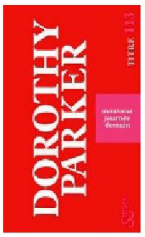
« Oui, j'adore ce domaine. Et s'il y a bien un livre qui m'a marquée dans ce genre, c'est sans conteste *Les Seigneurs de l'instrumentalité* de Cordwainer Smith. Plus qu'un roman, c'est surtout un ensemble d'histoires, reliées entre elles, qui dépassent les limites de l'espace et du temps. J'ai fréquenté la bande des éditions Opta qui avaient fait découvrir ce titre, devenu un classique de la SF. »

VOS DERNIÈRES LECTURES ?

« Il y en a beaucoup… Notamment *Les Aventures de la foufoune* de Léonora Miano, qu'il ne faudrait certainement pas réduire à son titre rigolo. Et je ne peux pas vous quitter sans vous avoir parlé de Jørn Riel, ce génial écrivain danois à l'univers si singulier. Il faut lire ses différents volumes de « racontars » comme *La Vierge froide*, *Un safari arctique*, *Un curé d'enfer* ou *Le Canon de Lasselille*. » **Propos recueillis par Baptiste Liger**

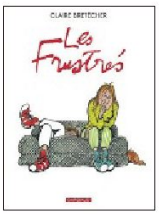
LE RECUEIL DE NOUVELLES QUI VOUS TIENT À CŒUR ?

« C'est une forme que j'apprécie, et que j'ai pratiquée avec mon recueil *Jamaiplu*. Je songe à Dorothy Parker,

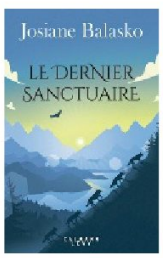


qui est absolument géniale. Quand on lit, par exemple, *Mauvaise journée demain*, on voit tout son culot, son audace, sa liberté. Dans le même esprit, je suis une grande amoureuse de Colette. Et ce, depuis les *Claudine*. Et pour rester dans la forme courte, je n'ai pas le droit d'oublier Georges Perec – peut-être mon écrivain préféré… »

UNE BD QUE VOUS APPRÉCIEZ PARTICULIÈREMENT ?



« Difficile de ne pas vous répondre Claire Bretécher. Car c'est une femme formidable, que j'ai beaucoup aimée, qui a su croquer son époque comme personne. Voyez l'acuité de sa série des *Frustrés* qui vient en écho à ceux qu'on appelle aujourd'hui, de manière plus ou moins juste, les « bobos ». Elle n'est pas, je crois, reconnue à sa juste valeur. Par ailleurs, j'adore aussi tout le travail de Jean Giraud. C'est vraiment un maestro ! »



EXTRAIT

LE DERNIER SANCTUAIRE
JOSIANE BALASKO
400 P., CALMANN-LÉVY, 20,90 €. EN LIBRAIRIES LE 3 JUIN.

→ À noter la sortie en salles de *Tombé du ciel* de Mohamed Hamidi (12 août).
→ Disponibles en DVD et Blu-Ray : *Les Keufs* et *Signes extérieurs de richesse* (Rimini).

ASTRID DI CROLALANZA/CALMANN-LÉVY

LiRE magazine
Hors-série icônes

Photos inédites, manuscrits, extraits, correspondances, témoignages...

Disponible chez votre marchand de journaux
Et ici aussi

100 PAGES de documents et de trésors visuels

SUR L'ICONIQUE COLETTE

En format extra large 26x36 cm

« Hypnotisant, troublant, extrêmement intelligent, bouleversant. Un livre que vous ne lâchez pas. »

Léa Salamé, France 2

« Un souffle de vie, un concentré de douceur, de consolation, de joie. »

François Morel, France Inter

« Un bouleversant récit d'autofiction. »

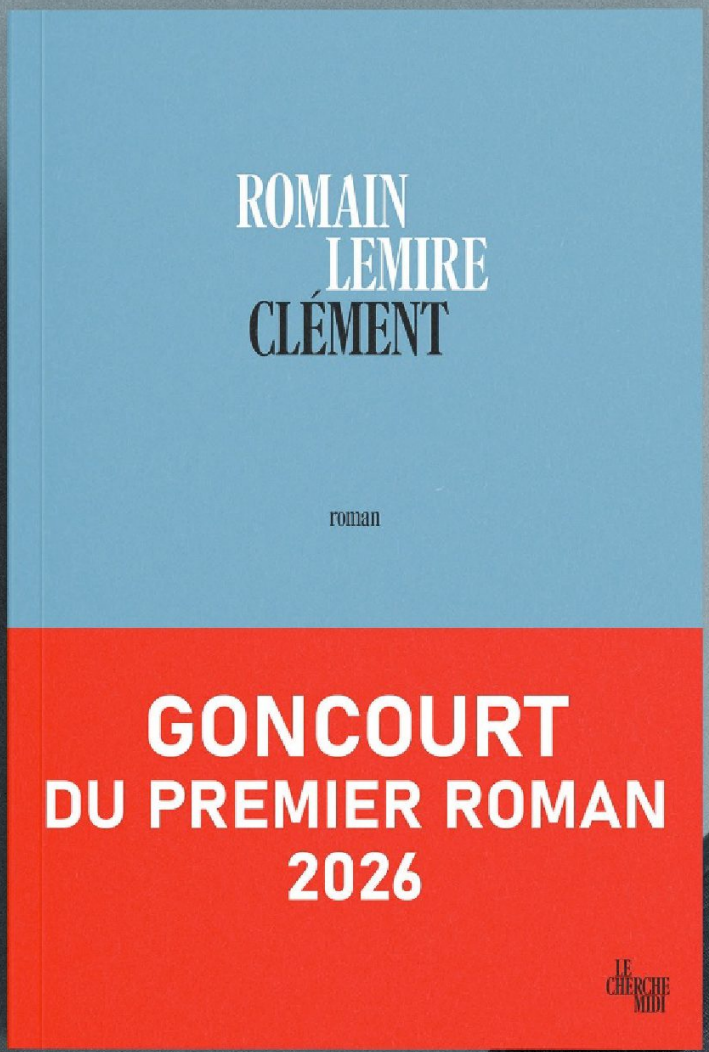
Solène Cordier, *Le Monde*

« Poignant, cru, bouleversant. »

Laëtitia Chrétien, *Le Journal du Centre*

« Une autofiction poignante. Un témoignage d'une rare puissance. *Clément*, un cri et une libération. »

Mohamed Berkani, France Info



© Marie Magnin Divergence

LE CHERCHE MIDI